

LA

GRÈCE AVANT LES GRECS

ÉTUDE LINGUISTIQUE & ETHNOGRAPHIQUE

PÉLASGES, LÉLÈGES, SÉMITES & IONIENS

PAR LOUIS BENLOEW

Doyen de la Faculté des Lettres de Dijon.

PARIS

MAISONNEUVE & C^{ie}, ÉDITEURS

25, quai Voltaire, 25

—
1877

Bibliothèque Maison de l'Orient



153230

PRÉFACE



Depuis de longues années j'avais cru reconnaître dans un certain nombre de noms géographiques et historiques, ou préhistoriques, de l'ancienne Grèce des indices d'une population primitive antérieure aux Hellènes. Comme je parcourais un jour le vocabulaire, très-incomplet d'ailleurs, que Xylander a ajouté à sa grammaire albanaise, mes présomptions acquéraient, à mes yeux, un certain degré de vraisemblance, pour ne pas dire plus. L'albanais semblait rendre compte de quelques noms propres, autrement inexplicables, tels que Malée, Pylos, Andanie, l'Olympe. Malheureusement pour m'éclairer davantage, je ne possédais en dehors de Xylander que le traité sur l'albanais de Bopp, mon illustre maître, dont il m'avait fait présent en 1859 lorsque j'étais allé le voir à Berlin pour la dernière fois. Ce traité ne put m'être d'aucune utilité immédiate, mais il ap-

pela mon attention sur l'ouvrage consciencieux, magistral, de Hahn, où l'on trouve réuni tout ce qu'on sait du passé et du présent des Albanais, plus une grammaire assez complète pour certaines parties, et un lexique fait avec bien plus de soin que celui de Xylander. Je vis l'ouvrage de Hahn pour la première fois en 1873 à la bibliothèque de Cassel (Hesse Electorale). Je l'ai fait venir depuis, ainsi que le beau travail de M. Miklosich sur l'albanais, auquel a présidé tout l'esprit de sagace critique qui honore notre siècle.

Je m'aperçus bientôt que la piste que je croyais avoir découverte, avait été déjà suivie par d'autres que moi. Heureusement elle n'avait pas été suivie bien loin. On m'avait laissé à chercher et à trouver. J'eus hâte de faire connaître aux maîtres de la science quelques-uns des résultats obtenus. M. Egger, que j'en entretins le premier, fut d'avis qu'il pouvait être utile de les soumettre au jugement de l'Académie. Il ne me refusa pas ses conseils, en même temps qu'il m'ouvrit les trésors de sa riche bibliothèque. De précieuses indications me furent fournies, en outre, par MM. de Longpérier, Derembourg et Ernest Desjardins.

Les deux lectures que je fus autorisé à faire à l'Académie, attirèrent l'attention des albanophiles de l'Italie. Une grande dame dont le nom est connu honorablement dans nos fastes littéraires, et dont l'origine albanaise est des plus illustres, me fit l'honneur d'entrer en correspondance avec moi, de me prêter les lumières de son érudition, et de me signaler les travaux de ses compatriotes domiciliés en Italie sur les matières qui m'intéressaient. — Conseils, renseignements, publications philologiques et historiques, brochures de toute sorte, Dora d'Istria me les fit parvenir avec une rare obligeance et avec le désintéressement le plus délicat. Je pus prendre connaissance ainsi de la *grammatologia albanese* de Demetrio Camarda, de la grammaire de Rada, des écrits de Vincenzo Dorsa. J'éprouvé le besoin de remercier ici publiquement la gracieuse Principessa et ses savants collaborateurs de leur concours si aimable et si empressé. En parcourant les pages suivantes, ils s'apercevront, j'espère, que j'ai lu leurs ouvrages et que j'ai su les mettre à profit.

En commençant mon travail, j'ai cru traiter simplement une question de linguistique et d'ethnographie; je me trouve avoir touché à une

question vivante, palpitante même, à une question de nationalité. Et quelle nationalité ! La plus ancienne de notre continent avec celle des Basques. L'Europe par ses grandes assises diplomatiques semble vouloir constituer aujourd'hui comme un tribunal permanent de justice internationale. C'est le moment pour les déshérités de l'histoire, pour les oubliés de la grande famille européenne, de faire connaître leurs griefs, de faire valoir leurs titres à l'intérêt, à la gratitude même des peuples civilisés. Malgré l'héroïque résistance de Skanderbeg, le croissant a fait une brèche profonde dans les clans albanais. Un grand nombre d'entre eux sont Musulmans aujourd'hui. Admirez pourtant la force du sang qui triomphe même des haines religieuses et enseigne la tolérance à tous les membres d'une même race :

Unissez-vous Chrétiens et Mahométans, réclamez la liberté.....
 Puis, quand l'Ottoman sera dehors, faites vos Pâques ou célébrez le
 [baïram (1)].

Ces pauvres Albanais qui ont répandu le plus pur de leur sang pour l'affranchissement de la Grèce et qui auraient consenti de grand cœur à

(1) A Dora gli Albanesi, dernier chant p. 121-124. Livorno 1870.

être Grecs, si on le leur avait permis! Qu'on leur laisse au moins l'espoir! Tout ce qui dans leur pays a du cœur et de l'intelligence repousse le conquérant Turc.

Dijon, le 19 mars 1877.

LOUIS BENLÉW.



AVANT - PROPOS



Il est avéré aujourd'hui qu'à une époque immémoriale, la Grèce n'a pas été habitée par les Grecs : lorsque ces derniers ont pénétré dans le pays qu'ils devaient illustrer de leur nom, ce pays n'était plus un désert. A quelle race appartenait donc ses premiers habitants? Ils n'ont pas fondé ce que nous appellerions un état, ils n'ont pas même formé une nation, ils n'ont pas eu de littérature et ils n'ont pas su établir de traditions durables; enfin, aucun document, aucune inscription ne rend témoignage de leur existence passée. Il y a pourtant des traces nombreuses, sur le sol de la Grèce, d'une civilisation antérieure à celle des Grecs. Des silex, des outils et des haches d'une forme toute primitive qu'on y trouve en grand nombre, prouvent que la Grèce, comme tous les pays de l'Europe, a passé par l'âge de la pierre et du bronze. Il faut ajouter les murailles, les constructions cyclopéennes qui se rencontrent partout, depuis l'Épire jusque dans l'Asie-Mineure.

Il faut tenir compte enfin des noms de lieux, de mon-

tagnes, de fleuves, de personnages légendaires qui ne s'expliquent pas par des étymologies grecques, et qui semblent faire partie du vocabulaire d'un idiome étranger. Cet idiome existe-t-il encore aujourd'hui? S'est-il conservé assez intact, pour pouvoir nous être utile dans nos recherches? C'est là une question que nous aurons à élucider.


M. Guillaume de Humboldt après avoir étudié la langue basque sur laquelle il a écrit, dans le quatrième volume du Mithridate, des pages remarquables, s'était mis à examiner les noms propres que présente l'ancienne géographie de l'Espagne. La plupart de ces noms avaient des formes latines ou latinisées; la conquête romaine avait mis son empreinte sur le pays entier. Il y avait sans doute dans le midi des colonies phéniciennes, carthaginoises, qui avaient conservé leurs dénominations sémitiques. Des villes assez nombreuses, dont les noms se terminent en *briga*, accusaient l'invasion des Celtes. Il restait toutefois un groupe considérable de villes, dont les noms n'étaient pas latins, et qui cependant résistèrent à l'analyse des arabisants et des celtistes. C'étaient apparemment des noms d'endroits ayant appartenu aux Ibères, habitants primitifs de l'Espagne. Le basque rendait compte sans effort de leur signification première. Humboldt crut pouvoir en conclure que les Basques étaient précisément les descendants des anciens Ibères; que, retirés dans des montagnes à peu près inaccessibles,

ils avaient su conserver leur indépendance et la langue de leurs ancêtres.

L'étude attentive de la haute antiquité grecque, des noms de ses plus anciennes villes, montagnes et populations, de quelques-unes de ses divinités, semble conduire à un résultat analogue. Les Phéniciens ont établi des stations nombreuses sur les îles de la mer Egée, et ils ont essayé de coloniser quelques points de la terre ferme. En défalquant les quelques noms propres sémitiques que nous présente la géographie de l'antique Hellade, nous restons en face d'un plus grand nombre dont l'origine n'est assurément pas grecque, et doit remonter à quelques siècles plus haut que les traditions helléniques les plus lointaines. De plusieurs de ces villes, on nous dit expressément qu'elles ont appartenu aux Pélasges, aux Lélèges, aux Caucones, aux Dardaniens. Une seule langue jusqu'à présent a paru capable de rendre compte des noms de ces endroits : c'est l'albanais. C'est ainsi que l'auteur de l'ouvrage que l'on va lire a été amené à soutenir la thèse que les Albanais de nos jours sont les descendants des populations qui ont couvert, avant l'arrivée des Grecs, le sol des pays qui s'étendent depuis la mer Adriatique jusqu'à l'Halys.

Il a dû commencer par soumettre à un examen attentif les opinions des écrivains grecs, qui pour la plupart n'ignoraient pas que leur compatriotes n'avaient pas toujours occupé le pays auquel ils donnèrent leur

nom; que ces derniers n'avaient pas toujours formé comme une vaste fédération nationale, et qu'ils ont porté successivement les noms de Grecs, Pélasges, Achéens, avant d'adopter celui d'Hellènes. Avant d'entrer dans le fond de la question qui nous préoccupe, nous aurons à fixer la valeur respective de ces noms différents. Le sens de celui qui passe pour le plus ancien de tous, les Pélasges, est particulièrement litigieux, et il admet plusieurs explications. Les Pélasges sont-ils des Grecs pur sang? Non, répond Hérodote. Oui, répond Auguste Bœckh. On trouvera dans les pages suivantes l'opinion à laquelle nous avons cru devoir nous arrêter nous-même.



LA

GRÈCE AVANT LES GRECS



LIVRE PREMIER

PÉLASGES & LÉLÈGES



§ 1. — Grecs, Γραικοί.

9. Les souvenirs de l'histoire remontent plus haut chez les nations de l'Europe occidentale, qu'on n'est disposé d'ordinaire à le croire. Le nom des Grecs nous semble en fournir une preuve flagrante. Ce nom nous a été transmis par les Romains, qui l'ont fait adopter par tous les peuples, excepté par celui qu'ils désignaient ainsi, et qui lui-même s'appelle les Hellènes. Ce nom, cependant, les Romains ne l'ont pas inventé. Il était porté par les habitants de la ville de Dodone et des cantons voisins dans l'Épire, à une époque assurément fort ancienne et qu'il faut placer au-delà de l'invasion des Doriens et peut-être,

de la guerre de Troie. Les Italiotes de ces temps reculés avaient des rapports surtout avec la partie de la Grèce dont ils étaient le plus rapprochés, et dont le détroit d'Otrante seul les séparait.

D'un autre côté, les habitants de Dodone n'ont cessé de rester en relation avec leurs compatriotes du Péloponèse et de l'Hellade proprement dite. Si les Romains n'avaient connu les Grecs qu'après la fondation des grandes Amphiclyonies et l'établissement régulier des jeux Olympiques, ils leur auraient sans doute appliqué le nom, par lequel dès lors les Grecs se désignaient eux-mêmes; ils les auraient appelés Hellènes. On peut pousser ce raisonnement; on peut dire qu'antérieurement à l'an 1000, il existait dans la Grèce déjà des dynasties célèbres et assez puissantes, comme celles des Pélopidés, des Eacides, et que, placées à la tête d'une grande confédération, elles avaient régné dans la mer Egée, fait la guerre sur les côtes de l'Anatolie et conquis Troie. Ces hauts faits étaient chantés par les aèdes dans toutes les cités de la mère-patrie; ils ne devaient pas être ignorés dans l'Épire. Les hommes qui les avaient accomplis n'étaient appelés ni Grecs, ni Hellènes non plus. Homère ne les connaît que sous le nom de *Δαναοί*, *Αχαιοί* Danaëns, Achéens. N'en peut-on pas conclure que le nom de *Grecs* se fixa dans la mémoire des Italiotes — il ne faut pas parler des Romains, qui n'existaient pas encore — dans un temps, où aucune nouvelle des grands changements survenus dans l'Est de la Grèce ne leur était parvenue encore, et où ils ignoraient jusqu'au nom des chants homériques?

Quoiqu'il en soit, le nom des Grecs est très ancien ; c'est Aristote (1) qui nous assure qu'il avait été porté jadis par la population de Dodone et les riverains de l'Acheoos. Avant lui Hésiode (2) dans un vers bien connu avait chanté que Pandore, fille de Deucalion ancêtre de la nation grecque, avait enfanté Græcus intrépide au combat, *μενεχάρμην*. Le sens de ce nom propre nous paraît des plus clairs. Quoiqu'on l'ait rapproché dernièrement de *Ῥαικοί* (Et. Magn.) et traduit : les farouches, les indépendants, nous pensons qu'il faut entendre par *Γραικοί* les *anciens*. *Γραικες* s'appelaient aussi les habitants éoliens de Parion d'après Stéphane de Byzance ; c'est le nom que Sophocle et Alcman avaient donné aux mères des Hellènes : *Γραῖα* enfin (vieille ville) était le nom d'un endroit situé dans la Béotie sur la côte entre Oropos et Tanagra.

La tradition de la Génèse et celle des Grecs sont d'accord pour faire de Dodone (en hébr. Dodanim) le plus ancien centre de la civilisation hellénique. Il est curieux, que l'on rencontre dans la région où cette ville était située, tous les noms par lesquels les Grecs se sont désignés depuis leur arrivée dans le pays où ils devaient rester fixés. Nous venons de parler de celui des *Γραικοί*. Homère nomme (Iliade XVI, 234) le Jupiter vénéré à Dodone le Jupiter pélasgique — et nous verrons tout à l'heure que les Pélâsges ont été considérés souvent comme les ancêtres des Grecs. Quant au nom des Achéens, si répandu plus tard, nous le trouvons encore à Ithaque (Odyss. I, 394), mais pas dans l'Épire. En revanche, ce pays est traversé par les

(1) *Météorol.*, I, 14.

(2) *Fragm*, 29, édit Goettling;

fleuves de l'Acbelous et de l'Achéron; et la première syllabe de ces noms, est la même que celle que contient le nom des Achéens. Le sens de ce dernier serait-il *riverains* d'une racine $\alpha\chi$, latin *aq-ua*? Il est vrai que $\chi\alpha\iota\acute{\iota}\varsigma$ dans le dialecte de Lacédémone signifiait *louable*, et que les linguistes rattachent ce mot ainsi que le nom des Achéens à la racine *kha*, (part. fut. pass. *khjèya* ou *khjàya*), vanter et n'en séparent pas $\alpha\gamma\alpha\acute{\iota}\iota\varsigma$ (1). La question serait de décider si les Lacédémoniens des classes inférieures n'auraient pas attribué le sens de *bon* ($\chi\alpha\iota\acute{\iota}\varsigma$) au mot $\alpha\chi\alpha\iota\acute{\iota}\varsigma$, précisément parce que ce nom leur rappelait le bon vieux temps, passé pour eux depuis longtemps; étymologie factice, qui rappellerait par exemple celle qu'Ajax fournit de son propre nom dans Sophocle, et tant d'autres.

Enfin le nom de l'Hellade et des Hellènes se rencontre dans les mêmes parages avec ceux des Grecs, des Pélasges et peut-être des Achéens. C'est ce que nous allons prouver dans le chapitre suivant.

§ 2. — Des Hellènes.

Dès que les Grecs ont eu le sentiment de leur nationalité, ils se sont appelés Hellènes. Ce nom paraît inséparable des grandes solennités d'Olympie et de l'ascendant exercé sur les esprits, par le collège des prêtres de Delphes; mais il ne devient général qu'au commencement et n'est adopté universellement qu'à la fin du VII^e siècle. Pour

(1) Benfey. Wurzellexicon. II. p. 64.

Homère, les Hellènes ne forment encore qu'un canton de la Thessalie placé sous le sceptre d'Achille. Lorsque le poète parle des Grecs réunis sous les murs de Troie, il les nomme Achéens, Danaens. Strabon remarque déjà d'après Thucydide, qu'Homère ne connaît pas de barbares proprement dits, précisément parce que pour lui les Grecs ne sont pas encore des Hellènes. Il fait mention, il est vrai, de Cariens *βαρβαρόφωνοι*, mais ce ne sont pas des barbares auxquels il pense; il veut dire seulement que l'idiome Carien est pour des Grecs peu intelligible.

Examinons le chemin suivi par les noms de *Ἑλλάς* et *Ἑλλήν* avant qu'ils ne se soient imposés à la Grèce entière. Commençons par l'observation que le passage de l'Iliade où il est question des *Πανέλληνες* (tous les Grecs réunis) était considéré comme apocryphe déjà dans l'antiquité (1). Dans l'Odyssée nous rencontrons l'expression *καὶ μέσον Ἑλλάδα καὶ μέσον Ἄργος*. L'Hellade désigne ici évidemment un territoire d'une certaine étendue (2). C'est dans Hésiode qu'il faut chercher la plus ancienne mention d'Hellène et de ses fils :

Ἕλληνας δ' ἐγένοντο θεμιστοπόλοι βασιλῆες
Δῶρὸς τε Ξουῖός τε καὶ Αἰόλος ἵππιόχαρμης.

Ce Hellène passait pour le fils de Deucalion qui d'après une antique tradition avait fondé le sanctuaire de Jupiter à Dodone, desservi par des prêtres qui portaient le nom de *Ἑλλοί* ou *Σελλοί* (3). Dodone elle-même était

(1) Iliade, II, v. 530.

(2) Odyss., I, v. 344; IV, v. 726.

(3) Cpr. les mots *σέλας*, *σεληνη*, *Ἑλένη*.

située dans une contrée appelée Hellopia ou Hellas. Lorsque les Thessaliens quittèrent l'Epire pour envahir l'Hémonie, à laquelle ils imposèrent leur nom, ils transplantèrent dans leur nouvelle patrie les noms de Deucalion et d'Hellas. Le dernier des deux sera attaché désormais à la partie septentrionale de la Phthiotide occupée par les Thessaliens.

C'est-là, disait-on, que Deucalion avait régné; plus tard, on en fit le roi de la Thessalie entière. Le récit légendaire du déluge de Dodone, fut appliqué de même aux vallons encaissés de ce pays nouvellement occupé. On soutenait que Deucalion avait abordé sur les hauteurs de l'Othrys; plus tard, ce n'était plus l'Othrys, c'était le sommet sacré du Parnasse où l'on prétendait que sa barque se fût arrêtée. Il en advint que, non-seulement les Locriens d'Oponthe prétendaient descendre du héros qui seul avait échappé à la grande inondation, mais encore les familles nobles de Delphes, gardiennes du nouvel oracle qui commençait à faire oublier celui de Dodone. C'est à dater de cette époque que Deucalion fut considéré comme l'aïeul de la race grecque tout entière; que l'on cherchait à rattacher à ce nom l'origine de toutes les tribus, et déjà vers 800, les prêtres de Delphes purent ordonner à Lycurgue venu pour les consulter sur les moyens de consolider la nouvelle constitution de Sparte, d'ériger un temple à Zeus Hellanios et à Athéné Hellania (1).

(1) Duncker, Geschichte des Alterthums, t. III, p. 380, 556.

§ 3. — *Les Achéens, Λαῖοι, Δαναοί.*

Pour les Grecs des temps historiques, le nom de ces Achéens qui avaient guerroyé dans l'Asie-Mineure, et qui avaient fait le siège de Troie ne répondait qu'à une époque assez courte, celle apparemment de la puissance et de la grandeur de la maison des Pélopidés. Il désignait les Grecs du Péloponèse, vivant sous le sceptre de cette dynastie, ainsi que les habitants de l'Argos pélasgique en Thessalie, appelés par Homère aussi Myrmidons et Hellènes, et dont Achille était le chef illustre (1). Les habitants de l'Argolide portaient aussi le nom de Δαναοί, de Danaos fils de Bélus et fondateur d'Argos (2). Mais ce nom, comme celui des Achéens est appliqué par Homère indifféremment à tous les Grecs confédérés, parce qu'il s'attachait aux populations alors prépondérantes d'Argos et de Phthia, et à Agamemnon qui les commandait. Le nom d'Achéens paraît cependant avoir été plus généralement adopté. Homère en nomme dans l'Ithaque (voir plus haut), et dans la Crète (3); nous en avons soupçonné l'existence dans l'Épire; et la circonstance qu'ils sont cités à côté des Hellènes, sur lesquels règne Achille d'après le fameux passage de l'Iliade, confirme encore notre sup-

(1) Iliade, II, v. 684.

(2) *Danaos* est traduit quelquefois l'ancien, comme si le mot était identique à *δυνατός*. Maintenant on préfère la traduction *desséché* à cause du sol aride de l'Argolide. En albanais *Danatsi* veut dire *bien-aimé*. D'après l'*Etymologicon Magnum* les morts aussi ont nom Δαναοί.

(3) Odyss., XIX, v. 175.

position. Plus tard, le nom de l'Achaïe et des Achéens resta au canton peu fertile qui s'étend, dans le nord du Péloponèse depuis Sicyon, le long du golfe de Corinthe; c'est là que s'était réfugiée la partie de l'ancienne population achéenne qui n'avait voulu ni se soumettre aux Doriens, ni quitter le sol de la patrie. Mais ce nom fut conservé aussi par les anciennes tribus de la Thessalie cantonnées dans la Phthiotide, établies à Jolcos, à Phéré, à Ptéléon et à Halos, qui au III^e siècle encore étaient restées fidèles à leurs cultes primitifs, à la vie et à l'armure simple des temps homériques (1). Le nom des Pélasges seul surpassait par son ancienneté celui des Achéens; Pélasgos, disait-on, avait jadis régné en Thessalie; son fils Hémon, avait donné au pays son ancien nom, *Hémonie*; à côté d'Hémon, on nomme deux autres fils de Pélasgos: Achæos et Phthios et une fille Larissa. On voit clairement que les noms propres de ces personnes ne sont que les symboles des pays et des peuples qu'elles désignent. Le nom de la Pélasgiotide est aussi affecté au canton de la Thessalie qui avoisine le lac Bœbéen (2). En effet, d'après une tradition très-ancienne, avant les temps troyens, les habitants de la Grèce se seraient appelés Pélasges. Euripide lui-même cité par Strabon, affirme que quittant le nom de Pélasges ils auraient pris celui de *Δαῖοί*. Les Pélasges n'auraient été autres que des Grecs désignés seulement par un nom plus ancien.

(1) Xenoph. Hellen., VI, 1. 9.

(2) Duncker. III. p. 49.

§ 4. — *Faut-il entendre par le nom des Pélasges celui des Grecs les plus anciens?*

Disons tout d'abord que c'est là l'opinion soutenue, depuis Bœckh, par la plupart des philologues d'Outre-Rhin. Dupuy, un savant français, avait imaginé de faire venir les Pélasges de l'Océan Indien; un certain Herbert Marsh dans ses *Horæ pēlasgicæ*, en avait fait simplement des Thraces. S'ils étaient réellement des Grecs, il faudrait leur assigner comme patrie primitive l'Uttarakuru des Aryàs, comme aux autres populations indo-européennes.

Il est certain que les Grecs rattachent au nom des Pélasges les plus anciens souvenirs de leur histoire. Pour Homère, comme nous venons de le voir, le dieu principal de Dodone est le Jupiter pélasgique. Asios de Samos, cité par Pausanias, dit que la terre noire a enfanté, sur le sommet des monts, *Pélasgos* semblable aux dieux, afin de donner naissance à la race des humains. Dans un fragment d'Hésiode (1), Pélasgos est nommé fils de la terre et aïeul des Pélasges. Puisque aux yeux des Grecs les hommes sont sortis du sein de la terre, leur mère, il ne faut pas s'étonner que les Pélasges soient pour eux des autochthones γηγενεῖς. Eschyle dans ses *Suppliantes* nous trace la carte d'un grand empire pélasgique: Argos en est le centre; au nord il s'étend jusqu'à Dodone, jusqu'au Strymon; il y est borné par le

(1) Hesiod., fragm. 135. édid. Gœtting.

peuple des Perrhèbes. C'est qu'il y avait réellement des Pélasges dans la Macédoine et dans la Thrace (1). Le roi de cet empire est Pélasgos, fils de Palæchthon (vieille terre) et descendant de Pélasgos, autochthone. Hérodote avoue que tout le pays appelé de son temps Hellas, avait porté jadis le nom de Pélasgie (Πελασγία). Les Thesprotes de l'Épire avec leur capitale Dodone auraient été des Pélasges aussi bien que les habitants de l'Attique et du pays d'Argos. Callimaque (dans son *Bain de Pallas*) s'en souvient encore, puisqu'il y désigne les femmes des Argiens par le nom de Pélasgiennes (Πελασγίδες). A plus forte raison faut-il voir des Pélasges dans les Eoliens et les Arcadiens. Les Ioniens établis le long de la côte septentrionale du Péloponèse, auraient été Pélasges eux-mêmes (2). D'après Ephore, le nom de Pélasgia aurait été affecté jadis au Péloponèse entier, et Strabon (3) voit dans les Pélasges une nation répandue autrefois dans toute la Grèce, mais prépondérante surtout dans la Thessalie et l'Arcadie. Nous avons vu en effet que dans le premier de ces pays Homère connaissait une ville appelée Ἄργος Πελασγικόν, et que même dans des temps relativement récents on y connaissait un canton du nom de Pélasgiotide.

D'après cela, les Pélasges auraient été les Grecs eux-mêmes dans une des premières phases de leur civilisation. On retrouve leur nom là où se sont conservés les cultes des plus anciens (4), où se sont maintenues les

(1) Bœckh, *Cours d'Antiquités grecques*, 1836.

(2) Hérodote, I, 56; VIII, 44.

(3) Strabon, p. 221.

(4) Citons seulement celui du Jupiter pélasgique, qui fait tomber la pluie, et de Déméter « qui couche à terre » à Dodone. Notons le

traditions les plus anciennes, où l'agriculture a fait sa première apparition, ou bien là, où la vie pastorale n'a jamais cessé de régner, comme dans l'Étolie, l'Acarnanie et notamment dans l'Arcadie. Les Grecs ont marché longtemps derrière leurs troupeaux, à l'instar des Aryas du Pendshab; et des cantons qui plus tard étaient renommés pour la fertilité de leur sol, tels que la Béotie et l'Eubée, démontrent par l'origine de leur nom, que dans les temps primitifs on s'y était livré surtout à l'élevage des bestiaux.

Aussi bien que quelques philologues aient prétendu faire venir le nom des Pélasges de *πελάζω* approcher, arriver (c'est-à-dire *advenæ*), ou bien de *πλάζω* errer (c'est-à-dire les vagabonds), on s'est mis d'accord de nos jours pour y voir un mot signifiant *les anciens*. On a cru y retrouver le grec *πελλός*, *πελιός* livide; *πολιός* gris, *πάλαι* jadis, ou l'albanais *πλῆγκου*, l'ancien, c'est-à-dire un membre du conseil de la commune. Hésychius traduit le nom d'une partie du peuple macédonien les *Πηλαγῆνες* par *γέροντες*, *παλαιοί*, *γηγερεῖς*. Il ajoute *Πελιγᾶνες οἱ ἐνδοῶοι, παρὰ δὲ Σύροις οἱ βουλευταί, Πελείους Κῶοι καὶ οἱ Ἑπειῶται τοὺς γέροντας καὶ τὰς πρεσβυτίδας.*

§ 5. — *Les Pélasges ne constituent-ils pas plutôt une race distincte de celle des Grecs?*

Jusqu'ici tout va bien; malheureusement un fait d'une incontestable authenticité rapporté par Hérodote, va

sanctuaire de la Déméter pélasgique à Argos et celui de la Junon pélasgique à Jolcos (Apollon. Rhod., I, 14: III, 66). En outre, Hérodote rapporte (II, v. 171) que les femmes des Pélasges étaient les premières à célébrer les thesmophories en l'honneur de Déméter.

compromettre les résultats obtenus. Chassés par les Thessaliens, les Pélasges de la Pélasgiotide mêlés à une troupe de Minyens et de Cadméens, étaient venus se réfugier dans l'Attique. C'étaient des terrassiers et des constructeurs habiles; célèbres par de nombreux châteaux-forts bâtis par eux (*Larisses*), ils fortifièrent le côté occidental, le côté le plus faible de la Cécropie et ils fermèrent par les neuf portes, la route qui y montait. Ce bastion porta toujours à cause de son origine, le nom du Pélasgikon. On avait cédé en même temps aux émigrants un champ pierreux situé au pied de l'Hymette; ils surent le transformer en terre arable et fertile. Mais l'Attique ne put nourrir longtemps tous ceux auxquels elle avait offert un asile, sans compter que l'harmonie cessa de régner entre les Athéniens et les Pélasges. Ces derniers ayant exercé des violences sur les jeunes filles et les jeunes garçons de leurs hôtes allant puiser de l'eau « aux neuf sources (1) » furent expulsés; ils s'embarquèrent, s'établirent sur la presqu'île Chalcidique, et y fondèrent une série de villes peu considérables. C'est là qu'Hérodote les connut, à Creston ou près de cette ville (2). Il fait remarquer, qu'ils parlaient la même langue que les Pélasges habitant Plakia et Skylake sur l'Hellespont, mais qu'ils n'étaient pas compris des autres Grecs. Hérodote conclut de là que la Grèce ayant été habitée jadis toute entière par des Pélasges, avait été une terre barbare; ce n'est que plus tard, après l'invasion des Doriens, que, civilisés par les Hel-

(1) Hérod., VI, 137-140.

(2) La chose n'est pas très-claire à cause d'un passage de Thucydide (IV, 109) qui semble mettre les Crestoniens exactement sur la même ligne que les Edones et les Bisaltes, deux peuples barbares.

lènes, ils auraient adopté la langue de leurs vainqueurs. — Les choses ne se sont évidemment pas passées comme le pense Hérodote : longtemps avant que les Hellènes ne fissent figure dans l'histoire, il florissait dans le Péloponèse, dans la Béotie, dans la Thessalie une poésie et même une certaine civilisation grecque. Puis, les Doriens, les plus puissants et les plus valeureux des Hellènes, étaient trop peu nombreux pour pouvoir imposer leur langue si rapidement aux populations qu'ils venaient de soumettre

D'un autre côté, nous ne pouvons nous faire à l'opinion qui prévaut encore aujourd'hui de l'autre côté du Rhin, d'après laquelle tous les Pélasges quels qu'ils fussent et où qu'ils eussent habité, auraient été de race et d'origine grecques. Bœckh accordait au moins, que ceux qui ont bâti le bastion Pélasgique, n'étaient pas Pélasges au même titre que les autres habitants de l'Attique. Si les descendants de ces Pélasges avaient parlé un dialecte grec, comment supposer qu'Hérodote ne les eût pas compris ? Certes, une assez grande différence séparait l'attique du lacédémonien, et le crétois de l'ionien de l'Asie-Mineure. Cependant Hérodote connaissait tous les dialectes de la mère-patrie et au besoin savait les parler, à preuve que lui, habitant de la ville dorienne d'Halicarnasse, composa son ouvrage célèbre dans le dialecte néo-ionien. D'un autre côté, la langue grecque était fixée dans toutes ses parties essentielles à l'époque de la guerre de Troie, comme le prouvent les poèmes d'Homère. Donc, si les Pélasgiotes avaient parlé grec, lorsque l'invasion des Thessaliens les eut chassés de leur pays, on ne voit pas

trop pourquoi ils auraient désappris le grec pour l'échanger contre un idiome barbare.

§ 6. — *Continuation du même sujet.*

Les Tyrrhéniens.

Un autre fait rapporté par Hérodote vient corroborer les doutes que nous entretenons au sujet de l'identité des races grecque et pélagique. Les Minyens d'Iolcos et d'Orchomenos, ainsi que les Cadméens, après avoir quitté l'Attique qui leur avait servi d'asile, et occupé les îles d'Imbros, de Lemnos et de Samothrace, où ils trouvèrent des établissements et des cultes phéniciens, furent appelés eux aussi, Pélasges, par les autres Grecs. Or, ceux qui habitaient Lemnos, pour tirer vengeance des Athéniens qui les avaient expulsés, ravirent un jour les femmes et les filles de ces derniers, pendant qu'elles célébraient à Brauron la fête d'Artémis, et ils en firent leurs concubines. Les enfants qu'ils en eurent ne daignèrent pas se mêler aux enfants légitimes d'origine pélasgique; ils forcèrent ceux-ci de leur céder le pas partout, et ils finirent par provoquer une hostilité sourde d'abord, qui aboutit à la longue au massacre des femmes et des enfants attiques (λήμνια ἔργα). Comme Hérodote raconte, que ces enfants avaient appris de leurs mères la langue attique (1), on peut supposer que cette langue différait profondément de celle des Pélasges. Aussi M. Hahn pense-t-il que les Pé-

(1) Γλῶσσάν τε τὴν Ἀττικὴν καὶ τρόπους τῶν Ἀθηναίων.

lasges en s'enfuyant chez les Sintiens, apparemment premiers habitants de Lemnos, ont voulu se rendre auprès d'une population de race congénère. Or, ces Pélasges de Lemnos sont appelés aussi *Tyrrhéniens* et dans l'*Etymologicum magnum* on lit *sub voce Σιντιίδα* Σίντιες "ἐἶδος τυραννικὸν καὶ ληστρικόν. Ceux qui ont bâti le bastion pélasgique à Athènes ont porté le même nom d'après Photius : Πελαργικὸν τὸ ὑπὸ τῶν Τυρρηνῶν κατασκευασθὲν τῆς ἀκροπόλεως τεῖχος. D'après d'autres, ce nom lui-même viendrait de *τύρσις* tour, habitation fortifiée comme ce peuple en affectionnait, et il aurait donné origine au mot *τύραννος* dont le premier sens aurait été commandant de tour (1). En effet, ces Pélasges tyrrhéniens ont été redoutés longtemps comme de cruels pirates qui vendaient leurs prisonniers comme esclaves. Des noms *τύρρις*, *τύρσις*, *Τυρρῆνοι* on a rapproché pour le sens l'étrusque : *Lar* le maître, puis l'ancien nom propre *Larissa*. C'est le nom que portaient au moins neuf villes habitées par les Pélasges les plus anciens, et qu'on a l'habitude d'expliquer à l'aide du substantif *λάς*, *λᾶρ* pierre. *Larissa* serait par conséquent : retranchement, mur de pierre.

On ne saurait nier qu'aux yeux des Grecs des rapports étroits n'aient uni les Tyrrhéniens et les Pélasges Italiotes. Ils sont allés jusqu'à appeler Tyrrhéniens toute la nation des Etrusques. Otfried Muller a pensé que ces derniers étaient originaires de Tyrrha, ville de la Lydie, parce que Hérodote avait fait émigrer en Etrurie une

(1) Τύραννος εἶρηται ἀπὸ τῶν Τυρρηνῶν τῶν βιαιῶν καὶ ληστῶν ἕξ ἀρχῆς.

partie des Lydiens sous la conduite de leur roi Tyrrhénos. Mais, malheureusement, la ville de Tyrrha n'était pas située sur la mer, et cependant les Tyrrhéniens étaient marins et pirates. On parlait aussi dans la Lydie d'un Torrhebos, fils d'Attys. Mais Xanthos qui a écrit avec tant d'autorité sur les Lydiens, ses compatriotes, n'admet pas ces assertions aventureuses. Deux choses pourtant paraissent incontestables : les noms d'un grand nombre de villes de la Grande Grèce et de la Sicile d'un côté et de l'Albanie de l'autre sont à peu près identiques (1); puis les mots Tyrrhénien, Tyran, sont très-connus, très-répandus dans l'Albanie. Alexandre de Pleuron considérait comme Tyrrhéniens les Pélasges de Pleuron (2), et encore aujourd'hui il existe dans l'Albanie deux villes, appelées Tyrannia ou Tyranna, la plus grande située entre Durazzo et Alessio, l'autre dans le voisinage de Kroja (3). Enfin pour en finir avec cette partie particulièrement obscure de nos recherches, rappelons que l'Albanie méridionale s'appelle encore aujourd'hui *Τοσκερία*, en dialecte guégeois *Τοσκερία*. La parenté de ce mot avec les mots latins, *tuscus*, *tuscia* et le moderne *Toscana* paraît manifeste.

(1) Hahn, Albanische Studien, p. 330.

(2) Schol. à l'Iliad., II, v. 233.

(3) Hahn. *ibid.*, 233.

§ 7. — Continuation : Pélasges, Tyrrhéniens, Lyciens, Siciliens, Lélèges, Toscans, Dardiens.

Tyrrhéniens et Pélasges se reconnaissent aux tours et aux citadelles qu'ils construisaient. N'en séparons pas ces bandes de Lyciens qui louaient leurs bras pour entourer les villes de fortes murailles; on les appelait *ύκλωτες χειρογύστορες*. Neuf de ces Lyciens passaient pour avoir bâti les murailles cyclopéennes de Tirynthe. Il est à remarquer que jusqu'à nos jours les Albanais fournissent la Grèce entière de maçons nomades, qui ont conservé paraît-il, la méthode primitive de la construction cyclopéenne (1). C'est ici que la grande question se pose pour la première fois. Ces Albanais ne seraient-ils pas les descendants des vieilles populations tyrrhéniennes et pélagiques qui ont couvert la Grèce ancienne de leurs Larisses et de leurs tours (*τύρσεις*), qui apparaissent d'abord dans l'Acarnanie et qui sont appelés Sicules par Pausanias (2)? D'après Pline et Ptolémée, il y avait des Siciliotes (*σικουλιῶται*) aussi bien dans l'Illyrie que dans l'Italie (3).

Avouons que les Pélasges dont nous venons de parler en dernier lieu et dont Tyrrhéniens, Lyciens et Sicules

(1) Cette méthode consiste à établir deux séries de dalles, entre lesquelles on pose l'*έμπλεκτον*. V. Hahn, p. 234.

(2) Pausanias, I, 2, § 28.

(3) Dieffenbach, *Origines Europææ*, p. 94-95, puis 118-120. Le nom des *Sicani*, *Siculi* rappelle le verbe albanais : *σικοιγ*, je guette, j'explore.

ne formaient peut-être que des tribus particulières ne présentent pas le même caractère que les Grecs de la mère-patrie, quoique ces derniers aient été affublés quelquefois, eux aussi, du nom de Pélasges. On en signale d'ailleurs sur des îles ioniennes, telles que Lesbos, Chios, Samos, dans l'Eubée, dans la Crète. C'est là que les place l'Odyssée (1). Il y a mieux. Depuis les bords du Kaïkos jusqu'à l'embouchure du Kaÿstre, il existait une série d'établissements pélasgiques ; il y avait une Larissa tout près d'Ilion, et Homère ne manque pas de ranger ces Pélasges parmi les ennemis des Grecs et les alliés des Troïens (2). Il serait possible que les vers qui ont trait à ces Pélasges et qui font partie du *catalogue*, ainsi que les vers de l'Odyssée cités plus haut, eussent été intercalés plus tard dans le texte. Ce n'est pas une raison pour soutenir, comme on l'a fait, que les Pélasges de l'Asie-Mineure sont les descendants de ceux qui un jour s'étaient réfugiés dans l'Attique. Pourquoi les Pélasges n'auraient-ils pas pu s'établir sur les îles de la mer Egée et dans l'Anatolie avant l'invasion des Thessaliens et des Doriens ? Est-ce qu'il n'y avait pas aussi le long de la même côte les petites villes des Lélèges, dont on voyait encore plus tard les tombeaux et les tourelles en ruines (Λελεγεία) ? Et rien ne prouve pourtant, que ces Lélèges que l'on voit ainsi que les Pélasges, répandus dans la Grèce entière, aient émigré du continent européen pour se fixer dans l'Asie-Mineure. Ajoutons que nous trouvons une autre peu-

(1) Odyssée. I, v. 177.

(2) Iliade, II, v. 810.

plade antique, qui disparaît de bonne heure: les *Caucons* établis à la fois dans la Bithynie, sur la frontière de la Paphlagonie, et dans l'Elide le long d'un affluent du Teuthéas, et qui portait, lui aussi, le nom de *Caucon* (1). C'est ainsi que nous rencontrons le nom des fameux Dardaniens de la Troade, à une très-grande distance de l'Asie-Mineure, dans une peuplade de l'Illyrie. Un Dardanus, d'après la légende, fils de Jupiter et d'Electra, aurait quitté l'Arcadie, d'après les uns, la Crète d'après les autres, se serait fixé d'abord dans l'île de Samothrace, et plus tard dans la Mysie, où il aurait fondé *Dardania* (2).

§ 8. — *La solution du problème.*

Il résulte de tout ce qui précède, qu'il y avait depuis une époque immémoriale une population appelée Pélasges par les Grecs, établie avec eux sur le même sol, et qui leur était plus ou moins étrangère. Les Pélasges dont l'existence remonte au de-là des temps Troiens, n'en sont pas moins dans un bon nombre de passages des auteurs anciens, identifiés, ou à peu près, aux Grecs eux-

(1) Le nom des Caucons peut être rapproché des mots albanais *Káφκε*, coque, carapace, *κράκε*, crâne. Les Caucons seraient les Têtes-Dures.

(2) Hahn fait dériver les Dardaniens de *δάροδε*, poire, et il cite les noms d'autres peuples, tirant leur origine du nom d'un arbre: témoins les Mysiens de *λευσός-ζήμι*, le hêtre blanc, etc. Nous ajouterons les Dryopes et *Asci-burg*, *Asc-anius*, de l'anc. all. *askr* frêne. Il y a encore aujourd'hui dans l'Albanie un village du nom de *Darde*, la poire.

mêmes. Comment expliquer cette apparente contradiction ? Nous allons proposer une solution, qui, si nous ne nous trompons pas, n'aura rien que de très naturel :

La grande migration des Grecs vers l'Occident, ne s'est faite ni en un seul jour, ni, pour ainsi dire, d'une seule poussée. Elle s'est prolongée à coup sûr, à travers une série de générations; elle a pu avoir lieu tantôt par l'invasion de hordes entières, tantôt par une lente infiltration dans des pays occupés déjà par d'autres tribus. On sait que les Grecs de Dodone ont été entourés de tout temps de peuplades barbares; tels ont été les Chaones, les Athamanes, les Sylliones, les Cassiopiens et autres. Quant aux Acarnanes et aux Eoliens, ils paraissent, de l'aveu des Grecs eux-mêmes, d'un sang fort mélangé (1). Nul doute en effet que les nouveaux venus ne se soient souvent en maint endroit assimilé l'antique population du pays. Probablement celle-ci ne leur résista guère, comme plus tard nous voyons Sicules, Italiotes, Africains reculer devant les colons helléniques et se confondre en partie avec eux. L'assimilation paraît avoir été complète surtout dans le Péloponèse. Dans l'Hellade proprement dite et dans la Thessalie, l'ancienne population doit avoir formé pendant longtemps quelques groupes indépendants. Quant à la montueuse Epire, on sait que les Grecs n'ont jamais réussi à la dénationaliser. On peut supposer aussi que les premiers immigrants se fondirent assez rapidement avec les aborigènes de la Thessalie et qu'unis à eux ils constituèrent ce qu'on pourrait appeler les Pé-

(1) Polybe XVII, 5: αὐτῶν γὰρ Αἰτωλῶν οὐκ εἰσὶν Ἕλληνας οἱ πλείους.

lasges des Larisses (il y en avait une douzaine en tout, dont trois dans la seule Thessalie). Il est prouvé aujourd'hui que ces aborigènes étaient parvenus à un état de civilisation relative. Ils savaient défricher les terres et les rendre fertiles, et on leur attribue les plus anciens cultes agraires. Les processions phalliques, qu'Hérodote fait venir des Pélasges, n'ont rien de bien grec, ce nous semble. Latone, Apollon, Artémis sont des divinités dont les Aryâs de l'Inde ne nous ont pas entretenus, et que les Grecs ont dû rencontrer dans leur nouvelle patrie. Les fêtes hyacinthiniennes célébrées à Sparte, rappellent les conceptions religieuses de la Phénicie et de la Syrie; Vénus et Hercule sont, si l'on peut parler ainsi, originaires d'Ascalon et de Tyr. Pallas Athéné, malgré sa physionomie entièrement hellénique se rencontre dans quelques-uns de ses traits, à Lindos, à Corinthe et, même dans la légende tout athénienne des Amazones, avec l'Astarté sémitique.

Les Grecs en arrivant dans leur patrie nouvelle se trouvèrent donc placés en face d'une population qui avait franchi les premiers degrés de la vie sauvage et qui se civilisait au contact des colonies et des influences asiatiques. Ils se mêlèrent à cette population, et comme après tout ils paraissent lui avoir été supérieurs par la force physique et par le langage, peut-être par quelques idées religieuses plus élevées, ils la dominèrent et l'absorbèrent là où elle ne se présentait pas en masses trop compactes. L'ascendant exercé par les Grecs sur les autres races du globe, a été considérable de tout temps. Il devint irrésistible après la conquête d'Alexandre, et

l'on voit alors des territoires immenses adopter les arts, les mœurs, et surtout l'idiome des Grecs. Ce mouvement a continué sous la domination romaine; mais à vrai dire il a toujours existé, et Thucydide nous entretient de barbares qui de son temps parlaient à la fois leur propre langue et la langue grecque (1). Seulement ce mouvement a dû rencontrer pendant les premiers siècles de l'établissement des Grecs des obstacles sérieux. Longtemps des colonies palestiniennes, syriennes, et surtout de petits royaumes pélasgiques ont dû se maintenir sur le sol de la Grèce primitive. Celui des Pélasgiotes paraît avoir été un de ces royaumes; celui d'Andania, capitale des Lélèges dans la Messénie, en était sans doute un autre. Dans les Larisses paraît avoir habité pendant plusieurs générations une population mixte d'aborigènes et de Grecs. La construction de ces enceintes fortifiées était due assurément aux anciens habitants du pays; mais rien ne prouve que les Grecs n'y aient pas été établis en nombre considérable. — Le seul fait de la construction des Larisses démontre que leurs habitants, les Pélasges du Pénée et de l'Amyros redoutaient déjà les incursions des Doriens et des Perrhèbes campés sur les pentes méridionales de l'Olympe, comme des Magnètes qui parcouraient l'Ossa et le Pélion (2). Les Pélasges, mélange d'aborigènes et d'Aryàs, mais où les aborigènes paraissent avoir dominé par le nombre, furent vaincus et écrasés un peu plus tard par l'invasion des Thessaliens, suivie

(1) Thucyd., IV, 109, *διγλωσσοις*.

(2) Duncker, III, p. 20.

de celle des Doriens, rudes montagnards, vrais Northmans de l'antiquité, attirés comme plus tard ces derniers par les terres fertiles et les villes riches du midi. On comprendra maintenant sans difficulté que les Grecs de la confédération hellénique, qui fut fondée à la suite de la conquête doriennne, aient désigné par le nom de Pélasges les Grecs primitifs du Péloponèse, de l'Attique et d'autres contrées encore, puisque ces Grecs avaient mené la vie des aborigènes auxquels ils s'étaient mêlés, avaient adopté en partie leurs cultes, et s'étaient défendus avec eux derrière les mêmes murailles (1). Mais à plus forte raison les Hellènes devaient-ils appeler Pélasges les descendants des aborigènes, puisqu'ils avaient hérité du langage et des mœurs tant soit peu barbares de leurs ancêtres, ainsi que de leur manie de bâtir des châteaux-forts.

Les aborigènes paraissent donc avoir été absorbés lentement par les immigrants grecs, comme nous voyons de nos jours les Albanais, après s'être répandus à partir surtout du XIV^e siècle dans toutes les régions de la Grèce moderne, désapprendre jusqu'à leur idiome natal et devenir Grecs à leur tour. A Argos, le lit à peu près sec de la rivière séparait autrefois le quartier albanais de celui des Hellènes; avant la guerre d'indépendance, aucune Albanaise d'Argos, dit-on, ne savait parler grec. On en raconte autant des Albanaises d'Athènes. Les campagnes et les cantons de l'Attique, de l'Eubée méridionale, de Mégare, d'Argos, de Corinthe sont aujourd'hui

(1) N'oublions pas qu'il y avait près d'Argos, dans le Péloponèse, une autre Larissa avec un temple de Jupiter.

entièrement habités d'Albanais. La population des villes seulement est ou absolument grecque comme à Carysto, Nauplie, Corinthe, au Pirée; ou bien l'élément grec y est prépondérant comme à Athènes, Argos et Mégare (1). Dans les îles d'Hydra, de Spezzia, de Poros, de Salamine il n'y avait avant la guerre contre les Turcs guère de femmes capables de parler ou seulement de comprendre le grec; c'est cette guerre qui a entraîné les Albanais et qui a cimenté l'union entre les deux races. Botzari et Zavellas étaient Souliotes, Wasso Monténégrin, Chadshi Cristo Serbe (2). Sur la flotte on parlait alors, on parle encore aujourd'hui généralement albanais. Mais désormais l'Albanais veut être appelé Hellène; lui rappeler son ancienne nationalité, c'est à ses yeux, le traiter de barbare. Dans les endroits un peu considérables de l'Attique les femmes albanaises parlent grec dans les rues, lorsqu'elles se croient observées des étrangers; même dans les îles d'Hydra, de Spezzia, de Salamine, toute la jeunesse sait le grec. Partout aujourd'hui le descendant des Skipétars reconnaît la supériorité de la langue, du génie et des lettres helléniques; et il subit volontiers l'ascendant d'une civilisation qui semble ennoblir ceux qui l'adoptent.

Ce fait est d'une importance majeure et il fait faire un pas considérable à nos recherches. En effet, de même que l'Albanais de nos jours se dissimule derrière le Grec, ne se serait-il pas déjà laissé absorber par lui dans les temps antérieurs? Ne faudra-t-il pas reconnaître dans l'Alba-

(1) Hahn, p. 223.

(2) Hahn. p. 258.

nais le descendant de l'antique race des Pélasges? Hahn le pense, mais comme il a concentré ses études surtout sur l'Albanie proprement dite, les preuves alléguées par lui en faveur de sa thèse ne paraissent pas suffisantes. Nous essaierons dans les pages suivantes d'en découvrir d'autres et de contribuer ainsi à compléter son beau travail.

§ 9. — *La solution des Sémitistes. — Pélasges.
Pelishtim.*

Pourquoi la Grèce jouissant d'un si beau climat, d'un sol généralement fertile aurait-elle été un désert avant l'immigration des Grecs? Hérodote dit expressément qu'elle a été habitée par des barbares : sa démonstration est significative, si elle n'est pas concluante. Thucydide ne se prononce pas aussi nettement, mais il semble abonder dans le même sens; Pausanias et surtout Strabon fournissent des preuves curieuses à l'appui de la thèse soutenue par Hérodote. Seulement les Pélasges n'étant pas Grecs, pouvaient-ils être autre chose que des Orientaux, qu'une population semblable à celle de ces Phéniciens, de ces Cariens dont les vaisseaux pénétraient dans toutes les baies, dans tous les golfes de la presqu'île, établissant des stations dans tous les endroits favorables, trafiquant, pillant, exploitant les mines d'argent, recherchant le fameux coquillage qui fournit la couleur pourpre? On l'a pensé quelquefois et Rœth n'a pas hésité à identi-

fier Πελασγί et Peleshti (1). Le *t* de ce mot, dit-il, n'est pas radical, il fait partie de la désinence dans *peleshet*. Le thème est *pallash* l'émigré, expression qui s'est conservée dans l'éthiopien *falasi*. Puis il ajoute : on sait que les Grecs remplaçaient le shin sémitique par les groupes σγ, σκ et σχ. En effet, Hahn rapporte (2) que les Juifs habitant l'Orient, quel que soit l'idiome dont ils se servent, grec, valaque, turc ou arabe, désignent les Albanais par le nom de *Pelishtim* c'est-à-dire Philistins. Mais ce fait, si tant est qu'il prouve quelque chose, ne prouve rien pour l'étymologie de Rœth. Les Juifs appelaient les Grecs par leur plus ancien nom : *Yavan*. Les traditions de la plus haute antiquité sont restées vivaces chez eux comme chez la plupart des peuples du Levant ; mais ces traditions ne reposent pas toujours sur des faits scientifiquement établis. C'est ainsi que les Juifs appellent encore aujourd'hui l'Allemagne *Ashkenas*, nom d'un descendant de Gomer, et d'un peuple que Jérémie semble placer non loin de l'Arménie. (Cpr. *Ascanius*, etc.) Il n'y a rien d'impossible à ce que, voguant sur les vaisseaux des Phéniciens et des Cariens, ils aient rencontré au X^e siècle dans l'Archipel et sur l'Asie-Mineure ces redoutables pirates, et les ayant entendu appeler Πελασγοί, ils leur aient infligé, à l'aide d'une fausse étymologie, le nom d'une race également ennemie et détestée. Au surplus Pélasges et Philistins avaient des établissements dans la Crète (3), ils s'y étaient

(1) Hahn, p. 258.

(2) Hahn, p. 224.

(3) On n'ignore pas que la Bible fait venir les Philistins de Caphor, pays dans lequel quelques historiens voudraient reconnaître

assurément mêlés souvent, et pouvaient à la rigueur être quelquefois confondus. Mais pour retrouver dans ces Pélasges antiques les Albanais d'aujourd'hui, il faut admettre qu'ils aient parlé, non pas grec, mais albanais, ou une langue semblable à l'albanais. L'équation *Pélasges-Albanais* serait établie, mais celle de *Pélasges-Plish-tim* serait écartée.

On ne peut pas s'arrêter à la pensée que le fonds de la population primitive de la Grèce ait été composé de Sémites; il en serait resté des traces plus profondes dans les légendes, dans l'histoire et la géographie, et même dans la langue des Hellènes. L'influence des Phéniciens sur les Grecs ne saurait, à coup sûr, être contestée. Elle éclate dans la transmission des lettres de l'alphabet, dans de nombreuses traditions religieuses, dans les noms d'une foule d'îles, d'ilots et d'endroits situés sur les bords de la mer et à l'embouchure des rivières. Mais à l'unique exception de Thèbes près, ils ne paraissent pas avoir fondé de sérieuses colonies sur le continent hellénique; il leur a suffi, le plus souvent, d'avoir des stations pour leur trafic et pour la pêche du coquillage qui fournit le pourpre. Je ne voudrais pourtant pas soutenir que des hordes d'émigrants réunies n'eussent pas tenté quelquefois de pénétrer dans l'intérieur des terres et n'eussent réussi au moins à se mêler et à se confondre avec la population indigène. Strabon dans le fameux

la Crète. Mais aujourd'hui on admet plus volontiers que ce nom désigne la côte orientale de l'Égypte, le nord-est du Delta où des Sémites avaient pu se maintenir même après l'expulsion des Hyksos. On explique Ai-Kaphtor par les mots égyptiens *Aa-Kaft*, îles et côtes. /c

passage où il nous apprend que la Grèce a été habitée autrefois par des barbares, cite entre autres les peuplades des Aoniens, des Hyantes et des Temmices (Τέμμικες) comme ayant envahi la Béotie. Il ajoute qu'ils furent refoulés par Cadmus, fondateur précisément de Thèbes, et que les Hyantes rejetés vers l'Étolie et la Phocide, fondèrent Hyampolis. N'essayons pas d'éclaircir l'origine des Aoniens et des Hyantes; l'explication que nous pourrions fournir ne présentant pas un caractère de certitude suffisant. Fixons notre attention sur les Temmices; Strabon dit expressément, qu'ils étaient venus du bourg et du promontoire de *Sunium*. Or, les mots *Sunium* et *Temmices* ne sauraient être expliqués à l'aide de racines grecques; mais l'hébreu en rend raison sans effort. *Sunium* en effet paraît venir du verbe שׁוּן (shoun) reposer; שׁוּבִי; (shouni) paisible, est le nom d'un fils de Gad, שׁוּבֵי כַּ (shounêm) deux endroits de repos, celui d'une ville dans la tribu d'Isashar. *Sunium* comme Salamine serait donc : lieu de calme et de paix, un lieu de refuge pour les marins épuisés, les vaisseaux avariés. — La lettre t dans Τέμμικες répond au צ (z) hébreu; c'est ainsi que צֹר (zôr) forteresse, a fait Τύρος (Tyr) en grec. *Temmices* dérive manifestement d'un verbe צָמַק (zamak) qui n'est qu'une variante de צָמַח (Zamê) être altéré, desséché (Cp. Zama en Afrique, proprement : soif). De là צְמוּקֵי raisin sec, et gâteau où l'on en fait entrer, encore aujourd'hui en italien : *simmuki*. Les Temmices sont par conséquent les habitants d'un canton aride, brûlé par le soleil. Or, à la pointe sud de l'Attique se trouvait précisément le dème des Ἀζύριοι, autrement des *desséchés*. —

Veut-on un autre exemple d'une trace de populations sémitiques établies sur le sol de la Grèce? Pausanias appelle les plus anciens habitants de la Béotie les *Hectènes*; ils y auraient vécu à l'époque d'Ogyge. (Cp. les noms propres de Gygès, Guèges et Okéanos). C'est là tout ce que l'on en sait. Le mot ne paraît pas grec, mais il s'explique fort bien comme Hiphil du verbe קָטַן (katôn) être petit; et il répond ainsi parfaitement au nom des Minyens, dont le sens est : *les petits*, peuplade habitant Jolcos et Orchomenos, villes célèbres aussi, la seconde surtout, par l'expédition des Argonautes, qui fut organisée par les chefs Minyens; par leurs constructions, leur commerce et leurs richesses qui y étaient accumulées dès avant l'époque de la guerre de Troie. Ainsi que les habitants de Thèbes, les Minyens ont été de bonne heure en contact avec les Phéniciens, et nul doute que ces derniers ne se soient mêlés à eux en assez grand nombre.

Ces noms doubles jettent une lueur sur les temps obscurs de la légende et de la mythologie helléniques. C'est ainsi qu'Hésychius nous apprend que le nom d'Hector est un mot phrygien, qu'il a le même sens que le perse Δαρειός et qu'il signifie prudent (φρόνιμος). On en peut rapprocher le germanique *Hægni*, *hegen*, *hecken*, *aushecken*. Rappelons en passant un autre Troïen : *Paris* désigné aussi par le nom grec d'Alexandre.

§ 10. — *Etymologie du nom des Pélasges*

Πελασγοί-Πελαργοί.

Il serait fort à désirer qu'on pût découvrir le double du nom des Pélasges afin d'en connaître mieux l'origine et d'en comprendre le sens. Ce nom en effet présente l'inconvénient d'admettre un trop grand nombre d'étymologies. Si l'on pouvait voir dans la dernière syllabe de Γελασγός une forme abrégée de la désinence — γετος que nous trouvons dans des mots tels que τηλύγετος, Ταύγετος (mot à mot : si grand), les Pélasges pourraient être simplement οἱ πέλας γεγονότες, c'est-à-dire les voisins. Ce nom leur aurait été donné par les immigrants grecs, qui sur tous les points du pays s'installaient à côté d'eux. De même que la forme -γετος répond au participe passé du scr. *g'an* naître : *g'ata*, celle de γος répondrait à la forme scr. abrégée *g'a* qui a le même sens et se rencontre à la fin des composés. On peut s'étonner que cette étymologie n'ait encore été proposée par personne ; peut-être a-t-elle le désavantage de paraître trop simple. On admet difficilement, que de très anciens mots n'aient pas subi dans le cours des siècles des changements profonds et quelquefois de véritables déformations.

On pourrait supposer aussi que le mot Γελασγός s'est formé par métathèse de σπέλαγος comme φάσγανον se dit pour σφάγανον (de σφάττω) et Ἀβασγοί, nom d'une population du Caucase pour Ἀβγασοί. La langue grecque ne répugne pas précisément à la consonnance τγ, comme il est prouvé

par des mots tels que *μίσγω*, *λίσγος*, *ύσγός*, *άλισγέω*. *Σπελέα* en albanais veut dire rocher, caverne d'un rocher; c'est le grec *σπήλαιον*, *σπήλιγγξ*, le latin *spelunca*. Nous n'osons pas insister.

Hahn voit dans la première syllabe de *Πελασγός* le grec *πελλός*, *πελιός*, *πέλειος* noir, noirâtre (1). Dans la seconde il croit reconnaître le mot pélasgique *αργος* (alb. *άρέα*) qui ne serait autre que le gr. *άργός*, lat. *ager*, goth. *akrs*, que les Grecs auraient, dans ce nom propre au moins, déformé en — *αργός*. Il traduit par conséquent : *habitants des terres noires*, des terres fertiles s'entend, et il cite Strabon qui avait déjà remarqué que les Larisséens de la plaine de Mysie aussi bien que ceux de la Thessalie s'étaient établis sur des terrains d'alluvion, le long du bord des rivières du Caystre, de l'Hermod et du Pénée (2). Il ajoute d'après Denis d'Halicarnasse (3) que les Pélasges qui émigrèrent en Italie se firent céder par les aborigènes les terrains marécageux de Vélie (*ἐν οἷς ἦν τὰ πολλὰ ἐλάδη*), et que la ville reçut son nom précisément de ces marécages. Les faits allégués par Hahn ne sauraient être contestés : c'est dans des contrées semblables à celles que décrivent Strabon et Denis que la culture de la terre a dû commencer. Mais nous croyons aussi que dans le mot *άργός* la position des deux consonnes est *essentielle*; elle est significative, c'est-à-dire qu'elle en fixe le sens. Les villes nombreuses qui portent le nom d'*Argos* peuvent être situées toutes ou presque toutes dans des

(1) Hahn, p. 244.

(2) Strabon, XII, p. 621 : *ποταμίσχιστον τὴν χάραν ἔσχον*.

(3) Denis d'Halic., I, 20.

plaines. A nos yeux cela ne sera qu'un hasard, et nous resterons fidèle au principe qui commande de rattacher autant que possible les mots dont on recherche l'origine aux racines existantes. Pour nous Ἄργος sera, jusqu'à nouvel ordre, la Blanche ou l'espace blanc. Tels devaient apparaître aux hommes primitifs ces premiers centres des sociétés humaines avec leur ensemble de rues, de tourelles, de temples et de murailles, tranchant vivement sous un ciel d'azur sur le vert sombre des bois et la couleur foncée de la terre.

Nous avons réservé jusqu'ici une des plus anciennes et des plus naïves explications du mot Πελασγοί, explication qui déjà dans l'antiquité a défrayé la gaieté des Athéniens. D'après celle-ci Πελασγός serait en effet une forme plus douce, plus moderne pour πελαργός l'oiseau au plumage noir et blanc, la cigogne. Quoique Aristophane, dans ses *Oiseaux*, se soit amusé à appeler τὸ πελαργικόν le bastion construit près de l'Acropole par les Pélasges, rien ne prouve que Πελαργοί n'ait pas été réellement la première forme du nom du peuple dont nous étudions les origines. C'est que πελαργός n'a pas été usité seulement comme nom appellatif. Pausanias nous entretient (1) d'une Pélargé qui rétablit à Thèbes le culte pélasgique des Kabires (divinités originellement phéniciennes) aboli par les Epigones après leur victoire. La langue différencie souvent par une légère nuance de la forme deux notions qui se confondaient à l'origine et étaient exprimées par le même mot. Le grec fournit ici de nombreux exemples : δῖσι *liga-*

(1) Paus., IX. chap. xxv.

bit et *δεήσει oportebit*; *φημί, φάω, φαίνω-γραῖα* et *γραική*, — *ἰάομαι* et *ἰάων*, *ἰέναι* et *ἰέναι*, etc. (1). Les Pélasges tiendraient donc leur nom de la vie nomade qu'ils menaient dans les premiers siècles de leurs longues migrations, de leurs fréquents déplacements. Ce nom est assez justifié par le tableau que Thucydide trace, dans les premières pages de son histoire, de l'instabilité des établissements des peuplades parcourant à une époque immémoriale les contrées de la Grèce, se disputant sur une scène toujours mouvante les meilleures terres et les meilleurs pacages, guerroyant ensemble sans interruption, se supplantant et succédant les uns aux autres, finissant à la longue par se mêler et se confondre.

Or, il y avait sur le sol de la Grèce un autre peuple, était-ce un autre ? — s'appelant les Cigognes, exactement comme les Pélasges ; c'étaient les *Lélèges*. En effet Ljeljek en albanais veut dire *la cigogne*. Cette coïncidence a lieu de surprendre ; elle semble un nouvel indice de la diversité des races qui, à l'origine, se heurtaient sur la terre hellénique. Le mot Pélasges ne serait donc que la traduction d'un nom appellatif albanais, devenu nom propre. Le mot *Pelishtim*, dont se servent les Juifs du Levant pour désigner les Albanais ne serait encore que le même mot (Pélasges) déformé, ou si l'on aime mieux, transformé à la suite de combinaisons historiques plus ou moins erronées. Enfin ces Pélasges, auxquels on pourrait joindre

(1) Tout le monde connaît les nombreuses formes doubles de la langue française : *roide* et *rigide*, *frêle* et *fragile*, les unes populaires et abrégées par un accent énergique ; les autres introduites à nouveau dans la langue par les classes lettrées et savantes, conservant avec la plupart de leurs éléments, leur signification latine.

Tyrrhéniens, Lyciens, Caucons, Dardaniens etc., grands bâtisseurs de murailles, grands constructeurs de châteaux-forts, pourraient bien n'être pas des Grecs pur sang. Ne seraient-ils pas plutôt les ancêtres des montagnards épirotes qui encore aujourd'hui émigrent chaque année par groupes dans la Grèce et dans l'Asie-Mineure, louant leurs bras à qui veut les payer pour élever ces murs plus ou moins cyclopéens, murs bien moins durables que ceux de l'antiquité et leur ressemblant pourtant par l'imperfection des procédés d'un art tout primitif?

Ce sont là d'assez vives lueurs. Si maintenant il nous était possible, au milieu des anciens noms géographiques et historiques de la Grèce, d'en découvrir un certain nombre, dont les ressources de la langue grecque ne pourraient rendre compte, et qui ne présentassent un sens facile qu'expliqués avec l'aide de l'albanais; si surtout ces noms albanais étaient affectés à des lieux que la tradition nous signale comme ayant été habités par des Lélèges, les lueurs deviendraient peut-être des clartés; l'albanais aurait été parlé dans toute l'étendue de la patrie hellénique, avant l'arrivée des Aryâs grecs.

Mais avant d'aborder cette nouvelle étude, il importe de dire un mot de ces Lélèges qui s'imposent tout-à-coup à notre attention; il faudra nous expliquer aussi sur le secours que nous attendons d'un examen sérieux de la grammaire albanaise et surtout des vocabulaires albanais.

§ 11. — *Les Lélèges et les Pélasges.*

Ce peuple longtemps négligé par les historiens a provoqué de nos jours les savantes recherches de MM. Kiepert et Deimling. Le dernier notamment, en accumulant de nombreux matériaux, s'est efforcé de prouver que les Lélèges sont venus directement d'Asie, qu'ils sont de même race que les Grecs, ainsi que toutes les peuplades installées sur le sol de l'Hellade avant l'arrivée des Grecs, ainsi que Kourètes, Caucons, Hyantes et peut-être les Pélasges eux-mêmes. Aux yeux de M. Deimling les Troïens sont de race Phrygienne, les Phrygiens n'étant eux aussi qu'une branche de la grande famille des Aryâs — enfin, qui le croirait? les Cariens eux-mêmes seraient une espèce de Pélasges, c'est-à-dire, de Grecs détachés plus tard du groupe pélasgique par l'invasion des Sémites, invasion placée par M. Deimling après la guerre de Troie. Tout cela parce qu'un auteur, qui a vécu du temps d'Alexandre, déclare que la langue des Cariens a cessé d'être une langue dure, un grand nombre de mots grecs s'y étant glissés (1); et parce que Homère n'aurait fait mention nulle part des Sémites en général et des Lydiens en particulier. Comme si *Assaracos*, par exemple, fils de *Tros* et grand-père d'*Anchise*, n'était pas un nom sémitique comme si les souvenirs des mœurs et des

(1) Strabon, p. 565, t. V, καὶ πλεῖστα ὀνόματα ἑλληνικὰ ἔχει καταμειγμένα.

cultes sémitiques n'abondaient pas dans la légende troïenne.

Ce que l'on peut affirmer, c'est qu'à l'instar des Pélasges, les Lélèges se rencontrent à peu près dans toutes les parties de la Grèce. Ils sont répandus dans le Péloponèse c'est-à-dire dans la Messénie, la Laconie et la Triphylie; on les trouve dans l'Hellade proprement dite, c'est-à-dire dans l'Acarnanie, dans la Leucadie, où un Lélex aurait été l'aïeul des Téléboes et des Taphiens; dans le pays des Locriens, lesquels d'après Aristote (1) auraient été appelés Lélèges autrefois; dans la Béotie où ils sont nommés à côté des Aoniens et des Hyantes; dans la Mégaride enfin, où un Lélex venu de l'Égypte serait venu s'établir et aurait imposé le nom de Lélèges aux habitants du pays. Enfin, ils ont habité longtemps les îles de l'Archipel; ils ont occupé la côte occidentale de l'Asie-Mineure, et nous les voyons installés près et au milieu des Cariens, des Troïens, à Thèbe, à Autandros, à Ephèse, à Milet, à Myndos, à Bargylie; il paraît sûr d'après Strabon, qu'ils ont couvert de leurs villes même une partie de la Pisidie. N'oublions pas que les Locriens, qui en tout temps paraissent avoir habité le même sol que les Lélèges (2), rattachaient leur arbre généalogique à Deucalion. Ce dernier à la tête des *Hellènes*, auxquels des Lélèges et des Courètes seraient venus se joindre, aurait traversé l'Acarnanie et l'Étolie et aurait chassé les Pélasges de la Thessalie. L'origine de cette tradition des Locriens,

(1) Chez Strabon, VII, 7.

(2) Denis d'Halicarnasse, I, 7 : Κουρήτων καὶ Λελέγων, οἱ νῦν Αἰτωλοὶ καὶ Λοκροὶ καλοῦνται,

trouve son explication dans quelques vers des grandes Éées d'Hésiode :

Ἦτοι γὰρ Λοκρὸς Δελέγων ἠγήσατο λαῶν
Τοὺς ῥά ποτε Κρονίδης Ζεὺς ἀφ᾽ἴτα μίθεα εἰδώς
Λεκτοὺς ἐκ γαίης λαοὺς πόρε Δευκαλίωνι.

Il s'agit ici évidemment pour le poète de rendre compte du sens du nom des Lélèges par une de ces étymologies un peu puérides dont les anciens sont si prodigues. Il les présente comme un mélange confus de hordes errantes (λεκτοί, σύλλεκτοι, μιγάδες et πολυπλάνητοί), opinion dont non seulement Strabon et Denys d'Halicarnasse, mais encore Bœckh et d'autres philologues modernes paraissent avoir été dupes.

Hésiode et Denys d'Halicarnasse paraîtraient par conséquent voir dans les Pélasges et les Lélèges deux peuples distincts. Ils l'étaient assurément, mais ils se ressemblaient pourtant et étaient très-probablement de même race. Nous ferons remarquer que les uns et les autres vivaient paisiblement côte à côte dans la Carie (1). Antandros qui d'après le poète Alcée appartenait aux Lélèges (2), est appelé une ville des Pélasges par Hérodote (3); l'île d'Andros, qui portait elle-même jadis d'après Pline, le nom d'Antandros avait une population pélasgique (4). Strabon, d'après Homère, place Pélasges, Lélèges et Cau-

(1) Strabon. XIV, 2, 27.

(2) Strabon. XIII, 1, 51.

(3) Herod., VII, 42.

(4) N. H. IV, 2, 22, § 65.

la même
cons à peu près sur la ligne (1), et si le Péloponèse, si notamment l'Arcadie passait pour la patrie la plus ancienne des Pélasges, Lélex est appelé le plus ancien habitant, ou mieux, le plus ancien roi autochthone de Lacédémone (2). Du côté de Mégare, les Lélèges ne paraissent qu'avoir un pied sur la terre ferme; c'est qu'il y a à côté le puissant canton d'Argos habité par des Pélasges. Réunis aux Locriens, aux Courètes, ou confondus avec eux, ils occupent une large place dans la partie occidentale de la Grèce. En revanche ce sont les Pélasges qui imposent leur nom à Dodone, à la Thessalie, et qui dominent dans l'Attique même, puisque, d'après Hérodote, les Ioniens aussi sont des Pélasges. A première vue Pélasges et Lélèges nous apparaissent comme deux peuplades qui se partagent inégalement la Grèce, les îles et les côtes de l'Anatolie. Lorsqu'on y regarde de plus près, les Pélasges se présentent comme la nation la plus forte. Les Grecs ayant pénétré dans le pays par le nord, y fondent, unis aux naturels à Dodone, dans la Thessalie, dans l'Argolide, de véritables centres, foyers de la civilisation pélasgique. Le rôle des Lélèges est beaucoup plus effacé; partout ils plient et disparaissent aux approches de l'histoire. La série des rois Lélèges qui règnent à Amyclée, à Thérapné, à Andanie est remplacée sans choc apparent par la dynastie achéenne. Ancée, roi des Lélèges à Samos, accueille les colons ioniens qui viennent s'établir dans son île; il ne leur résiste pas. Déjà à l'époque d'Homère, Brisée, roi des Lélèges de Pédasos, avait succombé

(1) Strabon, XII, 8, 4.

(2) Pausanias, III, 1, 1; IV, 1, 1.

sous les coups d'Achille ; ce dernier avait dévasté pareillement les petites villes de Thèbe et de Lyrnesse, appartenant au même peuple. Ce n'est que la légende locrienne citée par nous plus haut, qui attribue aux Lélèges un rôle de vainqueurs et de conquérants. C'est une notice isolée à laquelle une étymologie sans valeur scientifique, mais appréciée jadis, pouvait seule donner une autorité passagère. Encore les Lélèges y sont-ils présentés comme ayant combattu au second rang (*Λοκρὸς Δελέγων ἠγήσατο λαῶν*).

Les Lélèges sont une de ces races primitives, inoffensives et faibles, qui cèdent bientôt le pas aux races plus fortement trempées du nord, lesquelles ont pour mission de fonder des états, d'établir des traditions durables, d'inaugurer le progrès dans l'histoire. Les Lélèges paraissent s'être soumis à peu près sans résistance aux immigrants ; et, en partie, ils se sont laissés absorber par eux. Sur les îles, ils ont été la proie des Cariens, qui en ont fait souvent, comme Strabon nous le raconte, leurs auxiliaires et leurs compagnons d'armes, plus souvent encore leurs esclaves. Cette situation durait encore du temps d'Alexandre, puisqu'un écrivain de cette époque, Philippe de Théangèle nous en donne l'assurance en termes formels (1). Les Lélèges paraissent avoir été pour les Cariens ce que les Cilicyriens étaient pour les Grecs de Syracuse, les Bebryces pour ceux de Cyzique, les peuplades libyennes, pour ceux de Cyrène. Accepter avec un si grand empressement la servitude, ne paraît guère être dans les

(1) Athénée, VI, 267 : *Καὶ Κᾶρᾶς φησι τοῖς Λέλεξιν ὡς οἰκέταις χηρῆσασθαι πάλαι τε καὶ νῦν.*

habitudes d'un peuple de race hellénique ou même indo-européenne. Aussi considérons-nous les Lélèges comme les habitants primitifs de tous les pays qui nous occupent ; leur nom est le plus ancien que l'on y rencontre ; nous les trouvons sur les îles de l'Archipel antérieurement aux Cariens vaincus et soumis à leur tour par Minos, roi de Crète. L'hégémonie exercée par ce dernier sur la mer Egée remonte à coup sûr au-delà du temps de la guerre de Troie. Nous arrivons ainsi à fixer l'époque où les Lélèges vivaient libres sur un sol que personne ne leur disputait encore, au XIII^e et peut-être au XIV^e siècle avant notre ère.

§ 12. — *Continuation du même sujet. — Lélèges, Pélasges et Gréco-Pélasges.*

Les Lélèges font partie assurément de la masse de la population pélasgique et greco-pélasgique ; mais en se retirant de plus en plus vers le sud et dans les îles, ils paraissent avoir conservé longtemps une existence à peu près indépendante et ne s'être pas confondus avec cette masse. Pélasges et Gréco-Pélasges à notre avis sont nés du mélange des Grecs et des habitants primitifs du pays. Les Gréco-Pélasges notamment paraissent avoir constitué un peuple entièrement nouveau, qui après s'être installé dans la vallée de Dodone, autour du lac Achérusien, occupa les terres fertiles de la Thessalie, et de la Phocide, disputa celle de la Béotie aux Cadméens, pénétra dans le Péloponèse par l'isthme, envahit le nord, le centre et

l'est de la presqu'île et fonda, le royaume, longtemps puissant (pour ces temps) des Pélopidés. La fusion des deux races dans laquelle l'élément hellénique acquit vite la prépondérance, a fait naître une poésie, un art, des cultes, toute une civilisation à laquelle les anciens habitants du pays refoulés de plus en plus vers le sud ou vers des cantons moins fertiles de l'ouest, restent d'abord étrangers. Des Locriens, des Etoliens, des Acarnaniens les fréquentent et se mêlent à eux, sans qu'il résulte de ce contact des établissements durables et jetant de l'éclat. Ce n'est que beaucoup plus tard que les Lélèges seront englobés dans le « stock » de la population hellénique, dans laquelle ils disparaîtront sans laisser d'autre trace que les noms de quelques villes et de quelques cultes mystiques (par exemple à Andanie). — Les Pélasges proprement dits sont nés, d'après nous, pareillement du mélange des Grecs et des naturels du pays; — mais dans la fusion, c'est le sang lélége qui domine et qui s'est renouvelé par le croisement avec la race plus forte. Ce sont là les Pélasges des Larisses qui, expulsés de la Thessalie et plus tard de l'Attique, émigrèrent, talonnés par les Doriens, sur les îles et les côtes de l'Asie-Mineure. Ils savaient retrouver là des hommes de leur race ayant les mêmes usages et parlant la même langue qu'eux. En effet, Homère nous montre Pélasges, Lélèges, Lyciens alliés aux Troyens et aux Dardaniens, tous confondus dans les mêmes rangs et également hostiles au nom hellénique. Toutes ces peuplades paraissent avoir parlé des dialectes d'une même langue, différente de l'idiome grec, mais dans laquelle, grâce au fréquent intercourse que la

guerre comme la paix établissait entre les naturels et les envahisseurs, une foule de mots grecs avaient pu se glisser. — Les Grecs d'ailleurs connaissaient cette langue; ils l'entendaient parler tous les jours dans les pays qu'ils venaient de conquérir sur le continent européen, exactement comme les Grecs d'aujourd'hui sont peu surpris en entendant parler l'albanais à côté et au milieu d'eux. Seules les intonations plus rauques des Cariens fortement sémitisés paraissent avoir formé un désaccord avec les dialectes plus harmonieux des races indigènes; c'est pourquoi Homère les appelle βερβαροφώνους. Faut-il comprendre parmi ces Cariens les Ciliciens établis dans la Mysie? Les noms de leurs petites villes de Thèbe et de Lyrnesse indiquent une origine lélége. Mais les Ciliciens pouvaient s'être emparés d'un territoire qui ne leur appartenait pas d'abord, tout en laissant aux lieux leur ancienne dénomination. Les Ciliciens eux-mêmes sont certainement Sémites; la preuve en est fournie tout à la fois par les noms de leurs aïeux : Phénix et Agénor, et par le nom qu'ils portaient eux-mêmes, Cilix n'étant autre chose que l'hébreu קלץ signifiant lot, portion (de terrain, s'entend). Les Ciliciens seraient des κληροῦχοι dans le sens grec. — Du reste les noms sémitiques abondent dans l'Anatolie et dans la Troade en particulier. *Gergis*, *Kebren*, *Adramyttion* sont certainement des villes fondées ou habitées par des Sémites. Des dieux sémitiques étaient vénérés à Ilion et à Dardanie, et une dynastie sémitique paraît y avoir régné. — Nous croyons toutefois que la limite primitive des races sémitiques était l'Halys. C'est par la conquête que Cariens, Ciliciens, Ly-

diens auxquels il faut peut-être ajouter les Assyriens, se sont fait une place au centre et sur les côtes de l'Asie-Mineure proprement dite ; tout le terrain qu'ils y occupent, paraît avoir été enlevé aux premiers habitants de cette contrée.

§ 13. — *L'albanais, la langue des Lélèges.*
Caractère de cette langue.

Nous pensons que les habitants primitifs de la Grèce et de l'Asie-Mineure jusqu'à l'Halys, ont dû parler des idiomes plus ou moins semblables à la langue albanaise ; nous oserions même dire qu'ils parlaient la même langue que les Skipétars de nos jours, si l'on pouvait se servir du terme d'identité, lorsqu'il s'agit d'une langue en usage dans la même contrée depuis plus de 3000 ans. Le grec moderne est-il la même langue que le grec d'Homère ? et comment l'albanais de nos jours pourrait-il être assimilé à des dialectes parlés dans la plus haute antiquité, quand de ces dialectes il ne nous reste pas de monuments ; quand ils n'ont pas été fixés par des traditions scolaires ? Ajoutons que le vocabulaire albanaise nous offre une véritable mosaïque formée des débris d'une foule d'idiomes en usage chez les peuples qui ont envahi et possédé tour à tour l'antique Epire et les pays circonvoisins. Après le grec qui a fourni un contingent formidable, vient le latin entouré des langues qui ont contribué à le former et de celles auxquelles il a donné naissance. M. Miklosich énumère 930

mots romans dont l'existence dans la langue albanaise remonte, en partie au moins, plus haut que la domination romaine, et peut-être plus haut que la fondation de Rome elle-même. Les langues slaves telles que le serbe, le bulgare, le dalmate, etc., ont contribué pour plus de 300 mots; bien plus considérable est l'appoint fourni par la langue turque charriant dans ses eaux troubles quelques parcelles d'arabe. Enfin il ne faut pas trop s'étonner de rencontrer dans le dictionnaire albanais de ci de là, quelques mots germaniques; les Visigoths ont envahi le pays vers la fin du 4^e siècle de notre ère, et ils l'ont occupé pendant plus de 130 ans. Encore, ne faut-il pas oublier, que bon nombre de mots allemands s'étaient glissés dans l'italien et avaient pu trouver le chemin de la côte de l'Albanie sous un pavillon étranger.

Il nous reste néanmoins un groupe notable de mots albanais qu'aucune langue étrangère ne peut nous aider à expliquer et qui semble provenir de l'ancien fonds indigène. Ils expriment en partie les notions premières les plus indispensables telles que : voir, tenir, vivre, avoir, envoyer, dire, habiter, saisir, entrer, manger; puis : terre, mer, oiseau, maître, jeune fille, frère et tant d'autres. Quant à la grammaire, elle a, comme Bopp l'a fort bien démontré, des rapports nombreux avec celle d'autres langues indo-européennes; et M. Miklosich a fait voir par une foule d'exemples que dans la conjugaison albanaise et dans la dérivation des mots, les influences des formes flexives et des désinences slaves et turques étaient très-sensibles. Peut-être serait-il utile de faire bien voir en quoi consiste, selon nous, le caractère profondément original de l'alba-

nais. Les adjectifs de cette langue possèdent comme ceux des Slaves une sorte d'appendice d'origine pronominale; ces noms se suffixent un article, comme font le roumain et le bulgare (1). Mais ses pronoms ont des formes bizarres, souvent hétéroclites; le pluriel d'un grand nombre de substantifs présente des étrangetés jusqu'à présent inexplicables; tantôt une syllabe est insérée entre le radical et la désinence, p. ex. : βελα-ι frère βελα-ζεφ-ιτε (2) les frères; tantôt la voyelle du radical subit une modification, p. ex. : κάου bœuf, κje-τε les bœufs; δέρεα porte, pl. δύρετε; δόρεα main, pl. δουαρετε (3). Il y a des substantifs dont la déclinaison est tout à fait irrégulière; comme δέ jε-ja la brebis, pl. δέντε. C'est bien autre chose dans la conjugaison. On y trouve ce changement de la voyelle du radical qui rappelle l'apophonie teutonique, p. ex. : πίελ j'enfante, aoriste πόλα, pl. πούαλμ. Βρασ, je tue, imparf. 1^{re} personne : βρασίηε ou βράσεε; 3^{me} pers. : βρισ pluriel 1^{re} pers. : βράσεμ; 3^{me} pers. : βρίτνε, etc. Que dire ensuite de l'étrange augment σ̄ qui précède régulièrement l'aoriste passif ou moyen et qui pourrait bien être identique à la même syllabe ου insérée si souvent entre le radical et la désinence ρε du participe passé, p. ex. : βέτε, je

(1) Le valaque est la seule de toutes les langues néo-latines, comme le bulgare est la seule de toutes les langues slaves, qui place l'article après le nom. Ces deux idiomes ont donc manifestement subi l'influence de l'albanais. N'en peut-on pas conclure, que l'albanais a été parlé non-seulement bien plus anciennement que les deux idiomes mentionnés, mais qu'il était répandu aussi dans un rayon beaucoup plus vaste qu'aujourd'hui ?

(2) L'insertion d'une syllabe a lieu quelquefois au singulier, par exemple : ζογ, oiseau (indéfini), ζογk-ου avec l'article.

(3) Ces modifications rappellent celles que l'on trouve dans la déclinaison sémitique. Le féminin Κάειρα de Κάρ, le carien au contraire est formé exactement comme ζοίγκ-ου de ζογ l'oiseau.

vais; part. : *βχιτ-ου-ρε*, la marche, *νδέγγ-ου-ρε* assis, à côté de *ράρε* tombé, *στιρε* ou *στούρε* jeté? Il y a ensuite une vingtaine de verbes complètement irréguliers, dont plusieurs, tels que *ιππ* je donne, *σό* et *σόχ* je vois, *πί* et *πίγ* je suis assis, *βίγ* je viens et *βίε* je tombe, je porte, forment quelques temps et quelques personnes d'autres racines.

On ne connaît jusqu'à présent qu'un petit nombre de désinences, à l'aide desquelles a lieu la dérivation des adjectifs et des substantifs. Ainsi la formation des mots et leur classement par racines n'ont pas encore été tentés par les albanophiles, c'est la partie la plus obscure de la langue des Skipétars. Citons pour terminer deux idiotismes grecs, qui se retrouvent dans l'albanais; c'est d'abord la tournure *τὰ θηρία πρέχει*. Les substantifs, usités au pluriel seulement en albanais, quoiqu'ayant un sens singulier, réclament l'adjectif au pluriel mais le verbe au singulier seulement, p. ex. : *δΰλδτε ιστε τε πικετε* le fromage est rance (1). C'est ensuite la tournure analytique *ὁ υἱὸς ὁ τοῦ πατρὸς, ἢ θυγάτηρ ἢ τῆς μητρός*. Cette construction est de rigueur en albanais (2). Ce dernier étant à notre sens une langue plus ancienne que le grec, nous croyons que c'est celui-ci qui a hérité des singularités de celui-là. On ne comprendrait pas que le grec eût fait entrer quelques uns de ces tours originaux et peu connus dans d'autres langues, dans un idiome aussi rudimentaire que l'albanais.

Ce dernier doit-il figurer sur une liste des langues indo-européennes? A cette question on peut répondre par oui ou par non. Cen'est assurément ni une langue sémitique, ni

(1) Hahn, p. 39.

(2) Hahn, p. 42 (*Grammaire albanaise*).

une langue touranienne. Sa déclinaison et sa conjugaison offrent quelques vagues ressemblances avec celles des idiomes qui se groupent autour du sanscrit; elle a en commun avec ces derniers les noms de nombre. Mais nous savons, que c'est là un faible argument pour établir la parenté entre deux langues; — les noms de nombre arabes ont pénétré dans une foule de langues africaines, en se substituant aux mots indigènes qui les désignaient. On peut dire que l'organisme et la syntaxe de l'albanais ont plutôt un caractère européen. Mais il ne serait nullement impossible que Pélasges, Lélèges, Lyciens et Dardaniens eussent parlé il y a 30 à 40 siècles un idiome *sui generis*, encore embryonnaire et fusible, s'il est permis de s'exprimer ainsi, que cet idiome se fût formé et transformé au contact des idiomes indo-européens parlés des peuples qui enveloppaient ces races primitives, et qu'il eût pris modèle sur eux, sans abdiquer entièrement son originalité.

Je ne me dissimule nullement le danger auquel je m'expose en ayant recours dans mes recherches à une langue aussi étrange et aussi peu connue que l'albanais. Je n'ignore pas non plus qu'il est souvent peu aisé d'indiquer les modifications subies par le même mot, lorsqu'il passe d'une langue à d'autres langues appartenant à la même famille. Les difficultés augmentent, lorsqu'il s'agit de fixer d'après des principes les formes qu'affectent les mêmes mots prononcés par des hommes parlant des idiomes qui ne sont pas congénères. Mais les obstacles paraissent presque insurmontables, lorsqu'on se trouve en présence d'une langue, dont la grammaire n'est pas suffisamment élucidée, et dont les formes sont en grande

partie flottantes. Ici il faut suppléer à la précision des détails, à la finesse de l'analyse par l'identité flagrante des radicaux, par des analogies nombreuses et saisissantes, par la concordance des traditions ethnographiques et des résultats linguistiques.



DEUXIÈME LIVRE

LES PREUVES LINGUISTIQUES

§ 1. — *Les Lélèges d'après le professeur Kiepert
et les Lyciens d'après le Dr Blau.*

Nous choisissons comme point de départ des recherches qui vont suivre, le jugement porté sur la question qui nous occupe, par le célèbre géographe M. Kiepert. On peut, dit-il, à l'aide d'une foule de faits linguistiques, donner un haut degré de vraisemblance à l'assertion que le peuple primitif désigné à une époque préhellénique du nom de Lélèges par des Sémito-Pélasges, est tout simplement le même que celui qui, dans l'histoire, est connu sous le nom des Illyriens répandus dans la grande presqu'île européenne du sud-est, dont les restes et les descendants conservent encore aujourd'hui sous le nom de Skipétars ou d'Albanais leur vieil idiome tant et si profondément transformé.

Nous partageons pleinement l'opinion du savant pro-

fesseur de Berlin ; nous lui demanderons seulement s'il entend par Sémito-Pélasges les indigènes primitifs de la Grèce qui se civilisaient au contact des Phéniciens installés sur les îles et sur quelques points de la terre ferme, ou bien les Cariens qui, à une époque difficile à déterminer, s'étaient croisés et mélangés avec les Sémites venus d'au-delà de l'Halys. Nous aimerions aussi savoir, pour quel motif il lui semble que le nom des Lélèges a une origine sémitique. Il est certain que le mot peut s'expliquer à l'aide de la langue hébraïque, où לעג' et עלג' (laeg' et illegh) signifient *bègue* ou *parlant comme un barbare*. Le premier *l* du nom des Lélèges pourrait s'expliquer comme dans *lepsek* (Lampsaque), *Liebris*, *Lilybée*, c'est-à-dire les endroits du *passage*, des *Hébreux*, des *Libyens*. Ce serait la lettre *l* indiquant le datif dans les langues sémitiques. Mais jusqu'à nouvel ordre nous resterons fidèle à l'étymologie qui nous est fournie par la langue albanaise.

D'un autre côté, le docteur Otto Blau s'est efforcé d'établir dans un article très-intéressant, publié dans le *Recueil de la Société orientale allemande*, en 1863, qu'il y a des rapports nombreux, intimes entre les mœurs, les légendes et la langue de l'ancienne Lycie et celles de l'Albanie. Tout en faisant des réserves au sujet de la manière dont les inscriptions lyciennes ont été interprétées par lui, nous croyons que le docteur Blau a deviné la vérité et que sur plusieurs points il l'a rencontrée. Tout en nous servant de plusieurs de ses observations judicieuses, ainsi que des données fournies par M. Hahn, nous tâcherons de développer les aperçus de nos prédécesseurs, en les

groupant et en les reliant entre eux. Nous voudrions donner un haut degré de vraisemblance à ce qui, jusqu'à présent n'avait paru être qu'une présomption et une hypothèse, et une portée plus sérieuse et plus vaste à ce qui était considéré tout simplement comme une vue intéressante.

§ 2. — *Les noms des villes Lélèges formés à l'aide de la racine ANDA.*

Movers déjà avait remarqué qu'une foule de noms de villes cariennes se terminaient par la syllabe *anda* (1). M. Blau remarque à son tour que cette désinence se retrouve dans les noms d'un grand nombre de localités encore aujourd'hui existant en Albanie, telles que : *Pramanda, Gurasenda, Agnonda, Marandi, Kurendo* (2). Quant à nous, nous allons essayer de fouiller d'abord le sol, qui aux yeux des anciens Grecs passait pour avoir été plus particulièrement la patrie des Lélèges, puisqu'ils lui avaient conservé le nom de Lélégie (*Λελεγία*); nous voulons parler de la Messénie et de la Laconie. Nous chercherons à y retrouver la même racine *anda* dans les noms des villes antiques de ces cantons, en exprimant l'espoir qu'en cas de succès les résultats pourront fournir la clé de plus d'un problème, non résolu jusqu'à nos jours.

(1) Movers Phœnicier, III, p. 255.

(2) Blau, p. 661, d'après les cartes de l'Albanie de Kiepert.

D'après Pausanias (1), Lélex était considéré comme le plus ancien habitant du sud du Péloponèse. Il aurait eu pour père Neptune et pour mère Libye, fille d'Epaphos. Cette généalogie semble indiquer qu'une partie au moins de la population du pays était originaire de l'Afrique. Nos observations ultérieures tendront, si nous ne nous trompons pas, à fortifier cette supposition.

Lélex et ses successeurs auraient régné, toujours d'après Pausanias, pendant plusieurs générations à Amyclées, ancienne capitale de la Laconie. Le second fils de Lélex, qui avait nom Polycaon, aurait fondé un nouveau royaume, et, du nom de sa femme Messène, il l'aurait appelé Messénie; il y aurait bâti, entre autres villes *Andanie*, qui devait être la résidence des rois du pays. Benseiler, continuateur du dictionnaire des noms propres grecs de Pape, traduit Andanie : *ville agréable*. Déjà Etienne de Byzance avait fait venir ce mot de ἀνδάνειν — il est vrai qu'il avait ajouté comme commentaire la négation (μὴ ἀνδάνον, exactement comme jadis on faisait descendre « lucus » a non lucendo). — On peut s'étonner avec raison qu'un philologue allemand ait pu commettre une bévue pareille. C'est comme si l'on voulait former des présents μανθάνω, λαμβάνω, κινθάνω des substantifs μανθανία, etc., au lieu de les former des thèmes μαθ, λαβ, κινθ. On ne peut pas rendre compte de ce mot à l'aide de la langue grecque. Pour en saisir le sens, il faut avoir recours à l'albanais. Déjà, dans le vocabulaire de Xylander on lit : *ντένια* être assis. Hahn présente la forme *νδέγια* comme étant l'aoriste irrégulier du verbe *ρί, ριγ* je siège, je suis assis, je

(1) Pausanias. I, 34: III, 1, 1.

me repose (1). Ντένια et νδέηα semblent se rattacher au verbe νδερ, νδέιγ, νδέιγ (dialecte guégeois) j'étends, je tire, je répands. De là les participes νδέρα, νδείτουρα, νδέιτμεζα signifiant tension, extension, étendue; enfin les substantifs νδέιγουρα, ένδείτμεζα habitation, séjour, loisir. Le sens primitif de ce verbe paraît avoir été celui d'un mouvement sans but déterminé, d'une promenade. Les noms des villes grecques Όρχομενός, Έλευσις, Έλευθεραί, qui tous viennent du verbe έρχομαι, semblent avoir désigné des endroits où l'on se promenait, des endroits passants. Le fleuve de la Syrie, qui porte le nom d'Eleuthéros, veut dire non pas celui qui est libre, mais *celui qui marche*; les noms du *Padus* et du *Ganges* (du Pò et du Gange) ne signifient pas autre chose. Toutefois le nom d'Andanie n'est pas rendu par Όρχομενός en grec, mais bien par Οίχαλία — c'est là en effet, le second nom qu'Andanie aurait porté d'après Strabon (2). C'est probablement un de ces noms doubles si fréquents dans les pays habités par des races différentes. Il y avait quatre villes du nom d'Oechalie en Grèce, à savoir : en Eubée, en Thessalie, en Etolie et enfin dans la Messénie ou l'Arcadie. Le mot renferme en effet un sens assez général, si, comme nous le pensons, il est composé de οίκος et de άλλος, et qu'il signifie groupe de maisons ou de ménages (3).

(1) Camarda (Grammatologia, I, 301) explique les deux mots νδάνες, νδάνς : voisin, proche, et il les fait venir de νδ'ε"ανς de côté, à côté.

(2) Strabon, p. 291, 33.

(3) Les ruines de la ville d'Andanie ont été retrouvées en 1840, par le célèbre voyageur Ernest Curtius, près du village de Suadani (pour εΐς Άνδαλίαν, comme Stamboul pour εΐς τάν πόλιν).

Dans la Troade nous trouvons la ville d'*Andeira*, ayant appartenu, elle aussi, aux Lélèges, d'après le témoignage de Strabon (1), puis un affluent du Scamandre l'*Andiros*. Les deux mots viennent directement de l'albanais *ndéru*, étendue. La ville *Antandros* étant attribuée pareillement aux Lélèges, on peut voir dans ce nom une forme grécisée d'*Antandeira*. L'origine du nom de l'île d'Andros trouverait du même coup son explication.

Il y avait dans la Carie une ville appelée *Βαργύλια*, fondée disait-on, par un certain Bargylos, ami de Bellérophon (2). Le mot pourrait être d'origine albanaise, *βαργου* signifiant dans l'idiome des Skipétars *série*, *couronne*, c'est-à-dire enceinte de maisons et de murailles. Mais ce qui nous intéresse c'est que cette ville aurait été appelée aussi **Ανδανον* par les Cariens (3). Au lieu de Cariens, il faut lire peut-être Lélèges. On sait que les deux peuples étaient souvent confondus dans l'antiquité, et Hérodote lui-même croyait que les Cariens avaient été appelés autrefois Lélèges. Les Proto-Cariens peuvent avoir été de la même famille que ces derniers; ils peuvent avoir parlé une langue analogue à celle des Lyciens, Dardaniens et Pélasges (4).

(1) Strabon, p. 326, 56.

(2) Une autre ville de la même contrée s'appelait *Bargasa*; on rencontre un *Bargula* dans la Macédoine.

(3) Je me suis demandé si les Zakkari que l'on trouve dans les inscriptions égyptiennes ne seraient pas les *Cariens*, précédés seulement du pronom 𓆎 en guise d'article. En grec au moins le 𓆎 (saiyin) est rendu par un ζ .

(4) Toutefois les Cariens que nous fait connaître l'histoire, ont déjà adopté des cultes sémitiques et plus d'un mot dont l'hébreu et

La racine *anda* reparait encore dans le nom du bourg de Κελένδερίς, près duquel était situé le port de Trézène, appelé Πώγων (mot à mot : barbe) (1). Or, Célendéris est une ville bien connue de la Cilicie, située elle aussi sur la mer. Les deux Célendéris comme les deux Salamine, sont apparemment dans le rapport de métropole à colonie; mais comme nous avons affaire ici non à des Phéniciens, mais à des Lélèges, qui nous dira laquelle de ces deux villes a donné naissance à l'autre? On pourrait supposer, que la première syllabe de Κελένδερίς contient l'abréviation du mot Κίλιξ, — dans ce cas la question serait vidée. Mais peut-être faut-il y chercher un mot signifiant bâtiment, vaisseau, l'hébreu כלי ou le grec κέλις, barque, bateau léger. Ne nous étonnons pas de trouver des Lélèges dans l'Argolide; nous verrons bientôt que la ville de Trézène elle-même ne leur est pas restée étrangère.

Dans toute l'étendue de l'Asie-Mineure, en deça de l'Halys, nous rencontrons une série de villes dont les noms renferment le mot *anda*; seulement ce mot n'en constitue plus le radical, mais le dernier élément. Ce sont dans la Carie : *Alabanda* (*ala*, cheval?) *Caryanda*, *Labranda* (de λαβρὺς, hache de combat?) (2). *Alinda* (3), *Telandros* (de τη colline?); dans la Lycie : *Arycanda* (de *arouske*

l'arabe peuvent fournir l'explication, Etienne de Byzance nous apprend que leur ancien nom avait été Μουσωλοί. Or, Mausolus veut dire *maître, roi* en hébreu (משל, régner; cp. Mossul).

(1) Pausanias, II, 39, 9.

(2) Lassen fait venir λάβρὺς de l'arabe *rabara*, saisir des deux mains.

(3) Il y a aussi en Macédoine une ville Ἀλίνδοια.

une ourse?); dans la Troade près d'Adramyttion; *Passanda* (de *pasa* possession; *passoure*, *passouni*, riche?); dans la Lycaonie; *Laranda* (de *lar* pierre?); dans la Pisidie: *Isionda* ou *Isinda*, *Oinoanda*, un des quatre bourgs formant entre la Phrygie et la Lycie la grande Tétrapolis de Cibyre où se parlaient quatre langues, celles des Pisidiens, des Solymes, des Grecs et des Lydiens; dans la Cappadoce même, mais encore en deça de l'Halys: *Soanda* (de l'albanais *soua*, parenté, race) (1). On peut ajouter *Blayndos* dans la Lydie, *Telendos*, *Lepsimandos*, *Nariandos*, *Thryanda*, *Kadyanda*.

Dans la Cappadoce, nous trouvons les deux petites villes de *Nazianzus* et d'*Arianzus* illustrées par la naissance de saint Grégoire le Grand, orateur chrétien du V^e siècle et par celle de son père. Le *d* étant légèrement assibilé par les Grecs, les Sémites vivant autour paraissent avoir grossi le son de la dentale. Les deux premières syllabes de Nazianze, rappellent l'albanais *njës* simple, et les deux premières d'*Arianzus*, le substantif *are*, campagne, villa. Joignons au nom de ces deux villes celui de *Πειάνσιοι*, habitants d'une ville de la Crète.

Signalons enfin dans la Cappadoce *Andabalis* séjour de Baal et *Andraca*, dans la Paphlagonie *Andrapa*, noms dans lesquels la syllabe *and* semble constituer le fonds des mots. Mais ce qui doit surtout exciter notre attention, c'est que nous la trouvons fréquemment dans

(1) Pas confondre avec *Σουάγγελα*, où d'après Etienne de Byzance, se trouvaient les tombeaux des rois de Carie. En albanais *soβaίγ* veut dire éteindre, *soί* mortuus est. *Γέλα* paraît venir de la même racine que *Γέλον* et signifier roi. La famille du célèbre *Γέλον* était d'origine carienne. (Preller Griech. *Mythologie*, II, p. 36.

des noms de villes situées bien loin de la Grèce au nord et à l'ouest.

Dans la Macédoine dans le pays des *Pélagones*, se trouvait une ville appelée à tour de rôle *Andaristos* et *Andraristos* (cette dernière forme est probablement grécisée). Dans la Dalmatie, *Ἀνδύριον*, ville forte (1) appelée *Ἀνδέριον* par Ptolémée (2) et *Ἀνδύτριον* par Strabon (3). Si notre étymologie du mot *anda* est juste, la dernière des trois formes serait la meilleure, car elle répond assez exactement à l'albanais *νδείτουρα* habitation, étendue. On sait que les Dalmates étaient une population illyrienne ; M. Blau rapproche de leur nom celui des *Τελμερές* de la Lycie (4). Hahn a déjà fait remarquer qu'en albanais *δέλμερε* et *δελμούαρε* signifient *berger* (de *δέλγς* brebis qui se rattache à *δαλλγ* avancer. Cp. le grec *πρόβατον*). *Delminium* ou *Dalmion* était l'ancienne capitale de la Dalmatie. Deux endroits situés en Épire, *Δέλβινο* et *Δελβινάκι*, portent encore aujourd'hui le même nom. Strabon d'ailleurs nous assure que de nombreux troupeaux de brebis paissaient dans la plaine de Dalmion (5).

Le thème *anda* revient dans les noms d'une ville et d'une peuplade de la Pannonie : *Andautonium* (de *anda* et *άφτ* suffisant ?) et *Andizetes* (de *anda* et *ζέ* noir ?). Or, Appien nous apprend (6) que les *Pannoniens* des Romains étaient les *Παίονες* des Grecs, et qu'ils étaient de

(1) Dion. Cass., 56, 2

(2) Ptolémée, II, 17, 2.

(3) Strabon, p. 261, 54.

(4) Blau, *Loco citato*, p. 660.

(5) Strabon, t. VIII, ch. v.

(6) App. Illyr., ch. xv.

race illyrienne. Homère (1) cite ces derniers à côté des Cariens, des Lélèges, des Caucons, et les divins Pélasges parmi les alliés des Troïens. D'après Hérodote (2), ils descendaient des Teucriens; d'après Strabon (3), des Phrygiens. Ils habitaient les bords de l'Axios, et comme ils ne sont séparés que par les Dardaniens du pays des Pannoniens, l'identité de ces derniers avec les Péoniens paraît plus que vraisemblable. Strabon (4) lui-même semble considérer les Pannoniens comme étant de race illyrienne, puisque plusieurs tribus placées par lui en Pannonie sont envisagées par Pline (5), et Velleius Paterculus (6), comme faisant partie des Dalmates. Or, nous venons de voir de quelle nationalité étaient les Dalmates.

§ 3. — *Les noms formés avec Anda.*
Les Vénètes.

Il est certain que l'antique migration des Albano-Pélasges ne s'est pas arrêtée là; en remontant les côtes de l'Adriatique, elle s'est rencontrée avec l'avant-garde des Celtes, avec lesquels elle s'est mêlée sans se confondre avec eux. Les Japodes ou Japydes qui probablement ne diffèrent pas des Japyges, Crétois transplantés de la Sicile en Italie, sont aux yeux de Strabon un peuple mi-

(1) Strab., X, v. 428.

(2) Hérodote, V, ch. XIII.

(3) Strabon, VII, Epit.

(4) Strabon, XIII, p. 314.

(5) Pline, *Hist. nat.*, III, 22.

(6) Vell. Patercul., II, ch. CXV.

partie Illyrien et mi-partie Celte. Le mont *Albius* près duquel l'on nous dit qu'ils sont installés, paraît tirer son nom d'un mot celtique. En revanche les noms des villes *Av-endo*, *Senia* et *Tarsatica* (alb. *tras* grand, gros), situées sur leur territoire s'expliquent par l'albanais (1).

L'Istrie était habitée par un peuple que Scymnus (vers l'an 300) classe parmi les Thraces, que Justin (XXXII, 3) et Pline (Hist. Nat., III, 19) font venir de la Colchide, et dans lequel Zeuss voit des Illyriens (2). Il est certain que Thraces et Illyriens ont été souvent confondus par les auteurs anciens, probablement parce que on les trouvait en bien des endroits mêlés ensemble. Nous remarquons que la rivière qui sépare l'Illyrie de l'Istrie s'appelle *Arsia*, rappelant l'*Arzen* qui coule à trois lieues au sud de *Tyranna*; que la ville de *Pædicum* reproduit le nom des *Παιδικλοῖ*, tribu faisant partie des Peucétiens et Dauliens venus de la Grèce (3); que la ville de *Pola* pourrait tirer son nom d'un mot albanais (*Πολίτζε-α*, diminutif signifiant *étagère*); que *Tergeste* enfin, le Trieste d'aujourd'hui s'explique par les deux mots albanais; *ter* tout et *τζεζιμ* joie ou *τζετζι* récréation. Le nom de cette ville est formé comme celui de *Ségeste* et d'*Egeste*, ville de la Sicile qui ainsi qu'*Entella* et *Eryx* avait été fondée par les *Elymiens*, peuplade venue de la Troade d'après le propre témoignage de Thucydide (4). N'oublions pas que

(1) Cp. Strab., IV, 207; VII, 313, 315.

(2) Cp. Dieffenbach, *Origines européennes*, p. 71.

(3) Strab., p. 277, 279, 282. — Dieffenbach, *ibid.*, p. 96.

(4) Thucydide, VI, 2. C'était des Troiens entremêlés de Sémites. Etablis dans la Sicile, nous les voyons adopter des cultes sémitiques et rester les alliés des Carthaginois.

le nom de Ségeste se rencontre encore dans la Pannonie (1), dans la Thesprotie, ailleurs encore ; qu'il y avait dans la Macédoine un canton appelé Ἐλύμεια avec une ville du nom d'Ἐλυμα. Dans la Médie, enfin, il y avait une région appelée Ἐλυμαίς. Les Elymiens n'étant pas sensiblement distincts des Troyens, sont classés par nous, comme ces derniers, parmi les Pélasges et les Lélèges.

Il est temps de revenir aux villes auxquelles la vieille racine *anda* a donné son nom. Telle est *Andès*, bourg près de Mantoue, patrie de Virgile. Ce bourg était situé non loin du territoire occupé par les Vénètes, et probablement il en aura fait partie. Au moins est-il aisé de prouver que les Vénètes étaient Illyriens aussi, c'est-à-dire Pélasges, et qu'ils étaient venus de loin. Leur nom s'écrit *Venetî* Οὔνετοι, Ἐνετοι, Ἐρετοι. C'est Hérodote qui leur attribue une nationalité illyrienne. (2) Polybe (3) déclare que par leurs mœurs et leurs vêtements, ils ressemblent aux Celtes, mais qu'ils en diffèrent par la langue. Appien (4) les place à côté des Dardaniens et des Sin̄tiens sur les frontières de la Macédoine ; un anonyme chez Eustathe (5) en fait des voisins des Triballes. C'est après avoir quitté ces régions, qu'ils auraient occupé ce coin de la mer Adriatique, d'où ils auraient expulsé les Euganéens, avec lesquels ils avaient cepen-

(1) Strab., VIII, 5, 313.

(2) Hérod., I, ch. 191.

(3) Polybe, II, ch. xvii.

(4) Bell. Mithr., C. I, v.

(5) Eustathe. ad H., II, 852.

dant leur héros éponyme (*Enetos*) en commun (1). Quant à Strabon (2), il ne semble pas avoir d'opinion à lui sur leur compte ; il rapporte que quelques-uns les rattachent aux *Venedi* de l'Armorique, tandis que d'autres les font descendre des *Heneti* de la Paphlagonie. On les mêle à la grande légende de Troie ; Pline (3) cite Caton qui avait affirmé l'origine troïenne des Vénètes. Le fait est que la ville de *Patavium* passait pour avoir été fondée par *Antenor* ; que, d'après Ptolomée, il existait un second *Patavium* dans la Bithynie, un troisième dans la Norique (It. Anton.), sans parler de *Patavia* qui répond à Passau, ville de la Bavière. Nous ne prétendons pas expliquer la *patavinitas* bien connue dont Tite-Live a dû tant de fois subir le reproche, par l'influence de l'ancien idiome des Vénètes. Mais nous ferons remarquer qu'il y avait dans l'ancienne Vénétie quelques noms d'endroits dont l'albanais rend parfaitement compte. Tel est le *Brundulus Portus* (auj. Brondolo), dont le nom rappelle celui de *Brundisium*, comme celui des Japyges de la grande Grèce rappelle celui des Japydes établis sur les confins de la Vénétie. Le sens du nom *Brundisium* (*βρεντέσιον*), dans lequel Strabon croyait reconnaître un mot indigène signifiant *tête de cerf* (4), s'explique par la situation de la ville : le mot paraît venir de l'albanais *βρένδα* dedans ; *βρένδασ* l'intérieur.

(1) Tite-Live, I, 1.

(2) Strabon, IV, v.

(3) *Hist. nat.*, III, 19 ; vi, 2.

(4) Stier rapproche l'alb. *drenni*. cerf.

Nous trouvons encore dans la Vénétie la ville d'*Adria* dont l'homonyme se rencontre dans le Picenum, et dont la mer Adriatique tire son nom. On la dit fondée par les *Tusci* (les Tosques de l'Albanie?) Si l'albanais parlé dans ces temps éloignés renfermait déjà quelques éléments slaves, comme nous le pensons, le nom d'*Adria* pourrait bien venir du vieux slovène *adro* ou *jadro* signifiant *κόλπος* sinus maris, ou *ιστίον* velum (1). N'oublions pas que la ville de *Spina*, située à l'embouchure du Pô, passait pour être une fondation pélasgique, attribuée à Diomède (2). Mais ce qui est plus important que ces notices géographiques — un nom appellatif de l'antique langue des Vénètes paraît être parvenu jusqu'à nous : Pline (3) nous entretient d'une plante que les Romains appelaient *allium* (ail), les Gaulois *halus* ou *alus*; d'après Pline son nom serait *sil* (probablement le *σέσελις* des Grecs) et les Vénètes *cotonea*. Encore aujourd'hui *κοτσα* signifie en albanais la partie supérieure et esculente de la tige d'une pomme de chou.

Un autre mot de la langue des Vénètes nous paraît avoir été transmis par Columelle, lequel en parlant des vaches d'Altinum, endroit situé dans la Cisalpine et sur le territoire de la Vénétie, ajoute que les habitants de cette région appellent ces vaches *cevas*. Il fait remarquer qu'elles sont de petite taille et qu'elles donnent beaucoup de lait (4). Ni *Altinum* ni *ceva* ne sont des mots celtiques.

(1) V. le *Dictionnaire slovène* de Miklosich.

(2) Pline, *Hist. nat.*, III, ch. xvi.

(3) Pline, *Hist. nat.*, XXVI, ch. vii. Cp. Dieffenbach, *Origines européennes*, p. 365.

(4) Colum., VI, ch. xxvi; VII, ch. ii. Cp. Dieffenbach. p. 295.

En revanche *κα*, plur. *κjε*, signifie bœuf en albanais. Quant à *Altinum*, dont on trouve un homonyme dans la Pannonie où nous avons déjà rencontré d'autres peuplades illyriennes, il pourrait bien se faire qu'il fût altéré de *Daltinum* ou *Laltinum*, *lale* ou *dale*, *dalte* signifiant en albanais du lait caillé.

Disons enfin que Pomponius Méla semble désigner par le nom du *Lacus Venetus* une partie du lac de Constance (1). Le nom des Vénètes peut être rapproché soit de *βενδέι* lieu, place, patrie, soit de *βονόρυ* ou *βενόρυ* je tarde, je diffère.

En groupant ainsi les témoignages des auteurs anciens, les recherches de nos prédécesseurs et les résultats de nos propres études, nous croyons avoir rendu très-vraisemblable l'origine illyrienne, albanaise des anciens Vénètes (2).

§ 4. — *Les noms formés avec Anda.*

Le Far West.

Chose singulière. Les villes et peuplades dont les noms sont formés avec *Anda* ne sont nullement rares dans l'ancienne Gaule. Nous y trouvons des *Andecavi* ou *Andegavi* (aujourd'hui Anjou, Angers) les *Andelonenses* (habitants d'une ville des Vascons), *Anderitum*

(1) Mela, III, ch. II.

(2) Cp. Hahn, p. 238, ajoute : *Buræa* de bourr homme, *Codropio* de *κόδρπε* colline. La rivière Tilaventus rappellerait le *Tiluvius* de l'Illyrie.

ville de l'Aquitaine, *Andomatunum* ville de la Gaule Belgique. Il est à remarquer qu'au lieu des *Andecavi* on dit aussi simplement *Andès*, d'ou l'on a formé un adjectif : *Andus*, a, um. Enfin il y a une île du nom d'*Andium* entre la Bretagne et la Gaule, et le nom d'une Déesse ancienne des Bretons retrouvé dans une inscription de Die : *Andarta* (1). Ce dernier nom a été rapproché du mot cymrique *Andras* fureur. Quant au nom de l'île d'*Andium*, on peut à la rigueur le faire venir du gaélique : *amde* autour, *amdoi* entourer, envelopper, auquel cas il faudrait suppléer l'idée d'eau ou d'océan. Mais en général on peut affirmer, que les idiomes celtiques n'offrent ni nom ni verbe qui puissent rendre compte des noms propres de villes, ou de peuplades renfermant les syllabes *Anda*. Il n'en est pas de même du basque, langue qui assurément a été parlée, dans la haute antiquité, des deux côtés des Pyrénées et probablement dans toute l'étendue de l'Espagne. On trouve en effet dans ce dernier pays une ville de la Bétique *Anderisæ* ou *Andorisæ*; puis une peuplade de la Tarraconaise; *Andolagenses* et une autre établie au pied des Pyrénées; *Andurenses* (aujourd'hui Andorre). Or, en basque *Andia* veut dire grand, vaste, *Andrea* dame noble; *uria*, *iria* la ville; *elea* troupeau. Les habitans d'*Anderisa* et les *Andurenses* seraient par conséquent des Mégalopolitains et les *Andologenses* peut-être des possesseurs de vastes troupeaux. Mais est-il probable que les Ibères aient occupé un jour toute la Gaule, qu'ils se

(1) Dieffenbach, p. 230.

soient emparés des îles situées en face et près de l'Angleterre ? Et si, d'un côté, les noms d'Andéritum et des Andolonenses se rapprochent singulièrement des Andologenses et des Andurenses de l'Espagne, accusent une origine Ibérique, et se rencontrent effectivement dans l'Aquitaine, habitée jadis par les Ibères ; comment rendre compte des noms des Andecavi, d'Andomatunum, d'Andium enfin ? Or, il existait dans la basse Pannonie une ville *Annamatia*. Nous ne croyons pas nous tromper, en reconnaissant dans ce nom celui de la ville gauloise d'*Andomatunum*. La seconde partie du mot se retrouve dans le nom d'une rivière de l'Albanie : *Mate*, et dans ceux d'une montagne et d'une ville de l'Apulie, *Matinus* et *Matini*. *Μάση* et *μάτε* signifient *mesure* ; *μάτεστ* aune, arpenteur ; *Andomatunum* serait : espace mesuré, délimité. Dans Andecavi, la seconde partie du mot est probablement l'albanais *Ka*, avec la désinence déterminante : *Kaou*. Le sens du nom alors ne saurait être que : pays aux troupeaux de bœufs.

Que conclure de ces recherches linguistiques, sans doute encore fort incomplètes, si ce n'est que les anciens Pélasges ont franchi les Alpes, se sont vus arrêtés par les Ibères, d'un côté, et que de l'autre ils ont fini par se mêler et se confondre avec les Gaulois, dont la migration paraît avoir été postérieure à la leur d'une longue série de siècles.

Mais est-il bien sûr, que les Ibères aient eu l'énergie voulue pour barrer le chemin de l'Espagne aux immigrants du Nord et de l'Est ? Ce que nous savons des Celtibères, nés du mélange des Ibères et des Celtes, ten-

drait à nous faire croire le contraire. Les noms des villes formés avec la désinence gauloise *briga* abondent en Espagne, et quoique la première partie de ces noms renferme souvent des noms propres Romains, il est difficile de ne pas admettre, que les habitants de ces villes n'étaient pas Celtes au moins en partie. Citons seulement : *Deobriga* Lacobriga, Juliobriga, Segobriga, Mirobriga, Latobriga, Talabriga, Langobriga, etc.

Or, il est incontestable que l'on rencontre dans l'Espagne une série de noms qui ont un cachet absolument illyrien et albanais, tels que : *Colenda*, *As-endo* ; *Budua*, qui rappelle le *Butua* de l'Épire et le *Butuntum* de l'Appulie. On peut peut-être ajouter les noms assez nombreux en *ba* tels que : *Norba*, *Onoba*, *Salduba*? Mais ce qui est assurément plus grave, c'est que le nom de la ville d'Andorre comme celui d'Andorisa, que nous avons fait venir du basque, s'explique tout aussi bien par l'espagnol, où *andorro* veut dire *vagabond*, *nomade*. Les syllabes *anda*, auxquelles en basque ne répondent qu'un petit nombre de notions, expriment en espagnol, en italien en portugais l'idée du mouvement, de la marche. — Au lieu d'*andar*, les Catalans et les Provençaux disaient *anar*, les Vaudois *annar*, les Lombards *anà* — nous disons *aller*. C'est en vain que l'on s'est efforcé de faire venir cet *andar* du latin *ambulare* ou d'un *ambitare* qui n'a jamais existé, ou encore d'*aditare*, mot très-rare et qui présente un sens plus ou moins différent. En supposant qu'*andar* vienne d'*aditare*, comme *rendre* de *reddere*, comment expliquer, que cette transformation se soit opérée dans tous les pays

néo-latins à la fois, qu'en Espagne, en Italie et en France on ait pensé à ce même verbe *aditare* pour en faire le remplaçant du vieil et trop court *ire*. Andar n'étant ni gaulois, ni basque, ni latin, doit avoir tiré son origine soit d'une langue tudesque, soit d'un antique idiome pélasgique. Pour le tudesque semble militer le nom de la province Andalousie qui doit son nom aux Vandales, (les vagabonds). Mais la chute du v initial allemand est une chose tellement rare dans les langues néo-latines, que Diez n'a pu découvrir qu'un seul exemple de plus, c'est le mot espagnol *impla*, (voile) allemand *wimpel*. D'ailleurs, les peuples germaniques n'ont pas paru avant le cinquième siècle dans la presque île ibérique. Il devient donc vraisemblable que le verbe albanais *rdénia* a été porté par les Pélasges ou les Illyriens dans tous les pays de l'Europe occidentale parcourus par eux à une époque antérieure peut-être au siège (à peine historique) de la ville de Troie (1).

§ 5. — *De la désinence βο, βη, βα.*

Cette désinence sert à former une série de noms peu nombreux, mais très anciens, dont elle éclaire l'origine

(1) Nous ajouterons aux exemples de villes, dont les noms se terminent en *anda*, *enda*, *inda*, l'explication des noms suivants :

Kalinda (dans la *Περαιά* de Rhodes) de *kalja-ja*; *Kouenda* (château fort; forteresse de la Cilicie), de *κόνιγ*, je bourre? *Dasmenda* (citadelle dans la Cappadoce, un peu au-delà de l'Halys), ou de *dasme-ja* bien-aimée, ou mieux de *δ'ῆοσμεία* menthe (la plante de ce nom).

Amblada pour *Amblanda* (l'n a été retranchée à cause de la labiale de la première syllabe), endroit dans la Pisidie, célèbre par un vin d'un usage médicinal. d'*ἀμβελίε* doux. ou d'*ἀμελόριγ* je chauffe.

et le sens. Ce sont les noms de Δέρβη, Ἀρίσκη, Θίσκη, Θήλαι, Λύρβη, Λέσκος, Ἴσκος, et probablement de Τενδήβα et de Κανδύβα. La désinence ne paraît pas grecque, mais être le reste du mot albanais βενδ, qui signifie endroit, patrie.

Commençons par le plus éloigné de ces lieux, par Derbé situé dans la Lycaonie, non loin de l'Isaurie et de la Cappadoce. Kiepert a cru le retrouver dans des ruines qu'on voit sur le flanc du Taurus près du lac Ak-Goel, non loin des passages étroits qui conduisent dans la Cilicie. Nous reconnaissons dans la première syllabe de Derbé le mot δέρβη, porte. Le sens du nom serait : l'endroit de la porte, le défilé. En effet encore aujourd'hui δερβέν veut dire défilé en albanais.

Ἴσκος, ville située dans l'Isaurie, présente le même sens que Ἴσινδα, Ἴσιονδα, et probablement que les noms d'Isaura l'ancienne et d'Isaura la nouvelle. Car Isaura est formée comme Garsaura, ville de la Cappadoce. Les deux mots se disaient probablement pour Ἴσα-ουρα, Γαρσα-ουρα, et ils rappellent les Κάρουρα, Λυκίσουρα. Οὐρά dans ces mots veut dire *garde*, c'est-à-dire poste avancé et fortifié. En effet, Isaura la nouvelle est appelée εὐερκίς, (bourg fortifié) par Strabon. — L'Isaurie paraît avoir été aux yeux de ses premiers habitants le pays, la garde de la lumière. *Isa* est un ancien mot albanais dont se servent encore les enfants, et dont le sens est : lumière; le mot propre pour lumière dans cet idiome est *drit* (1).

(1) Vincenzo Dorsa, *Studi etymologici della lingua albanese. Co-senza*, 1862, p. 69 : La voce *isa* presso gli Albanesi è antiquata e si usa unicamente dai fanciulli, etc. — Cp. du reste pour le sens du mot *Isaurie*, les noms de Lycaonie et de Lycie.

Λύρβη rappelle d'abord Λυρ-γησσος, une des trois villes ayant appartenu aux Lélèges dans la Troade, puis le lac et le bourg de *Ler-na* dans l'Argolide. Dans la langue albanaise λῆρε veut dire malpropreté, boue; λῆρός éclabousser, salir. Ces endroits paraissent donc avoir tiré leur nom du terrain fangeux où ils étaient établis. Cela s'accorderait non seulement avec le sens qu'on attribue à la ville de *Pedasa* (pour *Pegasa* la sourcilleuse) mais encore avec la tradition qui fait rechercher aux anciens Pélasges les terres d'alluvion près des rivières.

Cette dernière observation s'applique selon toute apparence au nom de la ville célèbre de Θῆβαι (béot. Θείβαι), bâtie non loin de l'extrémité méridionale du lac Ὑλική, dans une plaine (le *campus Aonius*) arrosée par l'Asopos, l'Jsmenos et la Dircé; plaine qui devait se trouver souvent sous l'eau avant les travaux de canalisation exécutés, dans la Béotie, par les Phéniciens. Ceux-ci avaient érigé une citadelle, la Cadmée, sur les collines boisées qui bordaient cette plaine. C'est au pied de cette colline qu'est née et que s'est développée plus tard la ville de Thèbes. Elle était toutefois assez éloignée du lac pour n'avoir pas à souffrir des inondations qu'il pouvait causer en débordant. En effet, ἄλις en albanais veut dire je sèche. Θῆβαι, serait « le séchoir »

Homère fait déjà mention de la petite ville de Thisbé, et il la désigne par une jolie épithète : πολυτρήρων, la ville aux nombreuses colombes. L'étymologie albanaise, si elle avait raison, rappellerait au contraire la ὕς Βοιωτία, le mot θι, θίου dans cet idiome signifiant

porc. Θισβαί ou Θίσπη, serait le Nordhausen de la Béotie ; ce serait la ville aux porcs nombreux.

Λέσβος paraît venir de λῆσος arbre, ou bien encore de λῆς laine, en supposant que l'île ait été remarquable par l'élève des brebis. — Ἀρίσθη était le nom d'une petite ville située dans l'île même de Lesbos ; elle fit place plus tard à Methymne (1) ; Ἀρισβος celui d'un affluent de l'Hébros. Il y avait enfin un bourg d'Arisé sur les bords de la Selléis non loin d'Abydos dans la Troade. On sait que tout près d'Abydos se trouvaient les mines d'or d'Astyra (comparez Astoret, Astarté), exploitées par la dynastie de Priam. Arisé qui faisait partie du même district pourrait donc « signifier le pays de l'or, » surtout si l'Arisé de la Troade a été la métropole de l'autre (*ar* veut dire « or » en albanais). D'ailleurs le mot « or » pourrait être pris au sens figuré.

Τένδηβα nous est désigné comme une ancienne ville de l'Asie. Le nom de la première syllabe est peut-être contenu dans le dernier mot de la locution albanaise ; ἔτσε ἔνδε τε μίρε τέντε dont le sens est : faites bon voyage. Τένδεα ou τάνδεα signifie *abri champêtre, bercail*.

Κανδύβα est une ville de la Lycie de καντ-ῆ marge, bord escarpé. Que l'on compare Κάνδασα, ville de la Carie ; Κάνδαρα, ville de la Paphlagonie ; Κανδαουία, contrée montueuse de l'Illyrie, et peut-être Κανδάων, un des noms du Dieu Mars.

(1) Le nom de la ville de Méthymne semble être d'origine phénicienne et venir de la même racine que le nom de Ταμύνας, ville de l'Eubée. En hébreu מַטְמָן veut dire : cacher, מַגְמָן magasin sous terre, cachette.

Enfin l'Artemis Βενθίς, l'Artemis des Thraces, adorée plus tard à Athènes (déjà du temps de Platon), serait-elle autre chose que l'Artemis indigène, nationale?

§ 6. — *Les Skipetars (Ξυπέτη) et les Dardaniens, Teucer. — Les Termiles, Tramélé, Trambelos, Τρομίλεια, Τρωές, Τροιζήν, Milet.*

Si au lieu de nous placer au centre de l'antique Lélégie, à Andanie, nous choisissons maintenant pour point de départ l'époque où nous vivons, nous remarquerons que les Albanais s'appellent aujourd'hui eux-mêmes *Skipetars*. On a essayé de rattacher ce nom au verbe *σχιπίοιγ* je comprends; *σκιπετάρ* serait donc celui qui comprend ce que l'on lui dit, c'est-à-dire le compatriote. On a comparé ensuite les mots grecs *σκάπος*, *σκήπων* et *σκηπτός* (la foudre qui tombe). Mais si l'on le rapproche de deux autres mots qui lui ressemblent au moins autant que les précédents, de *σχιφτέρι* aigle et de *σχιπίον* vautour, il sera difficile de le séparer de *σκέμβρι*, *σκεπ*, *σκιπ* rocher, surtout si l'on considère que le *σκιφτερι* s'appelle aussi *πετρίτ* en albanais, mot qui paraît nous ramener tout droit au grec *πέτρα* rocher. Les *Skipetars* s'appelaient par conséquent comme Xylander l'avait déjà pensé, habitants des rochers, montagnards.

On pourrait admettre ainsi la conjecture de Hahn, attribuant un jeu de mots à Pyrrhus dans la réponse qu'il adressait à ses Epirotes qui le saluaient du surnom

d'aigle, lorsqu'il fut revenu victorieux de la bataille. « C'est grâce à vous, dit-il, que je suis un aigle. Comment en serait-il autrement, puisque c'est soutenu par vos armes, comme par des ailes rapides, que je me suis élancé dans les airs. » Si cette phrase ne doit pas signifier ceci : Skipetars, c'est-à-dire aigles vous mêmes vous avez fait de moi un aigle, elle ne signifie absolument rien (1).

Si les Skipetars sont des montagnards, s'il faut rattacher leur nom au mot *skop*, *skip* rocher, on peut grouper autour de ce dernier différents noms propres, qui trouveraient ainsi naturellement leur explication. Tels sont Σκοῦποι, ville située dans la Mésie et appartenant aux Dardaniens, désignée par Anna Comnène sous le nom τὰ Σκόπια; puis Σκῆψις, ville troïenne située sur le mont Ida; les Scopades, dynastie illustre de la Thessalie; enfin surtout le dème attique de *Ἐυπέτη*, dont le nom en réalité ne peut être expliqué à l'aide d'une racine grecque. *Ἐυπέτη*, en effet, paraît être une forme plus moderne que *σκυπέτη* (cp. *ξίφος* pour *σκίφος*). Or Strabon (2), aussi bien que Etienne de Byzance, affirme que ce dernier portait autrefois aussi le nom de Troie et d'après Phanodème cité par Denys d'Halicarnasse (3), ce dème aurait été la patrie du roi *Teucer* qui serait parti de là pour s'installer dans la Troade. Hahn fait venir le nom des Dardaniens, de ceux de la Mésie aussi bien que de ceux de la Mysie, du mot albanais *δάρδε* la poire, et celui de Teucer de *ἑκερέα* orge, se rappelant sans doute que les

(1) Hahn, p. 230. Plutarque, Pyrrhus, c. viii.

(2) Strabon, XIII, 604, 34.

(3) Denys d'Halic., I, 61.

habitants de l'Attique se vantaient d'avoir été les premiers des Grecs à cultiver la terre et à lui faire produire des fruits. Nous sommes obligé de faire des réserves au sujet de ces étymologies; mais nous n'en constatons pas moins l'identité des noms et probablement des populations, à une époque assez éloignée, dans l'Attique et dans d'autres cantons de la Grèce d'un côté, et dans la Troade de l'autre. Dardanus, d'après d'antiques traditions, ne passe-t-il pas pour le fils de Zeus et d'Electra, émigrant de la Grèce (d'autres disent de l'Arcadie), en Samothrace d'abord, dans la Troade ensuite, pour y fonder Dardania? D'ailleurs, les mêmes noms de villes et de rivières se retrouvent aussi bien dans la Troade que dans l'Attique et dans d'autres cantons de la Grèce. Le nom de la citadelle d'Ilion, τὰ Πέργαμα, s'explique fort bien à l'aide de l'albanais. Περτζίργ y veut dire j'observe d'en haut, j'épie, je fais le guet, *περτζέμα specula*. Notez qu'un endroit de la Pamphylie, Πέρρη, semble tirer son nom d'une colline fort élevée, où était perché un temple d'Artémis. Dans l'Attique, enfin, nous trouvons le dème de Περγασσί ou Περγασή, qui faisait partie de la tribu d'Erechthée.

Le nom l'Ilion a été expliqué jadis par nous à l'aide de l'hébreu אֱלִיִּן *deus supremus*. Aujourd'hui, que nous nous sommes familiarisés avec l'albanais, nous ne pouvons pas dissimuler, que dans cette langue *il* et *oul* signifient étoile, et que l'on rencontrait dans l'Albanie proprement dite, au sud de la ville de Bérat, deux petites localités du nom d'Ilion. Il y avait une petite rivière du nom de *Selléis* près d'Arisé, dans la Troade (1); une

(1) Iliad., II, v. 839.

rivière près de Sicyon, une autre dans l'Elide, et une troisième dans l'Épire, près de Kichyros (Ephyra), portaient le même nom. Il y avait dans la Troade une ville du nom d'*Hyamion* rappelant l'*Hyameia* de la Messénie. Ici on pourrait peut-être songer à une colonie fondée après la prise de Troie. Il ne sera pas de même du nom de la ville de *Perperène*, située en pleine Mysie, qui est certainement le même mot que l'alban. *περ-πjέρε* descente escarpée, abrupte. C'est qu'il y avait, en effet, près de cette ville des mines de cuivre. Nous identifions ainsi le nom de la ville ionienne de *Priéné* avec l'albanais *βρυjσα* côte, colline, falaise. Mais le nom qui a lieu de nous étonner le plus dans ce petit territoire de la Troade, c'est assurément celui de *Thèbes*, identique ou à peu près à celui de l'antique capitale de la Béotie. On distinguait encore Thèbes en Égypte, quoique ce nom n'ait rien d'égyptien, et *Θῆβαι αἱ Φθιωτίδες*, dans la Thessalie. La Thèbe de la Mysie s'appelait *Θήβη Ὑποπλακίη*. Elle était située au pied de l'Ida, au sud, non loin de Pergamos. Homère nous apprend qu'Eétion, roi des Ciliciens, y régnait et qu'elle fut ravagée par Achille. En effet, Ciliciens, Lydiens et Mysiens se disputaient cette plaine de Thèbes, où se trouvaient encore les villes de Chrysé et de Lyrnessos. Enfin Strabon nous entretient d'une Thèbe (*Θήβη*), située dans la Pamphylie ou la Lycie, entre Attalie et Phasèles, fondée par des Ciliciens expulsés de la Thèbe de la Troade. Nous avons déjà dit plus haut que l'origine du nom de toutes les Thèbes s'expliquait sans effort par l'albanais.

Faut-il mentionner encore le Scamandre, coulant près

de Troie, et son homonyme arrosant les campagnes de la ville d'Egeste ou de Ségeste, située dans la Sicile. Il est vrai, comme nous l'avons dit plus haut, que cette ville passait elle-même pour avoir été fondée par des Troïens fugitifs. Mais pouvons-nous oublier qu'un Egeste nous est présenté comme chef des Thesprotes, et que les Thesprotes, d'après Etienne de Byzance, étaient appelés *Αἰγισταῖοι*.

La population primitive de la Troade paraît donc avoir appartenu à la race pélasgique. Ce n'est encore qu'une vraisemblance. Eh bien, quittons pour un moment cette terre tant célébrée par les poètes; recueillons les témoignages que Pélasges et Lélèges ont laissés de leur existence sur d'autres points de la Grèce et de l'Asie-Mineure; ils pourront nous fournir des preuves nouvelles et convaincantes du caractère pélasgique des antiques habitants de la Troade.

Milet et Termes.

Il existait autrefois dans la partie de la Crète habitée par les Pélasges et les Étéocrètes, — ces deux noms semblent désigner la même population, — une ville qui avait nom *Milet* et qui fut détruite plus tard par ceux de Lyktos (ou Lyttos). D'après la fable, *Miletos* aurait été un beau jeune homme, que se seraient disputé les trois fils d'Europe : Minos, Rhadamanthe et Sarpédon. Minos expulsa ses deux frères ainsi que Miléto, et ce dernier s'enfuit dans la Carie et y fonda la ville qui devait por-

ter son nom. Minos étant, comme on sait aujourd'hui, le symbole de la puissance phénicienne dans l'Égée, le mythe semble signifier, que les Sémites ayant occupé avec des forces considérables une grande partie de l'île, un certain nombre de Pélasges et d'Étéocrètes furent obligés d'émigrer. Nous savons pertinemment, que Milet, au moment où les Ioniens conquièrent la ville, appartenait aux Lélèges (1); on y montrait encore longtemps leurs tombeaux, les ruines de leurs châteaux-forts et de leurs habitations. — Nous avons cru reconnaître autrefois dans Milet une cité d'origine sémitique, tirant son nom du même verbe que la déesse Mylitta (מלית) enfanter). Mais, aujourd'hui que nous avons été amené à identifier les Lélèges et les Albanais, c'est dans un mot albanais que nous croyons avec plus de raison trouver l'explication du nom de la ville célèbre. En albanais Milet veut dire *peuple, tribu*. Ce mot, il est vrai, est revendiqué par le docteur Blau pour la langue turque. Toutefois, la langue albanaise renferme d'autres mots ayant des significations analogues; tels sont : *μβεργέδες* assemblée; puis *μβζέλα* semences, semailles, de *μβίελ* ou *μβζέλ* je sème, je plante. Quoiqu'il en soit, par *μιλέτι Σκζιπερίσε*, on désigne encore aujourd'hui le peuple des Skipétars.

Une autre partie de la population indigène de la Crète, conduite par Sarpédon, lequel aurait été plus particulièrement attaché à Miléto (2), se serait établie dans la Lycie et aurait, avec l'aide de Kilix, refoulé les Solymes,

(1) Strabon, p. 542, l. 29.

(2) Preller, II, p. 81.

peuplade sémitique, vers la Pisidie, en occupant la belle vallée qu'arrose le Xanthos. Ces Étéocrètes s'appelaient eux-mêmes *Termiles* (1); ce n'est que plus tard qu'ils auraient pris le nom de Lyciens, qui leur serait venu de Lycos, fils de Pandion, roi d'Attique (2). Hécatéé, Panyasis et Etienne de Byzance appellent la Lycie entière *Τρεμίληη*, d'après un Tremylos, qui, au dire d'Etienne de Byzance, aurait été le père de *Tlos*. Il existait en outre dans l'île de Chypre un bourg ayant nom *Τρεμιδοῦς* (permutation de λ et ρ?) Dans des inscriptions lyciennes publiées par Fellows, on trouve les noms des Tramêlé et des Trooes (Troyens) dont les premiers sont considérés par lui comme des habitants de la ville de Xanthos et de ses environs, les autres comme ceux de la ville de *Tlos*. *Tlos* et *Tros* sont identiques. Les mêmes noms, comme on voit, se répètent dans la Lycie et au pied du mont Ida.

On ne peut qu'être frappé de la ressemblance de la seconde partie du nom des Termiles avec celui de la grande ville de Milet. Nous rattachons en effet l'un et l'autre au verbe *μείειλ* ou *μείζελ* je sème, je plante. *Ter*, *terre* veut dire dans l'albanais de nos jours : *tout*, *entier*. Les Termiles des Grecs seraient donc le *plant* entier, le gros du clan des Lélèges de la Crète. Mais l'adjectif collectif *ter*, *terre* paraît avoir été sujet à la méthatèse du ρ, puisque à côté de la forme *Τερίλαι* nous trouvons celle plus ancienne des inscriptions *Tramêlé*. Or, il existait

(1) Hérod., I, 173; IV, 92.

(2) Strabon, p. 490, l. 50.

dans l'Achaïe une ville du nom de Τρομίλεια qui jouissait d'une singulière célébrité : elle produisait d'excellent fromage de chèvre. Ce Τρομίλεια nous paraît identique, ou à peu près, à Tramélé. Mais *ter*, *tra*, *tlo* n'étant que des variantes d'un même mot, rien n'empêche de rapprocher ce dernier de *Tlos*, *Troja*, *Troes*. La signification du mot Τρῶες, *Trojani* serait *Allemanni*, tous les hommes, la communauté entière. Est-ce que dans l'Ombrie, le mot *tota* (latin *totus*, de *tú* augmenter, gonfler) n'a pas le sens de *ville*, c'est-à-dire réunion de tous les membres de la cité ?

Rappelons-nous, que s'il y avait un bourg Τρομίλεια dans l'Achaïe, il y avait une Troie en pleine Attique; que ces noms existaient en Europe aussi bien qu'en Asie. Il y a mieux : l'avantage si l'on peut s'exprimer ainsi, paraît être ici du côté de l'Europe. Athènes de tout temps entretenait les relations les plus amicales, les plus intimes avec la ville de Trézène (Τροιζήν). Ces deux villes étaient ioniennes ; Trézène passait pour le lieu natal de Thésée. Toutes les deux avaient pour patronne la déesse Athéné, et pour patron Neptune ; les anciennes monnaies de Trézène montrent la tête de Minerve et le trident. Lorsque les Doriens envahirent le Péloponèse, une partie des Trézéniens trouva un asyle dans l'Attique. Quand Xerxès brûla Athènes, les habitants de cette ville transportèrent la plupart de leurs femmes et de leurs enfants à Trézène. Or, le mot Τροιζήν, s'il signifie quelque chose, ne peut signifier que *Troie la petite*. Les Albanais forment en effet leurs diminutifs féminins par la désinence ζε, par exemple : δόρε main, δόρεζε petite main,

une poignée ; κόκε tête, κόκεζα petite tête ; πάκ, un peu, πάκεζε, un petit peu, etc.

N'oublions pas, que Trézène a pour port Κελένδερισ, nom dont l'étymologie se trouve également dans l'idiome albanais, et que la Troie attique n'était qu'un autre nom pour Xypété, mot dans lequel nous reconnaissons le nom que conserve encore aujourd'hui la plus antique race de la Grèce et de l'Europe orientale.

Enfin la forme primitive du nom des colons Crétois de Lycie reçoit une confirmation éclatante de celui d'un roi des Lélèges Τράμβηλος, cité par Athénée (1) et Lycophron (2). Le β dont l'μ est suivi justifie l'explication fournie par nous plus haut. Ce Trambélos est appelé par Lycophron le propre cousin de Teucros, fils de Télamon et d'Hésione. En présence de cette notice les doutes s'effacent : dans la Lycie, dans la Troade, dans la Crète, dans l'Attique, comme dans beaucoup d'autres parties de la Grèce, on rencontrait à une époque immémoriale une population primitive, identique, parlant une seule et même langue, et cette langue était l'albanais ou lui ressemblait (3).

Ici se présente une question incidente. Comment *Teucros*, fils de Télamon et frère consanguin d'Ajax, qui combattit à côté des Grecs au siège de Troie, peut-il porter le même nom qu'un autre *Teucros*, fils de Scamandre (le fleuve) et de la nymphe *Idæa* (le mont Ida)

(1) Athénée, II, 43.

(2) Lycophron, v. 467.

(3) On peut se demander si Τράμπη, ville d'Ionie et Τράμπανα, ville d'Épire ne se rattachent pas au même groupe de mots que Tramélé et Trambélos.

14 et qu'Apollon appelle le plus ancien roi d'Ilion ? En effet le nom des Teucriens est considéré par les poètes posthomériques comme l'équivalent de Troïens (1). D'après Strabon, les Teucriens auraient été habitants de la Crète ; ils en auraient émigré pour se fixer dans la Troade. D'après une autre tradition, c'est un Teucros de la Troie *attique* qui les aurait conduits dans la Mysie. Ce sont ces traditions fabuleuses ou tant soit peu historiques, qui vont, je crois, nous livrer le mot de l'énigme. Dans la ville crétoise de Milet, la population primitive, inquiétée par une race plus forte, céda le terrain et émigra. Il en fut de même à Salamine. L'île avait été colonisée par les Phéniciens d'abord ; ils lui avaient donné un nom sémitique ; ils avaient vécu en paix à côté des anciens habitants, les Lélèges, qui paraissent avoir subi leur ascendant sans murmurer. Survint une race du nord, les Grecs, les Pélasges si l'on veut. Ils se considérèrent bientôt comme les maîtres et traitèrent les anciens possesseurs du sol comme une race inférieure. Voilà pourquoi Teucros n'est pas appelé le véritable frère d'Ajax, mais son frère seulement du côté du père. Il émigra donc, comme ses frères de Milet avaient émigré, et il conduisit ses compagnons dans l'île de Chypre, à cette autre Salamine, laquelle probablement, avec son nom, avait donné les premières leçons d'une vie plus civilisée à la petite île grecque.

(1) Hérod., VII, c. 122.

§ 7. — *Les Olympes.*

Si l'on applique aux noms des montagnes les observations qui nous ont été suggérées par les noms de tant de villes, on arrive à des résultats semblables à ceux déjà obtenus. La montagne la plus célèbre, la plus vénérée des anciens Grecs était l'Olympe. Lorsqu'on ne la déterminait pas autrement, on entendait par là la chaîne qui sépare la Macédoine de la Thessalie. Mais le scoliaste d'Apollonius en cite un certain nombre d'autres qui portent le même nom. Il y en avait d'abord un second bien connu près d'Olympie, dans l'Elide; il y avait un troisième dans la Mysie, qui de l'Hermodon s'étendait jusqu'à la Bithynie; un quatrième dans la Lycie, dont Strabon voudrait distinguer un cinquième situé dans la Cilicie (1); enfin un sixième dans l'île de Chypre avec un temple d'Aphrodite Ἀφροδίτη. Que conclure de toutes ces homonymies, si ce n'est que la race, qui désignait ainsi par le même nom des montagnes si différentes, était la même, et qu'elle a habité toutes les contrées où ces montagnes étaient situées? Or le mot Ὀλυμπος n'a jamais été expliqué, que nous sachions, à l'aide d'une étymologie grecque. Dans le vocabulaire de Xylander se trouve le mot albanais οὐλιούμπερ avec la signification d'arc ou cercle. Si nous considérons maintenant qu'il y avait à Samos un mont Κερκετεύς, et que l'on rencontrait des Κερκέτια ὄρη au nord de la vallée haute du Pénée; si nous

(1) Strabon, p. XIV, 666, 667.

y ajoutons que κέρκος, albanais κζάρκ-ου, pluriel κζαρκε-τε, italien *cerchio*, ont le même sens que l'albanais ούλιούμπερ, que les notions de montagne et de rondeur se rapprochent assez; nous ne serons peut-être pas trop osé en affirmant que l'Olympe était avant tout une montagne albanaise et lélége.

§ 8. — *Le mot Lycos et ses sens différents.*
Lycie, Lycaonie, Lycaon, Pisidie, Pise.

Les noms des personnes, villes, montagnes et fleuves qui renferment l'ancienne racine λυ: et qui sont répandus dans presque tous les cantons de la Grèce, dans la Crète et dans l'Asie-Mineure, nous présentent un des problèmes les plus curieux et les plus difficiles à résoudre. Citons les noms de Λύκος, Λύκιος, Λυκαῖον (ὄρος), Λυκόα, Λυκόσουρα, Λυκάων, Λύκτος, Λύκαστος, Λυκώρεια, Λυκόρμας, etc. On sait depuis longtemps que ces mots ne s'expliquent pas suffisamment par le mot λύκος loup, et que, lorsque les Grecs prétendaient désigner par Apollon Λυκαῖος, le dieu qui anéantit les loups (Λυκοκτόνος θεός), ils étaient dupes d'une fausse étymologie. On sait qu'Apollon chez les anciens était surtout un dieu de la lumière; que les Grecs avaient appelé jadis la lumière *lux*, exactement comme les Latins. D'ailleurs, les mots λύκη aube, λυκάβας année, Λυκαβηττός, nom d'une montagne de l'Attique, en font foi. D'après cela Λυκώρεια, ville située sur la pointe sud du Parnasse, et Λυκόσουρα, ville bâtie

au-dessous du sommet du Lycée dans l'Arcadie, seraient les lieux où se montre le plus tôt, où s'arrête le plus longtemps, le soleil, c'est-à-dire qu'ils seraient dans le sens des anciens, des observatoires; le mont lui-même était consacré au dieu de la lumière. Mais est-il également vrai que *Λυλία* signifie le pays du soleil? Sans doute, d'après une antique tradition, Apollon était censé s'y transporter quand il commençait à faire froid dans la Grèce, c'est-à-dire au premier souffle de chaque hiver. Le dieu avait un oracle célèbre à *Patara*. On sait (1) que les Sibylles de cet endroit, comme celles de Cyme, de Pedasos, de Gergis étaient d'institution sémitique; פתַר signifie prophétiser en hébreu. Le nom de Pinara, autre ville importante de la Lycie, peut s'expliquer à l'aide de la même langue, פּנהָ signifiant tour fortifiée. Le Xanthos qui arrose la Lycie et qui coule près de la ville portant le même nom, s'appelait de l'aveu de Strabon autrefois Σίρβης (2). Or, *Zirba* signifiant en arabe et en phénicien *jaune* rougeatre, le nom de Ξάνθος n'aurait été que la traduction d'un ancien nom indigène (3). Le pays en effet tout entier paraît avoir été occupé dans une haute antiquité par des Sémites, par des *Solymes* probablement (*Sallum* escalier). Etienne de Byzance nous apprend en vérité que Πάταρα voulait dire κίστις petit panier, ce qui fait penser au latin *patera*. Dans les inscriptions Ly-

(1) Duncker, III, p. 328.

(2) Strabon, XIV, 665.

(3) On peut comparer le nom d'un lac situé près du mont Kasios, en Egypte, non loin de la Méditerranée et qui a nom ἡ Σίρβωνίς ou Σίρβωνίδος λίμνη ou Σίρβών.

ciennes, Patara s'appelait Pttarazu, Pegasa : Begssere. C'est ainsi que Pinara tirerait son nom d'un rocher à forme conique, dont on prétend avoir retrouvé l'emplacement ; car *πίναρα*, dans l'idiome des Tramélé aurait le même sens que *τρογγύλα*. Dans l'albanais actuel on ne rencontre que *πίουκε* coin. Peut-on comparer le grec *σφήν*, *cuneus* ? — Dans cette ville de *Pinara*, on adorait comme héros Pandaros, fils de Lycaon qui, lui-même était fils de Priam. Le nom de ce Pandaros semble vouloir dire en albanais : celui qui ne change pas, constant, de *pa* signifiant *sans* et *ndara* différence, changement. Nous avons rencontré dans la Lycie un mont du nom d'Olympe ; il y en avait deux autres, le Cragos et l'Anticragos. Or, en albanais *κράχε* veut dire épaules, aile, *κράχανι* peigne, désignation pittoresque pour désigner le profil des montagnes.

Mais comment se fait-il que nous retrouvions précisément dans l'Asie Mineure ces noms de Lycie, de Lycos et de Lycaon, que l'on rencontre ailleurs dans la Grèce et notamment dans l'Arcadie ? Lycaon passait pour être le fils de Pélasgos, pour avoir fondé la ville de Lycosoura et le culte de Jupiter Lycien ainsi que celui de Mercure sur le Cyllène. Les cinquante fils de Lycaon régnaient dans tous les bourgs du canton, qu'aucun lien n'unissait avant le milieu du IV^e siècle (1).

Une phrase de l'historien des anciens Lélèges, Philippe de Théangèle (2), parvenue heureusement jusqu'à

(1) Duncker, III, p. 22, 23.

(2) Philippe de Théang. *περὶ Καρῶν καὶ Λελέγων* fragm. 3, dans Müller Fragm., *Hist. græc.*, IV, p. 474.

nous, jette un peu de clarté sur la question obscure qui nous occupe. Il appelle les aïeux des deux grandes tribus qui constituaient la nation Lélège : *Lycos* et *Termeros*. Si ce *Termeros* avait conservé intacte son antique dénomination, il faudrait en expliquer l'origine par les deux mots albanais *ter* tout et *mire* bon, beau. Mais ce *Termeros* ne paraît qu'une variante du peuple des *Termites*. C'est ce qui ressort d'un passage d'Hécatée rapporté par Etienne de Byzance ; Τρεμίλην, Τέρμερα· ὁ χρῆσιμος ὁ περὶ αὐτοὺς Τερμελέας αὐτοὺς φησι (1). Sur la côte de la Carie entre Myndos et Halicarnasse, sur le promontoire de Termerion était situé, disait-on, un chateau-fort dans lequel les pirates Tyrrhéniens auraient caché les hommes enlevés sur les côtes de la Grèce. Les prisonniers y étaient traités si durement, que les expressions de *τερμέρια κακά* et de *τυρρῆνοὶ δεσμοί* devinrent proverbiales (2). *Termeros* étant un nom lélège, les Tyrrhéniens, en partie au moins, ont dû appartenir à la même nationalité.

Le nom de *Lycos* représentant une partie si importante de la race des Lélèges, nous explique du même coup jusqu'à un certain point l'origine des villes crétoises de *Lyktos* et de *Lykastos*, villes qui ont appartenu manifestement à la population la plus ancienne de l'île. La formation des deux noms s'accorde avec ce que l'on connaît de la grammaire albanaise. (On y trouve des adjectifs en — *τε* et des mots en — *στ*). Mais *Lykos* passe

(1) *Termeros* est appelé *Termeris* par le Schol. ad Euripid. *Rhes.*, v. 505.

(2) Duncker, III, 392.

aussi pour avoir été le fondateur des mystères d'Andanie, qui étaient les mystères des grandes Déeses auxquelles venaient se joindre Mercure Kriophoros et Apollon Karneios et même les Cabires (1). Une autre légende fait de Lykos un Telchine de Rhodes, fils de Leucothée, qui aurait transporté le culte de l'Apollon Lycien dans le pays des Termiles. Mais la tradition qui a cours généralement fait de Lykos un frère de cet Egée, qui, père putatif de Thésée et plus tard mari de Médée fille d'Eète, peut être considéré comme l'aïeul de la première grande dynastie ionienne qui ait régné dans l'Attique. Si *Lykos* est expulsé par son frère Egée, s'il se rend chez les Termiles, si ces derniers finissent par s'appeler d'après lui Lyciens, c'est que Lykos était évidemment de cette race des Termiles, des Lélèges ; c'est que cette race serrée de près par les immigrants grecs, commençait à lâcher pied et à se réfugier dans les contrées où unie à des peuplades de même famille, il lui était possible de conserver son indépendance. La destinée de Lykos, frère d'Egée rappelle trop celle de Teucros, frère d'Ajax, pour que l'on ne soit pas disposé à lui donner la même explication.

Or, il est à remarquer que dans l'albanais actuel au moins la racine *λνκ* ne se trouve pas avec le sens d'éclairer, resplendir. En revanche, on y trouve *λξεκξέι-* le lac ; *λξαγξέει-* cruche à vin ; *λξάγξεε* humide ; *λξάιγ* je baigne, enfin *λξούκ-γου* gouttière, canal ; et *λξουκξι* petite source, tuyau. Or, l'adoration des sources était générale en Lycie : on la trouve, à Arycanda, à Myra, à Xanthos,

(1) Bachofen, das lycische Volk, p. 57 et suiv.

à Olympus, à Cyanée, à Skaroi, ailleurs encore (1). De plus, la géographie ancienne nous montre une série de fleuves portant le nom de Lykos. Il y en a en Syrie et dans la Sarmatie européenne; il y en a qui sont affluents du Tigre en Assyrie, du Méandre dans la Phrygie, de l'Iris dans l'Arménie et le Pont; il y en a un aussi dans la Paphlagonie qui se jette dans le Pont-Euxin, près d'Héraclée; il y avait enfin dans l'Étolie une rivière Lycormas, qui fut appelée Événus plus tard. Si nous exceptons les fleuves qui coulent dans des pays habités par des Sémites, il en reste toujours quatre ou cinq appartenant à des contrées qui ont été parcourues longtemps par les Lélèges, et qui trouvent une explication dans les mots albanais cités par nous plus haut.

Que conclure de toutes ces recherches, si ce n'est que nous avons affaire ici à deux séries de noms propres, dont l'une s'explique mieux par une racine *λυκ lucere*, et une autre par une racine *λυκ liquere, rigare*. Il est à remarquer toutefois que ces deux racines se rapprochent singulièrement l'une de l'autre dans les langues indo-européennes; que *λευκός* en grec se dit aussi bien du soleil que de l'eau, que le latin *lucus* paraît être un endroit couvert d'arbres où coule une source; qu'en hébreu même *עין* signifie à la fois œil et source, non pas comme le prétend Gesenius, parce que l'œil produit des larmes, mais parce que l'œil comme l'eau réfléchit l'image qu'on lui présente. Le verbe *נהר* veut dire à la fois couler (*confluere*)

(1) Bachofen, p. 16.

et resplendir; נהר signifie fleuve, et נהרה lumière du jour. Si l'on songe ensuite que le nom de l'Arcadien Lycaon revient dans la famille de Priam et même dans celle du Lycien Pandaros; qu'il se répète dans celui de la province de la Lycaonie; que non loin de là nous rencontrons une Pisidie et une ville Πισιλις dans la Pérée de Rhodes; que ce nom ne saurait être complètement distinct de celui de la contrée et de la ville de Pise dans l'Elide, et de sa colonie en Italie; que tous ces noms de Pisilis, Pise et de Pisidie viennent de πισε-α pin, c'est-à-dire, tirent leur origine des forêts de pins et de sapins qui distinguaient ces parages; on se demande s'il n'existerait pas un rapport étroit entre le Lycaon grec et la Lycaonie asiatique. On trouve alors que la Lycaonie forme le plateau central de l'Asie-mineure, comme l'Arcadie celui du Péloponèse; que les deux pays assez dissemblables sous d'autres points de vue, sont propres surtout aux pâturages, et à une vie de nomades; que tous les deux sont situés au pied des sommets les plus élevés, et sont par conséquent vivement éclairés par le soleil. Mais si les montagnes sont des observatoires naturels, elles donnent naissance en même temps aux sources des fleuves. On y rencontre en abondance l'eau et la lumière; le fait incontestable pour l'Arcadie l'est moins en ce qui concerne la Lycaonie couverte en partie de steppes et de solitudes désertes. On y trouve cependant Iconium un des endroits les plus anciens de l'histoire, et plus considérable, avant la fondation de Mégalopolis, qu'aucun des petits bourgs de l'Arcadie.

Les Grecs se trompaient d'ailleurs en admettant que

l'Arcadie avait été toujours habitée par les mêmes habitants. Là, dans leur patrie européenne comme partout ils avaient été précédés par une population plus ancienne. Ce n'étaient assurément pas les Phéniciens qui auraient voulu pénétrer si avant dans les terres; — mais c'étaient bien les Lélèges qui avaient emprunté aux Sémites quelques uns de leurs cultes, entre autres celui du Moloch cruel, puisque ils sacrifiaient des enfants à Jupiter Lycien, usage qui paraît avoir été introduit par le légendaire Lycaon (1). On n'ignore pas que les Grecs avaient horreur des sacrifices humains, qu'ils les ont abolis tôt ou tard partout où ils les rencontraient, et que lorsqu'ils en parlent dans leurs traditions mythiques, on voit par les noms propres, par les détails et les circonstances dont ces récits sont entourés, que ces sacrifices avaient été institués par d'autres races que la leur (2).

Il y a d'ailleurs dans l'Arcadie quelques noms de fleuves et de villes que la langue grecque ne suffit pas à expliquer, et dont quelques uns sont certainement de l'albanais pur, par exemple : Σουματία qui n'est autre chose que *σουμέτια* foule de peuple ou bien *σουμτία* laideur. Θώκνεια rappelle *τοκέ-α* terre ferme ou *τόκ-γou* pli; Λύλη fait penser à *λγούλη* la fleur, et le Λύμαξ, une des rivières de l'Arcadie, rappelle les mots albanais *λγούμε* fleuve, et *λγouμακγe* branche parasite. Enfin l'Arcadie, cette terre qu'on

(1) Les Grecs racontaient qu'il avait été changé en loup (*λύκος*) pour avoir goûté la chair humaine. Paus., VIII, 2. Platon, Républ., VIII, 566, D.

(2) Duncker, III, 67.

nous disait fermée pendant une longue série de siècles à toute influence étrangère, se trouve avoir été en relation avec l'Asie Mineure à une époque presque préhistorique. On sait que l'arbre généalogique de Dardanus nous est présenté de plusieurs façons. La tradition la plus complète place Dardanus dans l'Arcadie et en fait un fils de Jupiter et d'Electra, fille d'Atlas et un frère d'Iasion et d'Armonia. Accompagné de ce frère et de son fils Idalos (cpr. le nom du mont Ida); — son autre fils Deimas restant dans l'Arcadie, — il émigre et s'établit d'abord en Samothrace où il est accueilli par le Phénicien Cadmus, et où il épouse ou enlève Harmonia; de là il se rend dans la Troade, auprès de Teucer dont il épouse la fille Βατεια (βατία buisson d'épines).

Le grand'père d'Enée lui-même est Kapys, et d'après Strabon, le bourg Kapyæ, situé non loin de Mantinée, eut Enée pour fondateur. Enfin Apollodore cite comme frère d'Enée un Lyros dont le nom rappelle celui des villes Lyrnessos, Lerna, etc. On sait enfin que la Dardanie était le nom d'un canton de la Troade longeant l'Hellespont, s'étendant de Zelée à Skepsis et ayant eu pour roi Enée. La ville de Zelée enfin passait pour avoir été habitée par les Amazones et avoir été le siège d'un oracle, circonstance qui semble indiquer des influences sémitiques (Ζέλεια la ville ombreuse de זלל être ombragé, ombre, ou bien de זלל prier. (Cpr. zi, qui en albanais signifie *noir*.)

§ 9. — *Les Albanais, les Lélèges et les Lyciens
d'après le D^r Blau.*

Nous ne suivrons pas le docteur Blau dans les rapprochements nombreux qu'il établit entre la langue albanaise et quelques idiomes iraniens, si fondée que puisse être son opinion au sujet de la parenté qui unit à ces derniers la langue des Skipétars. Pour nous la grande difficulté consiste plutôt à rendre compte des différences profondes qui l'en séparent et lui donnent un cachet si original. Nous n'essaierons pas non plus de vérifier, si le docteur Blau a réussi à identifier les mots et les formes de la langue lycienne, tels que les inscriptions nous les font connaître avec les mots et les formes de l'albanais actuel. Nous sommes persuadé qu'ici encore le docteur Blau a vu juste, mais nous considérons sa tentative comme prématurée ; il sera temps de la recommencer quand nous connaîtrons un plus grand nombre de monuments de l'antique Lycie. C'est un pays, paraît-il, où tout s'est conservé bien longtemps, les noms surtout. Celui des Tramélé vit encore aujourd'hui dans le nom d'un petit endroit appelé *Dirmil*. A côté du nom grec de Xanthos durait le vieux nom d'*Arna* (de ἀργα pièce, bout d'étoffe, peut-être avec le sens de bourg, comme l'allemand *Flecken*). Il y avait une ville du même nom dans la Thessalie, dans la Béotie et même dans l'Ombrie. Plus tard le nom d'Arsinoë, imposé par les Ptolémées, ne put effacer celui de Xanthos ; ni celui d'Antiphellos faire

disparaître celui d'Habassos, nom primitif de cette dernière ville (1).

Le docteur Blau (2), s'appuyant sur Fallmerayer a fait remarquer que de même que la citadelle de *Chimara* et les points de *Parga* et de *Suli* ont été de tout temps les refuges, les asyles inexpugnables de l'indépendance albanaise, de même l'antique Lycie nous offre une triade de forteresses redoutables : *Chimaira*, *Perge* et *Syllion* (*χίμαρος* le bouc, la chèvre, parce qu'elle grimpe sur les plus hautes montagnes; *Perge* se compare à *πέργαμος* et *περγμέζα*, *Syllion* à *σουλήτσι*-i poutre transversale, verrou). Les *Γαγαῖοι*, *Γαγῶτες* (chasseurs?) ou *Ὠγύγιοι* de la Lycie sont devenus les *Γέγετε*, les Guégeois de l'Albanie (cp. aussi *Γύγης* et les noms de famille *Gheghai*, *Gegainus*, latin *Géganius*). Les *Λαβαρεῖς* de la Carie ne seront pas bien distincts des *Lapes*, des *Λαβέρετε*, voisins des Guégeois. Le défilé de *Κόρυκος* en Lycie rappelle le mot albanais *γρούκε* (passage étroit dans la montagne); les endroits *Λάμυρα* et *Λίμυρα* le district albanais *Lamare* (cp. le fleuve *Λάμος* et l'albanais *λζάμε* la-voir, bain; *λζίμε* assiette). En fait de noms propres de personnes, l'ancien *Ἄρσασις* des inscriptions fait penser à l'Arce de nos jours (albanais *ἄρσεζε* courageux, audacieux), *Δαίδαλος* à *Δέδε*, *Δάσκυλος* à *Detsko*, *Καῦνος* à *Kon*, *Konai*; *Λάκσιος*, le héros, à *Λζέκκε*, *Νάνη* et *Ναννίς* à *Νάε* (cp. *νάνιε* mère), *Μίνως* à *Μίνο*, etc. etc.

Les mœurs et les coutumes de la Lycie d'autrefois rappellent fréquemment celles de l'Albanie actuelle. Ce dernier pays renferme plus de murs cyclopéens qu'aucun autre

(1) Bachofen, p. 49.

(2) Blau, p. 660.

de l'Europe; des bandes de maçons en sortent tous les ans pour parcourir l'empire turc en offrant leurs services à qui veut les payer. Hecatée rapportait déjà que des gens venus de la Lycie, travaillant et vivant au jour le jour, avaient bâti les murs de Tirynthe, creusé les cavernes de Nauplie et d'Argos (v. plus haut) (1).

Les Albanaises n'ont pas le droit d'appeler leurs maris par leur nom; la même défense, d'après Hérodote était faite aux femmes des Cariens.

Lorsque les Albanais ont à déposer devant la justice sous la foi du serment, ils ont, avant de le prêter, un ou deux mois pour bien s'informer des circonstances dont ils ont à témoigner. C'est ainsi que Nicolas de Damas nous apprend que les Lyciens cités comme témoins dans un procès, ne déposent pas immédiatement, mais seulement après un délai d'un mois (2).

Le même Nicolas a raison sans doute lorsqu'il parle de la haute estime dans laquelle les Lyciens tiennent les femmes (3); cette estime cependant n'avait pas, comme on l'a cru quelquefois, le caractère d'une gynécocratie. C'est ainsi que les Locriens, qui s'étaient mêlés aux Lélèges dans une forte proportion, établissaient leurs arbres généalogiques à l'aide des noms des mères (4).

Hahn a déjà fait remarquer que les Albanais portaient les cheveux comme les anciens Abantes, qu'Homère appelle ὄπισθεν κομῶντες (5). Ces Abantes paraissent aussi

(1) Blau, p. 661.

(2) Id., p. 651.

(3) Nicol. Dam., fragm. 129; dans Müller, fragm. H G, II, 461.

(4) Polyb., XII, 5, 6.

(5) Hahn, p. 172.

avoir été d'origine lélége, et n'avoir guère différé des Courètes de Chalcis, qui se rasaient la partie antérieure de la tête et conservaient cette mode, lorsqu'ils émigrèrent en Etolie et se fixèrent sur les confins de l'Albanie. Blau prétend, d'après Fellows, que les monuments de la Lycie montrent le même genre de coiffure.

Enfin le savant linguiste de Breslau nous dit avoir été frappé, lors de son voyage en Albanie, du teint extrêmement pâle de ses habitants, et il rappelle à ce sujet le dicton du musicien Stratonicus rapporté par Strabon (1) qui, à la vue des faces livides des hommes et des femmes de la ville de Caunus, située sur la frontière de la Lycie, aurait cité le vers d'Homère :

Οἷη περ φύλλον γενεή, τοίη δὲ καὶ ἀνδρῶν.

La parenté des anciens Lyciens et des Albanais d'aujourd'hui ne saurait faire de doute pour nous, qui tenons pour certain que le fonds de la population troïenne était de nationalité lélége; qu'Enée, chef de Zélée, était Troïen, que cette Zélée est appelée cependant une ville lycienne, que les mêmes noms propres reviennent dans la Troade et dans la Lycie comme Xanthos, Tlos=Tros, etc. Ce qui est plus étrange, c'est que les Lyciens pourraient bien avoir été de la même famille que les Trères, que les uns considèrent comme une population thrace, les au-

(1) Strabon, XIV, 556, 35. — Il est à remarquer cependant que la pâleur des habitants de Kaunos est attribuée par Strabon à la *malalaria* qui y régnait en automne.

tres comme une tribu cimmérienne (1). Ce qui est certain, c'est qu'unis aux Lyciens les Trères battirent les Lydiens et conquièrent Sardes vers 600. L'armée des Thraces qui à l'époque de l'invasion des Cimmériens pénétra d'Europe en Asie, était commandée par un certain *Pataros*. On trouve sur des inscriptions et des monnaies les Lyciens accolés aux Thraces (Λυκίων Θρακῶν). Le mot Τρηῆρες, ailleurs Τρᾶρες, paraît être le mot albanais τράου ou τρασι pl. τράρε sommier, travon (pour dire : confédérés?) Il se retrouve dans le nom d'un fleuve du Latium Τρηῆρος (2).

§ 10. — *Les noms propres formés avec les désinences -ασσος -ασσα -ισσος, etc.*

Le docteur Blau a fait remarquer que ces désinences se rencontrent dans les noms de beaucoup d'endroits situés dans les districts méridionaux de l'Albanie actuelle; il cite *Modrissus, Lisso, Artissa, Brissa, Kalissa, Arassa, Pliassa, Riniassa, Paljasa, Schalassi, Schiessi, Jaissi*. Il est aujourd'hui admis généralement, que ces désinences ne sont pas grecques; Movers croyait qu'elles étaient cariennes (3). Il nomme d'abord *Amamassos* et *Tamassos*, anciennes villes de l'île de Chypre, puis *Assos, Halicarnassos, Imbrassus* (à côté de Imbros), *Kryassus* à côté de Krye, *Iassus* à côté d'Ios (il y avait un *Jassus* dans l'Achaïe et dans la Carie), *Kybassus, Nar-*

(1) Bachofen, p. 19; Dieffenbach, II, p. 178-180.

(2) Dictionnaire de Pape à l'article Τρηῆρος.

(3) Movers, *Phœnicier*, III, 20, note.

kassus, *Prinassus* (cp. Priène), *Pigalassus*, *Bubassus*, *Sagalassus* (de ἄλδ propriété), *Dyndassus*, *Harpassa*, *Bargassa*, *Myl-asa*, *Pegassa* et *Pedasa*, etc. Comme cette terminaison est employée quelquefois pour désigner des montagnes telles que Παρν-ασσός, Κορ-ησσος, Βριλησσός (de βρι signifiant *corne* en albanais), peut-être même Ἰμηττός, pour Ἰμησσός; que d'un autre côté la ville d'Assos (1), dans la Mysie, était située sur une hauteur inaccessible, le sens du mot, avant de descendre au rang d'une désinence, devait être *élévation*, *position forte*. On peut comparer le mot latin archaïque *asa*, pour *ara* de la racine *ás* être assis. *Ara* ne signifie pas seulement autel, mais toute base élevée p. ex. *ara sepulcri*. Les Sémites en envahissant l'Asie Mineure auraient-ils emprunté aux Pélasges un mot dont il ne reste plus de trace dans l'albanais actuel? En hébreu פס a le sens de soubassements. Le petit bourg d'Ἀσσησός, non loin de Milet, reproduit exactement les formes de l'hébreu פִּסְיִשׁ bases, fondements. Il ne serait pas absolument nécessaire que toutes les villes en *-assus* fussent bâties sur des hauteurs. Il suffirait qu'elles fussent entourées de remparts du haut desquels on pût les défendre.

Il y avait quatre *Pedasa*; il est vrai que la plus célèbre s'appelait τὰ Πήδασα, l'ancienne capitale des Lélèges. Elle était située dans la Carie. Dans la même ville se trouvait un plus petit endroit appelé Πηδασίον. La troisième ville de ce nom était Πηδασός au pied de l'Ida; elle était peuplée, elle aussi, de Lélèges, et gouvernée par

(1) Il y avait encore une autre petite ville d'Assos, située dans l'Épire.

le roi Altes. Elle fut détruite par Achille. Enfin il y avait
avait une ville Πηδασός en Messénie, entourée de vignes
(ἀμπελόεσσα) dont Agamemnon voulait faire cadeau à
Achille avec six autres endroits (Kardamyle, Enope,
Hire, Phères, Anthée et Epée (1). Movers croit recon-
naître des noms cariens dans celui du promontoire Pe-
dalion de l'île de Chypre et dans celui de la rivière
Πηδαιῶς coulant dans la même île. Aujourd'hui la ra-
cine *pad* est absente dans l'albanais, comme celle qui a
servi à former la désinence *-assos*. En hébreu *padan* si-
gnifierait *champ, campagne*.

Les désinences *-ισσος, -ησσος, -ισσα*, sont-elles identiques
à *-ασσος*? La chose est au moins possible. L'idiome alba-
nais n'est pas étranger à l'apophonie si répandue dans
les langues teutoniques. Il y avait dans le pays des
Locriens, près d'Oeanthe, un endroit du nom d'Ἡσσός.
Tout le monde connaît la ville d'Issos, en Cilicie, cé-
lèbre par la victoire d'Alexandre. Le même nom re-
vient dans Ἴσσος, ancien nom de l'île de Lesbos; une
autre île située près de la côte illyrienne s'appelait aussi
Ἴσσα. (2) Enfin toutes les villes du nom de *Larisse* trou-
veraient ici leur explication.

Il ne faut pas confondre la désinence *-ισσος, -ισσα* avec
-ισσος qui caractérise le nom de quelques rivières. Cet
-ισσος paraît venir de la racine indo-européenne *vish*, par-
tager (*vishu bipartitum*) cpr. ἰσος (3). En effet, les ri-

(1) Iliad., IV, 150 et suiv.

(2) N'oublions pas que dans la Laconie il existait une montagne
du nom d'Issôrion.

(3) Benfey, *Wurzel-Lexicon*, II, 222.

vières partagent les champs. Donc Παμισός serait celui qui *divise les pâturages*, Κηφισός le diviseur *paresseux* (de sa marche lente : κηφίην bourdon, insecte fainéant). L'Ilisse paraît s'être appelée d'abord Είλισσός de ses circuits sinueux (de ελίσσω je tords). Le Περιμησσός seul fait exception; on aimerait qu'il s'appelât Περιμισός. Il naît sur l'Hélicon, et après son confluent avec l'Holmios] il se jette dans le lac Copaïque. Son nom paraît venir de l'albanais περιμζερ ou περιμζιρ uriner.

§ 11. — *De quelques noms qui commencent par la syllabe τευ-*.

Nous avons déjà entretenu le lecteur de l'étymologie de Τεύκρος que Hahn rattache à θεκερέα orge, et Benfey, à la racine τυκ atteindre, frapper. Pour arriver à un résultat plausible, il convient de comparer les mots ou les noms qui semblent avoir été formés à l'aide d'éléments semblables. Ce sont surtout : Τευδέα, bourg de l'Achaïe situé près de Dymé, avec une rivière Τευδέας, affluent de l'Acheloos, qui coule dans l'Elide : puis Τεῦδεις bourg de l'Arcadie, Τευδρανία ville de la Mysie avec son ancien roi Τεύδρας y résidant; Τευδρώνη ville de la Laconie. On peut y ajouter Τεύταμος nom du père du philosophe Bias, Τευμησσός petite ville de la Béotie, peut-être d'autres encore.

S'il est vrai que τευμάομαι se dit pour τευχμάομαι, si la forme Τεύταμος se trouve à côté de Τεύταμος, si enfin

τέκτων et τέχνη ne peuvent être séparés de la racine sanscrite *tvac'* couper, façonner, Τέκμησσα et Τευμησός seraient à peu près le même mot et signifieraient : bien façonné, bien bâti. Il faut cependant considérer qu'il existait dans l'antiquité un certain Τεύταρος, premier possesseur de l'arc porté plus tard par Hercule, et notamment une reine d'Illyrie appelée Teuta ou *Teutana*, et une île de l'Adriatique du nom de Teuthria. Les Illyriens avaient-ils déjà, dans ces temps reculés, des relations avec les Slaves et les Germains? C'est assurément très-possible. Or en lithuanien *tauta* veut dire *peuple* : c'est l'ancien allemand : *thiuda*. Est-ce que le nom des Allemands serait ainsi indiqué d'avance dans les ténèbres préhistoriques des migrations des Lélèges et des Pélasges? Dans les noms Τευδέα, Τευδρώνη, Τεύδρας, les secondes syllabes n'offrent pas de difficultés (θεάομαι je vois, δρώνος de la racine δρα placer). Il reste cependant une autre explication. Le mont Ταύγετος a été traduit en sanscrit, je ne sais par qui, *tavat-g'ata* c'est-à-dire *τοσοῦτος γεγώς*. Les deux dernières syllabes se retrouvent dans *τηλύγετος*. Si l'on admet qu'un nom propre puisse être composé ainsi avec une forme pronominale, on pourrait essayer de retrouver un pronom démonstratif dans Τευδέα, Τευδρώνη, etc. Il paraît certain que le verbe τευτάζω n'a point d'autre origine.

Teutatis

§ 12. — *De quelques noms géographiques isolés et expliqués à l'aide de l'albanais.*

Passons d'abord en revue quelques îles de la mer Egée. Là nous rencontrons d'abord l'ancienne station phénicienne d'*Oliaros* où l'on pêchait le célèbre coquillage et où l'on teignait en couleur de pourpre les étoffes précieuses. Or *λχαρίεγ* veut dire en albanais je *teins*, *λχαρός* bigarré, multicolore. L'o ne paraît être que l'article sémitique *ha*, *hal* ou *al*. *Imbros* (et *Imbrasos*) rappellent *μβράς* je vide, *μβράσε* vide, désert. *Nisyros* pourrait venir de *nis* j'orne; *Icaria* de *ικέιγ* je m'enfuis (la légende d'Icare?) ou bien de *ικρα-τε*. frai, œufs de poisson; *Paros* de *παρρέ* herbe, verdure. L'île de Samos, située elle-même dans la mer Icarienne, tirerait, d'après Strabon, son nom d'un mot ancien *σάμος* signifiant hauteur, colline. Mais ce mot auquel ne répond, que je sache, aucune racine de la langue grecque, paraît avoir été transmis soit aux Grecs soit aux Pélasges par les Sémites, *דמש* en hébreu voulant dire : être élevé d'où *דמיש* ciel, et peut-être même *דש* le nom, c'est-à-dire le signe en relief. Cette étymologie est appuyée par le grec *σῆμα* que l'on identifie ordinairement avec le slave *szamenie*. Il y a une île de *Samé* près d'Ithaque. La capitale de l'île de Céphallénie portait aussi le nom de Samé ou Samos; on peut comparer enfin *Σαμικόν*, citadelle élevée sur les bords de l'Anigros dans l'Elide.

En abordant au Peloponèse, nous rencontrons *Pylos*, nom porté par trois villes situées dans l'Elide, dans la

Triphylie et dans la Messénie. Nélée, comme on sait, n'était pas le fondateur de ces villes; le nom indique certainement une origine lélégique. Πύλ-ι encore aujourd'hui veut dire *bois, forêt*, en albanais. Il y avait une ancienne ville de Pyléné dans l'Étolie et un Πύλαιον ὄρος (montagne boisée) dans l'île de Lesbos. Hahn, qui connaît l'étymologie de Pylos, fait remarquer que Pylade est appelé naturellement l'ami inséparable d'Oreste, l'un étant l'homme des bois et l'autre le montagnard. Hahn a signalé pareillement l'origine albanaise du nom du promontoire *Malée, mall* signifiant *montagne* dans l'idiome des Skipétars. Ces rapprochements pourraient être considérablement augmentés. Citons les trois Φαραι de l'Archæie, de la Messénie et de la Béotie, sans compter la colonie Pharæ fondée par les Achéens dans l'île de Crète. Le nom se rattache à l'albanais φάρρε-ι semence, fruit, descendance, race. Citons encore Λέβεδος dans l'Ionie, Λεβάδεια près de l'Hélicon en Béotie de λεβδύγω je célèbre, j'illustre, quoique Miklosich fasse dériver ce verbe du latin *laudare*. Quant aux noms de l'île de Λέβινθος et de Λέβηνα, port de la ville de Gortyne dans la Crète, ils pourraient bien être d'origine phénicienne. Δύστος dans l'Eubée, paraît être l'albanais δύστε-α plaine, campagne, etc.

N'oublions pas de citer à côté des noms propres de Λύκος et Ευπέτι, vestiges du passage des Lélèges dans l'Attique, le nom du dème Χολλίδαι venant de l'albanais χόλλε tenu, fin, sague.

Citons encore le nom de l'île de Délos, l'île du dieu du Soleil, de l'albanais δέλι, δίλι soleil; celui de la ville Διμάλη située en Illyrie sur deux montagnes, de l'albanais

δὲ deux et μάλ'js montagne; et enfin le fleuve Βόκαρος dans l'île de Salamine, qu'on appelait plus tard Βοκαλίας en traduisant, pendant qu'on le défigurait, l'ancien mot βούκουρα qui dans l'albanais de nos jours signifie beau. On nous apprend en même temps que les Trézéniens appelaient le printemps βόκαρος, c'est-à-dire la belle saison (1).

Enfin le nom de Myndos, ville de la Carie s'explique par l'albanais μουνδ' je suis puissant, je suis vainqueur.

Beaucoup de noms de villes et de fleuves latins ont un air absolument albanais. C'est par l'albanais que s'expliquent les noms des trois grandes batailles où Hannibal vainquit les Romains : le nom de la rivière Ticinus semble venir de τσίκε-α gouttière; celui de la Trebia de τρέβε route (grec τρίβος (2)? et le nom du lac Trasimène de τράσε-α gros, τράσμε-ja grosseur; c'est le grand lac. C'est ainsi que le nom des Σάτραι, peuplade thrace établie entre le Strymon et le Nessus, se retrouve dans celui d'une ville italienne : Satrio (albanais satéri, couteau, hache). Βλήρα ville de l'Etrurie paraît signifier : marché, foin de βλείγ j'achète, βλ'jέρε-α achat, emplette, etc.

Le plus important de ces noms est manifestement celui du Tibre. Τούβερης est un vieux nom lélègue ainsi que Τέρμερος et Τέρμερις (3). Il rappelle celui d'un fleuve bien connu de la Bithynie, le Thymbris, et la ville Thymbra située dans la Troade, fameuse par son temple d'Apolon. Puisqu'il est question d'un fleuve, rappelons qu'en

(1) En hébreu בקר (bàkâr) signifie bétail et בקר (bòkèr) matinée, aurore.

(2) *Demetrio Camarda*, Saggio sulla lingua Albanese, p. 27, 42, 106.

(3) Bachofen, p. 49.

lycien *τύμνηα* signifie bouc, et qu'en albanais *τουβλέ-α* est « un conduit d'eau en argile. » Cpr. *tibia, tuba*, etc.

Ajoutons les Bardæi ou Bardei, peuple de l'Illyrie et Barderate, ville de la Ligurie, tirant l'origine de leurs noms probablement de l'albanais *βαρᾷ* blanc (1).

§ 13. — *Nouvelle conjecture au sujet du nom de la ville d'Athènes.*

Notre intention ne saurait être de relever les noms propres phéniciens si nombreux dans toutes les parties de la Grèce. Toutefois nous ne résistons pas à la tentation d'essayer de donner du nom d'Athènes une explication tirée d'un idiome sémitique. Les côtes de l'Attique ont été fréquentées de très-bonne heure par les Phéniciens et les Cariens ; ils y ont établi des colonies ; la légende des Amazones prouve qu'une déesse sémitique, l'Astarté de Sidon, a été adorée à Athènes même. Pourquoi Athènes n'aurait-elle pas été une station phénicienne aussi bien que Thèbes ? Curtius ne persuadera personne en donnant du grec *Ἀθῆναι* la traduction *Florentia*, quoique la ville soit appelée aujourd'hui *Ἀνθίνα* par les Albanais. A coup sûr les campagnes de l'Attique n'ont jamais été bien fleuries. Si l'Athènes de l'Attique était la plus ancienne de toutes les Athènes qui ont existé, on pourrait faire venir le nom de la célèbre ville de *תְּנַחַח* (*Ténah*),

(1) Voyez d'ailleurs au cinquième livre la longue liste des noms de villes, rivières et montagnes de l'Épire, qui se répètent, avec de légères modifications dans la partie méridionale de l'Italie et dans la Sicile.

figuier, précédé de l'article sémitique. Athènes aurait le même sens qu'*ἐπιπέεος* figuier sauvage, nom par lequel sont désignés plusieurs endroits de la Grèce ancienne et de la Troade, et notamment un des bourgs situés au pied du Pinde et habités par les Doriens avant leur invasion dans le Péloponèse. On n'ignore pas que les figues étaient abondantes dans l'Attique, et que les habitants du canton en faisaient un trafic d'exportation.

Mais il y a apparence que la plus ancienne Athènes n'est pas l'Athènes de l'Attique. Il y avait dans l'antiquité dix endroits qui portaient ce nom (1); il y en avait dans la Carie, dans l'Acarnanie, dans la Laconie, dans l'Eubée (*Ἀθήναι Διάδες*), etc., etc. Or, d'après Strabon (2), suivi par Pausanias (3), Cécrops aurait fondé à l'époque où il aurait régné sur la Béotie, près du lac Copaique, une *Athènes* et une *Eleusis* détruites toutes les deux par les inondations du lac. Les deux villes étaient situées sur une petite rivière du nom de *Triton*. Le nom de cette rivière est inséparable de celui de la déesse Athéné; on croyait qu'elle était née sur ses bords. D'autres plaçaient sa naissance près de la source *Tritonis*, que l'on montrait à Aliphera dans l'Arcadie; d'autres même près du lac Triton, dans la Libye (voir plus haut). Toujours est-il que *Τριτογένεια* était un de ses surnoms les plus connus; il désignait la déessesans qu'il y eût besoin d'ajouter *Ἀθηνᾶ* ou *Παλλάς*. Les grammairiens prétendent que *Τριτώ* signifie *la tête* dans la langue des Athamanes, expliquant ainsi les légendes d'a-

(1) Voir le dictionnaire de Pape continué par Benseler.

(2) Strabon, IX, 407.

(3) Pausanias, IX, 24.

près lesquelles Minerve serait sortie de la tête de Jupiter. Toujours est-il qu'Athéné était une divinité des eaux fécondantes. Voilà pourquoi dans un mythe de la Cyrénaïque, dont nous parlerons plus loin, elle pouvait être présentée comme une fille de Neptune et de Tritonis, nymphe du lac africain de ce nom, situé près de la petite Syrte. Triton lui-même d'après Hésiode (1) serait fils de Neptune et d'Amphitrite. Or, en albanais *τρετ* veut dire fondre, *bora tretite*: la neige fond. *Bora* n'est-il pas le grec *βορρῆας*? Le participe *τρέτουμε* signifie *fondue, dissous*. Ajoutons que *Τρίτωνος* est le nom d'une ville de la Macédoine. Rien d'étonnant que les noms des rivières et des montagnes accusent souvent une plus haute antiquité que ceux des villes. Athènes, d'après nous, serait une colonie des Phéniciens établie sur un terrain habité par la population primitive que nous savons. A nos yeux le mot Athènes ne serait autre chose que le mot hébreu *אֵתֵן* (*âtin*) qui signifie un endroit de pâturage et de repos pour le bétail. Athéné Tritogeneia serait la déesse des pasteurs de ces parages, de ces bas-fonds humides.

§ 14. — *Essai d'expliquer à l'aide de l'albanais quelques noms propres de personnes appartenant aux âges mythiques et héroïques de la Grèce.*

1. Le nom du roi des Lélèges *Ἀγκαῖος* à Samos paraît un mot grec ou tout au moins un mot grécisé. *Ἀγκαῖος* sem-

(1) Hésiod. Théog., v. 931.

ble se rattacher à un substantif ἄγκη comme ἀναγκαῖος à ἀνάγκη. Ἄγκη est une forme plus ancienne que ἀγκάλη ulna, bras. Le sens paraît être : défenseur, protecteur fort. Comparez le nom du roi Ancus.

2. Le nom de Βρισεύς, roi des Lélèges à Pédasos ou prêtre à Lyrnessos paraît venir de βρι-ρι corne. La corne dans la haute antiquité était, comme on sait, le symbole de la force; à moins qu'il ne faille voir dans le nom de ce personnage un dérivé de βράς je tue, βρειῖε ou βρείῖj signifiant *meurtre, soif de sang*.

3. Le nom du roi Altès à Pedasos pourrait s'expliquer par un mot commun aux Lélèges et aux Cariens : αλα cheval. Altès serait : muni d'un cheval, cavalier, chevalier.

4. Le héros des Phasélites Kylabras pourrait tirer son nom de κούλε tour, bastion et de βράς je tue, ou de βρείῖj je ronge.

5. Le vent du nord, l'aquilon βορρᾶς ou βορέας ne paraît être autre chose que l'albanais βόρρα la neige.

6. Qui nous fournira l'étymologie du nom de la fille de Chiron et de Chariclo, de l'épouse d'Eaque, de la mère de Pélée? Elle s'appelait Ἐνδής dorien Ἐνδαῖς. Nous la trouverons dans l'albanais, où ἐνδέ-ja veut dire calice de fleur, œnanthe, saxifrage (de ἐνδέμ je fleuris).

7. Qui nous expliquera le sens du nom du célèbre devin Μίψος fils d'Apollon et de Manto, qui fonda l'oracle de Mallos, dans la Cilicie, de concert avec Amphilochos et vainquit au jeu des énigmes Calchas, qui en mourut de chagrin? Or, Mopsos est identifié par quelques-uns avec le Lapithe Mopsos, fondateur de la petite ville de Mop-

sion en Thessalie. Le nom de Calchas se rattache manifestement à *καλχαίνω* je médite, je réfléchis ; celui de Moppos, inexplicable si l'on ne veut recourir qu'aux racines grecques, ne présente plus de difficulté si l'on consulte le dictionnaire albanais. *Μύβιγ* ou *πύβιγ* dans l'idiome des Skipétars veut dire : j'apprends, j'enseigne ; *μπισούαρι* un savant ; *μπισούαρα* savoir, érudition. On n'ignore pas que *Μόλοπία* est un des anciens noms de l'Attique, nom que l'on fait venir ordinairement du nom d'un de ses anciens rois *Μόλοπος* ou *Μόλοφ*. *Μόλος* étant le nom de l'intelligence même, ne nous étonnons pas si le canton qui en a été le foyer, en a pris ou reçu le nom. La seconde partie du composé était employée souvent dans les noms propres anciens avec le sens d'étendue, terrain, pays, à proprement parler : aspect, vue. On n'a qu'à comparer *Κεκραπία*, *Έλλοπία*.

8. Quel sera le sens du nom porté par le fameux artiste Dédale ? Il y avait sur la frontière de la Lycie une montagne et une ville de ce nom. *Dallj* en albanais veut dire : je germe, je ressors, *dallje-a* gonflement, grosseur. De là au nom d'un mont il n'y a pas loin. Puis *δαιδάλλω* je travaille en relief. On le voit, *Δαίδαλος* est en réalité un nom appellatif.

9. On trouve certainement aussi dans l'ancienne histoire de Rome et d'Italie des noms pélasgiques. Tel paraît être celui de *Porsena* ou *Porsenna*, roi de Clusium. La désinence *να* ou *νε* est celle d'un participe plus rare que la désinence *-ρε* ou *-αρε* ou *-ούαρε*. *Πορσίτ* en albanais veut dire ordonner, *πορσία* ordre, *πορσίβεννε* (composé de *πορσία* ordre et *βέννε* faisant) obéissant. C'est peut-être l'ancienne

forme même, du nom du célèbre ennemi des Romains. On peut ainsi expliquer *Sisenna* de *sisem* savoureux, aimable, attrayant ; *Spurinna* de *τσπυρρῆ*, chasser, etc.

10. Les trois dieux de la mort de la Lycie ne sont probablement pas d'origine pélasgique ou albanaise. *Arsalus* paraît être dit pour *chars-el* hache de Dieu, surnom du dieu carien de Mylasa. C'est donc un dieu d'origine sémitique, probablement adoré aussi par les Solymes. J'ignore l'origine des noms de Drins et Trosobios. En albanais *δρυν* veut dire : cadenas ? Trosobios pourrait se rattacher à une racine *τριστ*, qui signifierait : faire trembler ?

11. En revanche, on a expliqué depuis longtemps le sens de la déesse *Thétis*, mère d'Achille, par l'albanais *δέτ* : la mer. En effet, le dictionnaire grec ne fournit pas d'explication satisfaisante du nom de l'épouse de Pélée.

12. C'est ainsi que Hahn fait venir le nom de la déesse *Némésis* de l'albanais *νεμ* je maudis, d'où l'on a formé un substantif *νέμεστι* quelqu'un qui jure, qui maudit.

13. On identifie volontiers en grec *δα* et *γα* ; mais comment se fait-il alors qu'on n'ait jamais dit *Γαμάτης* ? L'identité des deux mots ne me paraît pas suffisamment démontrée. Le grec *δα* rappelle l'albanais *δε* terre, quoique *δε* en albanais soit masculin : *δέου* i *τέρρε* toute la terre. Hahn ne manque pas de citer l'ancien nom de Déméter : *Δηώ* (p. 251).

14. Plutarque nous apprend (Pyrrh., c. 1), qu'on rendait à Achille dans l'Épire des honneurs divins, et qu'on l'appelait *Ἄσπετος* dans la langue du pays. En albanais *speite* ou *çpeite* veut dire *rapide, agile*, et on s'est de-

mandé s'il fallait voir dans cet adjectif la traduction de l'épithète *ποδώνης* donnée au héros grec.

§ 15. — *De quelques mots albanais égarés dans d'autres idiomes européens.*

1. — Le premier et le plus important de tous ces mots est le verbe *vdéivγ*, aoriste *vdéijsa* j'étends, je développe, je tire, je réside, qui paraît avoir traversé avec les Pélasges la mer ionienne, s'être répandu dans tout l'Occident latin et y avoir donné naissance au verbe *andar* provençal *anar*, français *aller*. Les tentatives de Diez de rattacher *andar* soit à *ambulare* soit même à *aditare* ne sont pas heureuses — celle de Langensiepen, qui en s'appuyant sur *reddere*, devenu *rendre*, *render*, etc., dans les langues néo-latines, voudrait expliquer *andar* comme une corruption *addere*, qui à la suite de l'insertion de la nasale, aurait quitté la 3^{me} conjugaison pour la première, ne se soutient pas davantage (1). Il est déjà peu probable que la signification de la locution *addere gradum* doubler le pas, se soit attachée d'une manière invariable au verbe *addere* seul, tout en se modifiant légèrement. Les deux passages de Virgile et de Silius Italicus cités par M. Langensiepen (surtout celui de : *quadrigæ addunt in spatia*) rendent, à cause de leur tour forcé, la conjecture *addere* = *andare*, encore plus invraisemblable. Et comment croire que l'emploi du verbe *addere* avec un sens aussi étrange ait eu lieu au milieu des classes popu-

(1) Voyez Scheler, *Dictionnaire étymologique de la langue française* à l'article *aller*.

laires dans tous les pays latins à la fois : dans l'Italie, la Gaule et l'Espagne ? Il est évident pour nous, que ce mot *andar* existait longtemps dans la *rustica* avant de se faire jour dans la langue écrite ; il existait dans l'usage journalier du peuple ; il existait dans les noms de cent endroits — *Ἀνδανία* avait le même sens que *Ὀρχομενός*, c'est-à-dire l'endroit où l'on va et vient librement, où l'on séjourne, *ubi versantur*. Le verbe *andar* a dû être longtemps en usage en France, puisque *andain* dans le dialecte normand signifie un pas, dans le dialecte du Berry, ce qu'un faucheur peut faucher à chaque pas qu'il avance ; puisqu'en Bourgogne on dit quelquefois *andier* pour un sentier dans la vigne. En effet en espagnol *andana* et en portugais *andaina* signifient couche, *série*. L'ancien espagnol présente même une forme *andamio* démarche (latin du moyen-âge : *andamius* marche, entrée). Enfin l'espagnol *andamio* portugais *andaimo andaimme* signifient encore petit chemin sur le mur ou rempart, *échafaudage* (1).

2. — Nous placerons au second rang le grec *θάλασσα* ; dont il n'a jamais été donné d'explication suffisante. On l'a fait venir de *ταράσσω*, on a voulu y voir une onomatopée imitant le murmure des vagues. Cette obscurité d'origine est d'autant plus étrange qu'elle n'existe pas pour les autres termes qui désignent la mer : *πόντος* *πέλαγος*, *ἄλις mare*, etc. Or, en albanais *τάλας-ζι* veut dire la vague, l'onde ; *ταλαντίς* j'agite, je tourmente, je balance ; *τάλεμ* je plaisante ; *δαλενδία* inquiétude, enthousiasme.

(1) Les mots *andamio*, *andain*, semblent reproduire la désinence albanaise *-μεζα* dans *νδενιτμεζα* étendue ; *νδειτμεζα* habitation, loisir.

siasme. Ajoutons qu'en serbe aussi *talas*, veut dire *flot*, et que Miklosich, qui y reconnaît pareillement le grec *θάλασσα*, se demande lequel des deux idiomes aurait emprunté ce mot à l'autre. Le mot appartient évidemment à la langue où il ne se trouve pas isolé, où il fait partie de toute une famille de termes s'expliquant les uns les autres. D'ailleurs les Albanais étaient familiarisés avec la mer avant les Slaves.

3. — Parmi les mots que l'albanais aurait tirés des langues néo-latines, le même Miklosich fait figurer *tare* la tare, serbe *dara*. *Tare* est expliqué dans le dictionnaire de l'Académie française : déchet, diminution, soit pour la quantité, soit pour la qualité. Puis on y trouve : les marchands appellent *tare* les barils, pots, caisses, emballages qui contiennent les marchandises ; et enfin les marchandises mêmes, déduction faite de la *tare*. Diez d'après Freytag fait venir le mot de l'arabe *tarah* éloigné, écarté ; *tarh* le résidu, l'objet abandonné. Nous faisons venir l'albanais *tare-a* avec Hahn de *ndara* division, séparation (*νδάρι* je sépare, divise, partage). On sait qu'à côté des Arabes, les Grecs ont fait dans la Méditerranée de tout temps office de courtiers de commerce, et une grande partie des habitants de la Grèce étant composée d'Albanais à partir du XIV^e siècle, un mot albanais a bien pu se glisser dans les langues parlées par les peuples méditerranéens.

4. — Le mot *sopha* est expliqué par Diez d'accord encore une fois avec Freytag par l'arabe *çoffah* banc où l'on se repose devant la maison. Or, en albanais *sophe-a* (dialecte des Guégeois) signifie banc de gazon, et nous

trouvons dans la même langue *sepha-ja* repos, joie. Il est vrai qu'Hahn prétend que *sepha-ja* est turc — soit ; mais laquelle des deux langues à emprunté le mot à l'autre ?

5. — Les Allemands se servent couramment d'un mot dont personne n'a encore pu fournir l'étymologie, c'est *Apfelsine* orange. Le mot plus noble employé ordinairement pour désigner ce fruit est *Pomeranze*. La première partie de ce dernier mot n'est autre chose que le français pomme, italien *poma* ; et il répond ainsi à la première partie du mot *Apfelsine*, puisqu'en allemand *apfel* signifie pomme. Sur la seconde partie de *Pomeranze* on peut voir la dictionnaire étymologique de Diez :

Naranza est la forme vénitienne dialectale de l'italien *arancio* : Saumaise faisait venir ce dernier, ainsi que le français *orange*, du latin *aurantia* pomme dorée ; mot par lequel on aurait remplacé au moyen-âge le mot *aurata*. Ce dernier se serait dit pour *aurea mala* pomme des Hespérides. *Aurantia* composé avec *in* aurait donné *inaurantia*, *naranza*, etc., etc. Diez aime mieux voir dans *naranza* un mot persan, introduit en Europe par les Arabes. L'orange en persan se dit *nâreng* ; — en arabe *nârang*. Le mot français en est la transformation maladroite due à une fausse étymologie ; le peuple voulait le rapprocher du latin *aurum*, français : *or*. Le latin du moyen-âge (au 13^e siècle) transcrivait ce terme oriental : *arangia*.

Le fruit fut importé en Allemagne à la fois par les Provençaux qui l'appelaient *orange* et les Vénitiens, qui disaient *naranza*, *poma naranza*. Mais d'où pouvait ve-

nir aux populations germaniques l'expression Apfelsine ? Le dictionnaire de Grimm est muet sur ce point, et celui de Krafft traduit : *China-Apple* (pomme de Chine), explication à laquelle on ne peut pas s'arrêter sérieusement.

Il y a en albanais une désinence *-σίνε* (déterminée *σίνεα*) à l'aide de laquelle cette langue forme des substantifs appellatifs et surtout abstraits, par exemple *μερσίνε* outre à vin (de *μέρε* mesure pour les liquides et marchandises), *μετσεφσίε* secret, sacrement ; *λχηγεσίνε* humidité ; *θατσίνε* sécheresse ; *βρανεσίνε* assombrissement du ciel ; *έγερσίε* bête fauve, (de *έγρε* sauvage) etc. (1). C'est ainsi que de *άμει* je, ou *άμελ* je doux (on dit aussi *έμβελ*) que les Albanais ont formé un substantif *άμελσίνε*, dont le sens est : plat sucré, douceurs. Nous croyons que c'est le mot même auquel répond l'allemand *Apfelsine*. — Les gens du midi de l'Allemagne ont cru reconnaître dans l'albanais *άμελ* je le mot *Apple*, comme Italiens et Français ont cru retrouver dans le persan *nareng'* le latin *aurum*. Des exemples de fausses étymologies inoculées ainsi à la langue par le peuple sont nombreux dans toutes les langues, même en allemand. (On n'a qu'à penser à *Kartoffel*, *Latwerge*, *Holzbock*, etc.)

Reste à expliquer comment les Allemands ont pu être amenés à adopter un mot albanais désignant très vaguement un objet pour lequel l'italien et le français leur avaient fourni des noms généralement connus et compris (2).

(1) Camarda rattache avec beaucoup de vraisemblance cette terminaison à la terminaison grecque *-συνη* dans *σωφροσύνη*, *διδασίση* *Grammatologia comparata sulla lingua albanese*, Prato 1866.

(2) En albanais l'orange amère se dit comme en vénitien *ναράντσι*, l'orange douce *τροτοκάλε* ou *τροτοκάλε*, de la ville d'Oporto.

Pour comprendre un fait aussi étrange, il faut se souvenir que Venise a appartenu jusqu'à ces derniers jours à l'Autriche, que l'Allemagne participe encore par le port de Trieste au commerce qui se fait dans la Méditerranée ; qu'enfin il existait non seulement dans la Sicile, mais dans les états des Habsbourg même, trois colonies d'Albanais, une dans la Sirmie sur les bords de la Sawa datant de 1740 ; une seconde de 900 âmes à Erezzo qui n'est qu'un faubourg de Zara, capitale de la Dalmatie ; une troisième de 210 âmes sur la presqu'île d'Istrie à Péroé près de Pola. *Péroé* en albanais veut dire *vallée* ; le territoire occupé par cette dernière colonie fut accordé en 1657 par la République de Venise à 60 familles albanaises qui s'étaient soustraites par la fuite au joug des Turcs. Quant à la Sicile, on sait que depuis le 13^e siècle, elle a été un but d'émigration pour les Albanais appartenant à la religion grecque. Ils habitent différents points de l'île et leur nombre d'après Bundelli peut monter à 200,000 âmes (1).

Les Albanais de la Sicile et de la Dalmatie qui vantaient aux Allemands les oranges qu'ils leur offraient, les désignaient sous le nom de *douceur* ἀμβ. ἰσίνε. Les Allemands crurent y reconnaître le nom même du fruit et l'adoptèrent (2).

Pour un mot albanais qui a pénétré dans la langue allemande, que de mots allemands n'ont pas pénétré dans

(1) Hahn, p. 13.

(2) Pour rendre plus palpable l'identité de Apfelsine et ἀμβ. ἰσίνε, je ferai remarquer que Xylander écrit ἔμπλε doux. ἔμπλεσοίγ j'adoucis.

l'albanais! Xylander en cite un certain nombre, — quelques uns peuvent dater du temps où les Goths occupaient le pays. Il y a même des mots français adoptés et défigurés par les Allemands, que ces derniers ont importés dans l'albanais. Tel est l'expression *kaputt* employée à tout propos par les gens d'Outre-Rhin, pour dire qu'une chose est perdue, ruinée; appliqué aux personnes, *kaputt* signifie fatigué, éreinté (all. *abgeschlagen*). Croirait-on que les Albanais non seulement ont adopté ce mot, mais qu'ils en ont fait un verbe *κεπούτ* ou *κεπούς* je cueille, j'arrache, je déchire; puis, je suis fatigué, ennuyé, éreinté (par exemple *μός με κεπούτ* ne m'embête pas)? Or, toutes les personnes versées dans ce genre de questions savent que l'allemand *kaputt* n'est autre chose que le français *capot*, et que cette expression désignait à l'origine un gros et grand manteau qu'on jetait sur les épaules et la tête d'un individu, qui avait tout perdu à certains jeux.

6. — Le grec *καμάρα* latin *camera* sont rattachés par Benfey (*Griech Wurzellexicon*, II, p. 283) à une racine *kmar* être tordu, voûté. Il y rapporte la forme *kamredhem*, corps tortueux du serpent; et le persan *kamar* ceinture. Or, l'albanais *κjemέρι* signifie de même *ceinture*, puis *traverse* pour soutenir un mur de pisé, puis *génération*, *race* (pour ainsi dire couche d'hommes), puis *porte voûtée*. Il paraît probable que ce mot a été emprunté par les Grecs aux Pélasges et non réciproquement.

Nous ajouterons quelques coïncidences étranges dont le nombre pourrait être augmenté encore :

1. — Les mots italiens *inganno* fraude, *ingannar* tromper, dont l'étymologie est restée obscure, se retrouvent dans l'albanais γειjέιγ je trompe.

2. — Un mot français des plus plaisants : une *pata-pouf* n'est-il pas identique à l'albanais *pittabof*, expliqué ainsi par De Rada (1) : *grossa e grassa corpo e faccia*. Il cite à l'appui de la désinence féminine — *of* l'adjectif *nkof* qu'il traduit en latin : *hebes*.

3. — Si le premier sens du grec παρθένος est celui d'un être jeune (on n'a qu'à comparer le latin *juventa*), il faudrait peut-être le rattacher à l'albanais *parthina* qui signifie *récemment*, puis à πάρε le premier, puis au grec πάρος, παρά, etc.

4. — L'albanais a un mot étrange pour dire mensonge : řém ou řév. Il rappelle immédiatement l'hébreux *rimmah* tromper.

(1) Grammatica della lingua albanese, p. 50.



APPENDICE



De la caste des Teucriens et des castes analogues dans la haute antiquité.

Le nom des Teucriens était donné aussi aux prêtres qui desservait le temple de Jupiter à Olbé, en Cilicie, fondé d'après la légende par un Ajax, fils de Teucros (1). Ce n'est pas là le seul exemple d'un nom appartenant à la fois à un peuple et à une caste sacerdotale.

Hérodote nous apprend (2) que les Besses sont les prophètes de l'oracle de Dionysos qui se trouvait dans le pays des Satriens. Grimm les compare aux prêtres qui d'après Jornandès s'appelaient *les pieux* (3). Mais la puissante tribu établie plus tard autour de l'oracle portait aussi le nom des Besses (4). Citons encore le nom des Έλλοι ou Σελλοί de Dodone, qui s'applique aussi bien aux prêtres du Jupiter Pélasgique qu'à la population entière de la contrée; de là le nom des Hellènes, qui devait prendre une si grande extension. Peut-être y

(1) Strabon, 573, 44.

(2) Hérod., VII, 111.

(3) Grimm., *Geschichte der deutschen Sprache*, p. 198.

(4) Hérod., Βησσεις; Strab., Βεσσοί; Hahn rapproche ce mot de l'albanais βέσσε-α foi, fidélité (grec πίστις),

a-t-il lieu de citer ici les fameux *Courètes* qui d'après Strabon ne diffèrent pas absolument des *Corybantes* et des *Dactyles* de l'Ida, et qui auraient par conséquent appartenu à l'origine au culte de Rhéa Phrygienne. Ils auraient représenté, par des danses armées, la légende de la déesse et de la naissance de Jupiter. Comme ils passaient pour s'être servis les premiers d'armes d'airain dans l'Eubée, ils ont été identifiés, avec les Chalcidiens (cpr. *Χαλκιδέων*). Ils avaient guerroyé longtemps, disait-on, pour se mettre en possession de la plaine de Lelanton, et ils se seraient rasé les cheveux sur la partie antérieure de la tête pour ne donner aucune prise à l'ennemi dans une lutte corps-à-corps (1). Ils auraient émigré ensuite en Etolie et ils se seraient fixés dans les environs de Pleuron.

C'est ainsi que les *Telchines* sont, d'après Strabon (2), les propres habitants de l'île de Rhodes qui en auraient reçu le nom de *Τελχιδίς*. Ils étaient considérés comme une espèce de sorciers et de magiciens; mais en réalité ils paraissent avoir travaillé les premiers l'airain et le fer, et fabriqué la célèbre faux de Saturne. Toutefois ils seraient originaires de Crète, dit-on; de là ils se seraient transportés en Chypre et enfin à Rhodes. D'autres encore racontent qu'il n'y aurait eu que quelques *Telchines* à Rhodes, et que ceux d'entre eux qui auraient suivi Rhéa en Crète, pour élever et nourrir le jeune Jupiter, auraient reçu le nom de *Courètes*. On ne peut pas méconnaître dans ces

(1) C'était aussi l'usage des *Abantes*, ancienne population de l'Eubée qui s'est mêlé de bonne heure aux Ioniens.

(2) Strabon, p. 558, 19.

légendes les traces du contact des anciens habitants de la Grèce avec les Sémites versés dans les arts métallurgiques. Comme *Τεῦκρος* nous conduit à une racine *τεύχω*, et *Τελχίνας* à une racine *τέλγω*, il est à supposer qu'on attribuait aux Teucriens certaines pratiques et certains talents secrets, grâce auxquels ils conservaient leur ascendant sur les populations qui les entouraient.

De tous ces détails il paraît résulter, qu'à une époque immémoriale, certaines castes sacerdotales auraient exercé dans la Grèce, comme on le savait depuis longtemps de celles de l'Égypte et de l'Asie, une action considérable sur des races primitives, et qu'elles auraient fini par leur imposer le nom même de la caste.



TROISIÈME LIVRE

LE MÉLANGE DES RACES

DANS LE PÉLOPONÈSE

INFLUENCES AFRICAINES

Si nos recherches n'ont pas été entièrement vaines elles auront démontré qu'antérieurement à l'arrivée des Grecs, le pays auquel ils devaient donner leur nom, était déjà occupé par une race couvrant en même temps, soit seule, soit mêlée à d'autres tribus, l'Épire, la Macédoine, l'Illyrie les îles de la mer Egée et toute l'Asie-Mineure jusqu'à l'Halys. Au nord, elle allait se confondre, en s'y perdant, avec des populations slaves, celtiques et même germaniques. A l'ouest elle paraît avoir colonisé, en partie au moins, la Sicile, le sud de l'Italie et avoir essaimé

jusqu'aux Alpes, peut-être même au-delà. Elle avait son idiome propre, qui ne se rattache directement à aucune famille de langues connue de l'Europe. S'il on en peut juger d'après les formes phoniques et grammaticales que cet idiome présente aujourd'hui, il paraîtrait avoir été parlé d'abord par des montagnards ; mais il serait impossible de dire quelles montagnes ils auraient habitées à l'origine, le Caucase, le Taurus ou le Balkan. Ils avaient à coup sûr des notions religieuses, puisque les traces s'en sont conservées dans des traditions parvenues jusqu'à nous par l'intermédiaire de Strabon et surtout de Pausanias. Toutefois, ils ne paraissent pas avoir connu la cité proprement dite, ni constitué de ces centres nationaux compactes, par lesquels s'affirment les peuples *historiques*. L'usage des lettres ne leur est pas resté étranger (selon toutes les apparences au moins), mais ils n'ont pas laissé de souvenirs durables, semblables en cela à d'autres tribus qui ne se sont pas élevées à un plus haut degré de civilisation telles que Ligures, Sicules, Ibères, etc.; oui, semblables aux Indiens de l'Amérique de nos jours, ils ont bien vite subi l'ascendant des vigoureuses races venues du nord et des nations policées de l'orient.

§ 1. — *Plantes, minéraux, animaux importés de l'Afrique.*

Les anciens habitants de la Grèce préhistorique ont-ils eu des rapports avec les peuples de l'Afrique, Egyptiens et Libyens? On ne saurait en douter. Toutefois

ces races sont profondément distinctes par la langue et les mœurs des Pélasges et des Lélèges, et rien ne serait plus erroné que de voir dans leur établissement dans les pays qui constituent aujourd'hui l'empire turc une *poussée* exécutée par les populations du midi vers le nord de l'ancien continent. En revanche, l'influence exercée par ces dernières sur les peuplades demi-sauvages alors de la Grèce et de l'Italie a été mise dans tout son jour par le savant Movers. Cet orientaliste distingué a fait remarquer que l'apiculture passait pour avoir été inventée ou par Saturne ou par Aristée (l'Aptouchos des Libyens) dans les parages de Cyrène. La cire de la Cyrénaïque et de Carthage, le miel africain, ont été et sont encore des articles de commerce très-importants dans le nord de l'Afrique. Aussi faudra-t-il chercher peut-être dans l'ancien idiome libyque, le berbère ou le tamazigh de nos jours, l'origine des mots par lesquels ils étaient désignés. *Κηρος* cera la cire s'y dit *ta-kir*; le miel *ta-ment*; *ta* est l'article libyque. C'est dans l'Afrique aussi que l'on a cultivé de tout temps avec prédilection les plantes légumineuses, telles que pois et fèves. C'est ainsi que le *cicer* et les *lentes* des Latins se retrouvent dans l'*ikikir* et le *ta-lent* des Berbères. L'*abaun* des Africains est le *πύανος* grec, le *πούανος* des Lacédémoniens (comparer l'allemand Bohne; le latin *fa-ba* s'éloigne davantage). Les choux se disaient le long de la côte septentrionale de l'Afrique *carumb*; dans la langue d'Aram *çrob*, *carba*, en grec *κράμβη*, en latin *crambe*. Movers a raison de ne risquer qu'avec précaution la comparaison du latin *hortus* et du berbère *urt*. *Hortus* est un mot d'origine indo-euro-

péenne. Le rapprochement des mots *aurum* et *urgh*, de *nakarat* et *argentum*, de *triticum* et *irdur*, de *farina* et *awaren* nous paraît également sujet à caution. Nous aimons mieux celui d'όρυζα riz et du berbère *aruz*. Mais nous n'oserions pas affirmer que *νίτρον* ou *λίτρον* (hébreu נתר), puis *cucumis*, *tuber*, *zingiber*, fussent d'origine africaine. Movers rappelle que les mules et les petits chevaux dont se servaient dans l'antiquité les Grecs et les habitants du Latium, venaient de la Libye; on les appelait *κάνθανες λιβυκοί*, *canterii*. Il rapproche *asinus* du berbère *aghiul*, qui a le même sens. D'après Hésychius l'âne s'appelait *βριῖκος* à Cyrène. Ce mot fait naturellement penser au latin *buricus*, *buricum* (espagnol *borrico*), quoique Diez fasse venir ce dernier mot de *borra*, français *bourru* ou encore de *burrus* roux, roussâtre.

Movers fait remarquer, dans un autre endroit (1), que les parties montueuses de la Libye septentrionale sont le véritable habitat des chèvres et des brebis sauvages, et que ce serait de là que ces animaux se seraient répandus sur les autres côtes de la Méditerranée. Le nom du bélier en berbère est *ikerri*, celui du bouc *ikil-wash* (2), en égyptien le bouc sauvage se dit *kerch*. Je ne suis assurément pas frappé, comme Movers semble l'être, de l'identité de ces mots avec ceux de *tityrus*, *σισύρα*, *σάτυρος*. Mais d'après des notices de scolastes (3) *τίτυρος* aurait été le nom libyque du bouc. Par *σισύρα*, *σισύρινα* les Libyens, et d'après

(1) Movers, Phœnicier, III, p. 366-368.

(2) Comparez berbère *ish* corne, et *Isammon* = *aries* d'après Serv., ad *Æneid.*, IV, 196.

(3) Prob. ad Virg. *Bucol.*, I, 1.

eux les Grecs, désignaient une espèce de vêtements faits avec des peaux de bouc et de mouton. *Tityros* pourrait bien être une variante de *σάτυρος* (la première syllabe représentant l'article libyque). Le radical *syr* ou *tyr* est ramené par Movers au sémitique שיעיר l'animal velu, le bouc. La légende des Satyres serait donc venue aux Grecs des Libyens par l'intermédiaire des Sémites (des Phéniciens peut-être?) Movers croit que le bouc Azazel, connu des Israélites, était adoré dans la basse Egypte. Le satyre, qui répond au Marsyas de la fable, se serait appelé Σειπίτης d'après Duris (1), mot identique avec *seir*, *ti-syr* ou *ti-tyr*. D'après Hésiode, cité par Strabon (2), la patrie des Satyres serait le Péloponèse, d'après Pindare le promontoire de Malée. Les relations de la Libye et des côtes du Péloponèse remontent à une très-haute antiquité; c'est grâce à elles que le culte de Jupiter Ammon, c'est-à-dire du bélier, s'est répandu en Grèce. Movers cite enfin Varron *De re rustica* II, 4 : *Secundum antiquam consuetudinem capras et oves Hercules ex Africa in Græciam exportavit*. Mais si après avoir noté que les Latins désignaient par *pulli* des gallinacées de tout âge (*gallinæ cujuslibet ætatis*), il rapproche le berbère *afullus* coq et *t-efellus-t* la poule; nous croyons devoir faire des réserves. Il rappelle en revanche avec plus d'à-propos que l'île de Favignana, sur la côte occidentale de la Sicile, était appelée Αἴγουσσα, île des Chèvres, par les Grecs et Κατρία par les Libyens. C'est ce Κατρία que Movers com-

(1) Athénée, XIV, 9, p. 618.

(2) Hérod., IV, 180; Apollod., III, 12, 3; Pomp., Mela, I, 7.

pare ensuite au latin *capra*, comme il compare *hædus* à $\gamma\lambda$ (*guedi*) et $\alpha\xi$ à $\gamma\gamma$. Or ce *Κατρία* fait penser à *Κατρεύς* fils de Minos et de Crète, et à *Κάτρη* nom d'une ville dans cette île célèbre.

§ 2. — *Divinités africaines adorées dans la Grèce.*

Il paraît manifeste que la chèvre a joué dans la vie des anciens Libyens un rôle analogue à celui de la vache chez les anciens Indous; non-seulement le culte de ce peuple barbare, mais encore celui des Grecs s'en est ressenti. Les Africains qui habitaient près du lac Triton célébraient la naissance d'une déesse appelée Athéné par les Grecs. Les jeunes filles des Machlyens et des Auséens se livraient en son honneur et pour ainsi dire sous sa présidence à des exercices gymnastiques. Les mythographes grecs sont assez disposés à admettre qu'Athéné est réellement née dans la Libye. A vrai dire, elle est une divinité phénicienne, une transformation de la nomade Astarté (1). Elle est déesse de la guerre, et c'est afin de la représenter dignement, que les jeunes Libyennes, le jour de sa fête venu, revêtaient une des leurs d'un casque et d'une armure complète. C'est ainsi que la Tanit de Carthage et de Sidon avait pour attribut le casque et la lance. Hannibal dans son traité avec le roi de Macédoine, en s'engageant vis-à-vis de lui pour ces populations libyennes, invoque leur divinité tutélaire,

(1) Movers, III, p. 464 et suiv.

absolument comme si elle était la même que la déesse de Carthage. Les peuples de l'antiquité, quand, rapprochés par les événements, ils formaient leur alliance, échangeaient volontiers leurs divinités nationales. Si Triton et le Mars libyque sont devenus des dieux carthaginois, si Atlas est devenu un dieu phénicien, les hordes de la petite Syrte ont adopté le culte de Tanit, considérée par elles comme une Bellone commune aux deux races.

Or, il paraîtrait que les anciens Grecs ont identifié cette déesse africaine avec leur *Gorgo* ou *Meduse* (1), et que la légende qui s'y rattache n'est pas restée sans influence sur l'idée que l'on se faisait dans l'Hellade de *Pallas Athéné*. L'égide et le chalumeau lui viennent décidément de la Libye; c'est de la Libye qui lui vient le vêtement de peau de chèvre, avec lequel elle est représentée. Ce vêtement était encore en usage chez les Libyens orientaux du temps d'Hérodote. Apollonius de Rhodes l'attribue aux trois déesses de la Syrte, les trois Grâces du *Cinyps* qui ne sont autres que les trois Gorgones. Il est vrai que les Libyens domiciliés sur le territoire de Carthage, les Maures et les Numides, avaient fini par adopter la tunique des Carthaginois. Mais les Gétules, fidèles aux mœurs des ancêtres, les Maques sauvages, les Libyens de la Sardaigne et des Baléares étaient encore du temps des Romains vêtus de peaux de chèvres, et lorsque cet antique costume se trouva enfin démodé, il se conserva encore chez les Guanches, où le rencontrèrent les Portugais en découvrant les îles Canaries. L'antique « égide » (*αιγίς*) libyque sert encore de

(1) Apollod., III. 12. 3; Pausan., I, 21, 5, 6.

manteau de guerre dans l'intérieur de l'Afrique; et encore aujourd'hui les Africains habitant les bords du lac Tshad portent l'égide comme Athéné la porte dans les représentations plastiques qui nous en sont restées, c'est-à-dire, qu'elle s'est placée sur la poitrine la tête de la Gorgo. Le major Denham rapporte dans son voyage d'Afrique (1), que les chefs de cavalerie avaient pour tout vêtement la peau d'une chèvre ou d'un léopard. Elle était jetée sur l'épaule gauche, de façon que la tête de l'animal se trouvât devant la poitrine. Dans le milieu, les bouts de la peau étaient cousus ensemble; elle descendait ainsi jusqu'aux cuisses; on n'en avait détaché ni la queue ni les pattes. Nous retrouvons ici trait pour trait le costume de la déesse Pallas, avec la différence signalée déjà par Hérodote (2), que la peau de la chèvre était frangée, non de serpents, mais de lanières de cuir.

Athéné passe aussi pour avoir inventé, près du lac Triton, la flûte rustique (ou le chalumeau), puis pour l'avoir rejetée comme un instrument de musique trop commun, déformant son visage chaque fois qu'elle voulait s'en servir. A cette légende s'en rattache une autre, celle de Marsyas, qui trouve ce chalumeau dédaigné par Pallas et qui, enorgueilli par son talent, provoque Apollon, lequel, après l'avoir vaincu, l'écorche tout vif pour le punir. Or, c'est près du lac Triton que Marsyas est censé avoir trouvé la flûte, et lorsque le mythe nous parle de peau de satyre, c'est évidemment sous la forme d'un bouc qu'il pense le représenter.

(1) *Reisen in Afrika*, p. 188.

(2) Hérod., IV, 189.

S'il faut ajouter foi à Hérodote, les Grecs auraient emprunté aux Libyens du lac Triton non-seulement le culte d'Athéné, mais encore celui de Neptune. Seuls, d'après lui, ces Libyens adoraient Neptune. Ce dernier figure dans un traité d'alliance conclu par eux avec les Carthageois à côté du dieu Triton (1). Or, ce Neptune vénéré en même temps par les colons de Tyr, ne peut être un dieu de pâtres africains. Il doit être le Baal des Sémites de la Phénicie, le protecteur de leurs flottes et de leurs marins. Les mythographes racontent qu'il aurait violé Gorgo-Méduse, c'est-à-dire la Pallas libyque, dans un temple d'Athéné, sûr indice que le culte de ces dieux libyco-sémitiques favorisait la prostitution. Cette notice d'ailleurs n'est pas isolée. Athéné passait quelquefois pour la fille de Neptune. Elle s'était détournée de son père, qui avait voulu la corrompre, et elle s'était réfugiée auprès de Jupiter qui en avait fait sa fille adoptive. Ce récit contient un essai de concilier la tradition libyque, d'après laquelle Athéné est fille du dieu de la mer, avec la tradition grecque qui en fait la fille de Jupiter Olympien. D'après une autre légende, ce dieu de la mer des Libyens est appelé Pallas lui-même (probablement une corruption de Baal ?) ; il engendre Athéné avec Tritonis ; quand elle fut grande elle tua son propre père lorsqu'il voulait la violer ; elle l'écorcha ensuite et de sa peau se fit l'égide. En un mot Baal ou Kronos, en même temps qu'il était le Neptune des Phéniciens, était considéré comme père de la déesse de la guerre chez les Phéniciens et chez

(1) Polyb., VII, 9, 7.

les Libyens. Ce Neptune paraît avoir eu la forme d'un bouc ; aussi trouve-t-on sur les monnaies des villes libyco-phéniciennes qui sont situées près des Syrtes, un bouc muni d'un corps de poisson, symbole d'un dieu d'une population de marins et de pâtres.

Quoiqu'on puisse penser de l'opinion d'Hérodote et des légendes que nous venons de mentionner, il paraît certain que Neptune passait déjà dans la Grèce ancienne pour le dieu national de la Libye. Libyé est désignée souvent comme étant l'épouse de Neptune, et si Antée (c'est-à-dire le Libyen indigène par opposition aux immigrants étrangers), est appelé fils de Poséïdon et de Gê (la terre), par Gê il faut encore entendre la Libye. Rappelons enfin avec Movers que les aïeux du peuple phénicien, Phénix, Agénor, Bel, passent pour fils de Poséïdon et de Libye et qu'Hésiode (1) appelle filles de Poséïdon les trois Gorgones de la Syrte. Enfin il est au moins vraisemblable que le culte consacré au Neptune *χθόνιος* (infernale) sur le promontoire de Ténare avait été fondé par les libyco-phéniciens (2).

§ 3. — *Continuation du même sujet.*

Depuis les temps les plus anciens, le Péloponèse avait été ouvert aux cultes des nationalités lointaines les plus diverses. La fête des Hyacinthies célébrée à Amyclées

(1) Théog., v. 270.

(2) Strabon, XVII, p. 710, 24 et 311, 45.

a été introduite chez les indigènes par les Sémites de la Syrie. Apollon en lançant le disque avait tué par mégarde le bel Hyacinthe. Le tombeau de ce dernier était montré dans le temple du dieu à Amyclées. L'hyacinthe était pour les Grecs le symbole d'une floraison, d'un épanouissement rapides et éphémères suivis d'un prompt déclin. Le disque d'Apollon indiquait les effets foudroyants du soleil d'été qui dessèche les fleurs et la verdure que le printemps avait fait naître. Le premier jour de la fête était un jour de deuil, on déplorait la mort d'Hyacinthe; le lendemain et le surlendemain étaient voués à la joie, aux danses et aux jeux. Hyacinthe avait ressuscité et il était monté au ciel. Ces solennités symbolisaient le retour régulier des saisons et des années; elles reproduisaient celles par lesquelles les Phéniciens célébraient la mort et la résurrection de leur dieu Melkarth. C'est de Cythère aussi qu'avait pénétré dans la Laconie le culte de la sanguinaire Diane, de Diane orthosienne, près du temple de laquelle les jeunes gens étaient fouettés jusqu'au sang. Dans cette Diane il faut reconnaître la cruelle Astarté, à laquelle les Sémites offraient des sacrifices humains. A ces sacrifices les Grecs substituèrent la flagellation des jeunes garçons en usage chez les Spartiates.

Un souvenir de l'Inde antique nous est conservé en revanche dans le sacrifice du cheval immolé par les prétendants d'Hélène à l'occasion du serment prêté par eux à Tyndare. L'endroit où le cheval était enseveli s'appelait encore du temps de Pausanias *ἵππου μνήμα* (1). Près

(1) Pausan., III, 20, 9.

du tombeau se voyaient sept colonnes, symbole des sept planètes. Le sacrifice du cheval était en usage chez les anciens peuples indo-européens tels que Scythes, Massagètes, Indous. Chez les Germains et chez les Perses (on se souvient de l'élection de Darius), comme chez les Grecs (on se rappelle Xanthus, le courrier d'Achille), le cheval passait pour avoir le don de la divination.

Hérodote, on ne l'ignore pas, voudrait faire venir de l'Égypte presque tous les dieux de la Grèce. Osiris, il est vrai, rappelle d'une manière frappante le Bacchus des Hellènes. Mais Bacchus est, comme on sait, le plus jeune de leurs dieux, et les traits étrangers que l'on remarque dans sa légende et dans son culte s'expliquent tout aussi bien par les relations plus fréquentes qu'entretenaient les Grecs avec les peuples du nord tels que Macédoniens, Thraces, Phrygiens, etc., et par les cultes orgiaques en usage chez ces peuples, que par la connaissance plus raffinée qu'ils commençaient à avoir de l'Égypte même, depuis que, sous Psammétique, les Ioniens avaient fondé dans ce dernier pays des établissements durables.

§ 4. — Colonies.

En revanche on a soutenu à plusieurs reprises et avec une certaine persistance que les résultats n'ont pas encore justifié que la Grèce avait été colonisée par des émigrants venus de l'Égypte. Fréret a essayé d'identifier *Inachus* et *Enak*, *Pharaon* et *Phoronée*. *Io*, fille d'*Inachus*, emprunte plusieurs de ses traits à la déesse Isis.

La ressemblance de ces noms ne laisse pas d'être précieuse, mais elle ne suffit pas pour porter une conviction sérieuse dans les esprits. La tradition qui fait venir Cécrops et Danaüs d'Égypte n'est pas plus assurée. On a prétendu que Cécrops avait introduit dans l'Attique l'agriculture, l'arboriculture (la culture de l'olivier surtout), l'institution du mariage ! Philochoros allait jusqu'à affirmer que sous Cécrops Athènes comptait 20,000 âmes. Aujourd'hui, on a des raisons très-fondées pour contester l'identité de Pallas Athéné et de la déesse Neïth de Saïs à laquelle Bœckh croyait encore. C'est Platon qui, dans son Timée, d'après une tradition des prêtres égyptiens, avait affirmé qu'Athènes avait eu des relations étroites avec la terre d'Égypte et notamment avec Saïs. Mais ailleurs (dans son Menexène), il n'admet pas que les Hellènes soient nés du mélange avec une race barbare ; il pense qu'ils sont *αὐτοὶ Ἕλληνες, οὐ μίξοβαρβαροί*. Il paraît que c'est Anaximène de Lampsaque qui, dans un livre publié par lui sous le nom de Théopompe, a voulu voir le premier un Égyptien dans Cécrops.

La mythologie grecque fait de Libyé la mère de Bélus, et donne à ce dernier pour fils, Danaos et Egyptos. Ces données légendaires prouvent seulement les anciennes et intimes relations qui semblent avoir uni dans la plus haute antiquité Mizraïm, Sem et Javan. Il n'est nullement invraisemblable qu'à l'époque où les Hyksos s'étaient emparés de la vallée du Nil, les Égyptiens guidés par les Phéniciens aient tenté de coloniser quelques points du Péloponèse. Dans Pausanias, il y a plus d'un souvenir, plus d'un nom qui fait penser à l'antique

Egypte. Dans un passage de son livre (1) il cite un roi de Trézène, *Oros*, dont le fils se serait appelé *Altheos*. Voilà assurément des noms qui, de l'avis de Bœckh, ont moins un air grec qu'égyptien. Tout le monde connaît le célèbre mythe des cinquante fils d'Egyptos et des cinquante filles de Danaos. Tout le monde a entendu parler du châtimeut infligé à ces dernières aux enfers. On croit aujourd'hui généralement que sous les Danaïdes il faut entendre les sources de cette terre aride d'Argos (*πολυδῆκτοι, Αργος*), sources qui tarissaient au fort de l'été. Les cinquante jours les plus chauds de l'année, les jours de la canicule (2), représentés dans d'autres légendes sous la forme de chiens enragés, sont dans celle d'Argos des prétendants fougueux, venus du midi, de l'Egypte, pays au climat tropical. Ils poursuivent les filles de Danaos; ils réduisent les sources et ils sont sur le point d'en triompher, c'est-à-dire de les dessécher. Mais c'est au moment même où les fils du midi croient être sûrs de la victoire, que les nymphes des sources les font reculer : celles-ci jaillissent de terre avec une vigueur nouvelle. Pour mieux comprendre ce récit symbolique, il faut se souvenir que chez les Grecs, les nymphes qui personnifient les sources étaient considérées comme les esprits tutélaires de la couche nuptiale, qu'on les invoquait pour qu'elles accordassent la fécondité aux unions nouvelles, qu'on employait l'eau des sources les plus limpides dans les rites matrimoniaux. Hérodote raconte (3) que les Danaïdes

(1) Pausanias, II, 32, 6.

(2) Duncker, III, p. 121 et suiv.

(3) Hérod., II, 171.

ont appris aux femmes d'Argos à célébrer les Thesmophories de Déméter, fête dont le cérémonial avait trait surtout à l'union conjugale. On voit donc par tout ce qui précède que la légende de Danaos et d'Egyptos ne fournit aucune donnée historique. Nous avons parlé ailleurs du sens attaché par les anciens au nom de Danaos. *Δαναοί* signifiant, d'après l'Etymologicum Magnum, les morts, c'est-à-dire les desséchés; on ne s'étonnera pas de voir le même adjectif employé pour désigner les habitants de l'Argolide, à cause de l'extrême aridité de leur pays. On montrait le tombeau de Danaos près du marché d'Argos et celui de Pélasgos, près du temple de Déméter.

Peu nous importe, après tout, que les Egyptiens aient fondé ou non une colonie sur les côtes de la presqu'île hellénique. Ce que nous voudrions prouver c'est que le sol de la Grèce n'avait pas été occupé dans les plus anciens temps uniquement par des populations venues des régions boréales, que l'orient et le midi ont fourni leur contingent de colons au teint basané. Notre tâche sera facile, si l'on veut nous accorder que les noms propres que nous rencontrons dans la mythologie des peuples anciens sont autre chose qu'un vain son. Or, c'est ce teint qui a donné leur nom à ces Ethiopiens, dont les Grecs reconnaissent deux espèces, celle qui habitait l'extrême orient et celle qui demeurait à l'ouest, c'est-à-dire dans la Libye (peut-être aussi dans la Nubie) (1). Ont-ils pénétré dans la Grèce et se sont-ils mêlés aux

(1) Od., I, 22, οἱ μὲν δυσομένου Ἵπερίονος οἱ δ' ἀνιόντος, Hésiod., 9, 6. Ἐῶσι καὶ ἑσπέριοι.

autres habitants de ce pays ? Nous répondrons que d'après les mythographes, Danaos avait une épouse du nom d'*Ethiopsis* et une fille Céléno (Κελαινώ de κελαινός noir.) Ce dernier nom était porté également par une fille d'Atlas. Cette Céléno eut de Neptune un fils, appelé Célénus à son tour. Un autre Célénus, fils d'un certain Phlyos (1), joue aussi un rôle dans les antiques cultes lélèges du Péloponèse. Persée, roi d'Argos, probablement une personnification du dieu du soleil, eut un fils, *Electryon*, qui engendra avec *Anaxo*, fille de son frère, *Alcée*, un fils du nom de Κελαινός. Céléné, (Κελαινή) était aussi le nom d'une des filles de ce Proetus auquel les Cyclopes lyciens avaient bâti la formidable citadelle de Tirynthe.

Ce n'est pas tout. A Brauron dans l'Attique on adorait une Diane que l'on savait être venue de l'étranger. Apollon, disait-on, avait été la chercher dans l'Éthiopie, et Anacréon l'appelait enfant de l'Éthiopie (Αἰθιοπίης παιῖδα). Ailleurs elle paraît avoir été désignée simplement par le nom d'Éthiopienne, et comme telle, elle avait des autels à la fois dans la Lydie et dans l'Eubée. Ces endroits portaient le nom d'Αἰθόπια où Αἰθίοπια. Or, nous avons vu que les Grecs dans leur géographie mythologique, entendaient par l'Éthiopie aussi souvent l'Assyrie que la Libye. En effet, Hésiode place des Ethiopiens dans le Pont (2) à côté des Scythes qui boivent le lait de leurs juments et qui pour la plupart avaient adopté le culte de Tanit-Arté-

(1) Pausan., IV, 1.

(2) Hésiod., fragm. 64.

mis. Tanit était une Déesse assyrienne, et les Assyriens étaient puissants dans cette partie de l'Asie jusqu'au VII^e siècle. Ajoutons que Melanëis était l'ancien nom de la ville d'Erétrée dans l'Eubée, que Melénée (*Μελαινεύς*), fils de l'Arcadien Lycaon passait pour avoir fondé le bourg *Μελαινέαι*, qu'il y avait enfin à Corinthe une Vénus noire (1). Ces noms, quoique se rencontrant quelquefois ailleurs et notamment dans l'Eubée et l'Attique, ne sont pourtant nulle part aussi fréquents que dans le Péloponèse. Nous pourrions citer encore un Mélanthos, fils de Nélée, roi d'Elide et une région de la Sithonie appelée Mélandia (*Μελανδία*). Pour expliquer ce dernier nom, il faut peut-être rappeler qu'Homère avait placé Protée garde-phoque à Pharos (2), qu'Hérodote en a fait un roi d'Égypte (3) et que ce Protée, d'après certaines traditions (4), engendre Cabire (*Καβείρα*) qui, mariée à Vulcain (dieu de l'industrie métallurgique), donne naissance à Cadmillus. Le Protée d'Homère se serait dirigé de l'Égypte vers la presqu'île Chalcidique dans la Macédoine, et se serait établi dans la presqu'île de Pallène d'après les uns, dans la Sithonie et à Toroné d'après les autres. Dans toutes ces régions, comme dans la Samothrace et même dans la Troade, règne en effet dans la haute antiquité le culte des Cabires, divinités phéniciennes, naturalisées dans certaines parties de la Grèce, et notamment à Thèbes. Rappelons enfin que les îles

(1) Athénée, XIII, p. 588.

(2) Cpr. *Pharis* dans la Laconie et *Pharæ* dans l'Achaïe et dans la Messénie.

(3) Hérod., II, 112.

(4) Movers, III, p. 193.

de Samothrace, Lemnos et Lesbos se seraient appelées plus anciennement *Ethiopie* (1).

§ 5. — *Race blanche et race brune.*

Arrivons aux faits les plus importants. La Laconie portait, avant d'être occupée par les immigrants grecs, le nom de Lélégie. Ce nom lui venait de Lélex, fils de Neptune et de Libyé. Pense-t-on que si les Grecs avaient reconnu des hommes de même race dans les Lélèges, ils leur auraient attribué une telle origine? Puisque Libyé était considérée comme la mère Eve des Aborigènes, il est évident qu'ils devaient conserver quelque chose de la physionomie des populations marquées plus fortement par le hâle du soleil. Enfin, le père de Tantalos s'appelle *Αἰθων* (brûlant ou brûlé, du soleil?); le nom de son petit-fils *Pelops*, qu'on le considère, avec Thucydide et les anciens, comme un asiatique qui émigra en Grèce, ou avec Duncker, comme un véritable grec, ne saurait signifier autre chose que l'homme au teint basané. — On a remarqué avec justesse que le Péloponèse du temps d'Homère ne portait pas encore ce nom, que la Morée était appelée alors *Ἀγία γῆ* (terre entourée d'eau), que le nom de Péloponèse n'a été adopté généralement par les Grecs qu'au septième siècle (2). Ces derniers sont parvenus très-tard à se former des notions

(1) *La Mère*, par Giraud-Teulon fils, p. 58.

(2) Duncker, III, p. 145, 146.

justes des pays qu'ils habitaient depuis longtemps, de leur site et de leur configuration. Les dénominations d'Asie et d'Europe, lorsqu'on voulait parler des deux continents qui portaient ces noms, sont elles-mêmes d'une origine relativement récente. Je ne partage pourtant pas l'opinion de M. Duncker, soutenant que ce sont les colons de la Mysie, les habitants de Cymé qui ont donné cours au nom de Péloponèse. Ce sont les conquérants, les hommes du Nord, les Doriens, les hommes blancs et blonds qui ont dû être frappés les premiers du type, si différent du leur, de la population qu'ils avaient à combattre et qu'ils finirent par soumettre; ils les reconnaissaient longtemps à leurs cheveux invariablement noirs, à leurs traits brunis par le soleil du Midi. Parmi les Achéens, premier flot d'immigrants depuis longtemps mêlés aux naturels du pays, c'était une chose rare déjà à l'époque de la guerre de Troie qu'un homme à la chevelure blonde. C'est par là que le roi Ménélas se faisait remarquer (ξανθὸς Μενέλαος). Maintenant c'était la marque de la race supérieure tout entière; maintenant le nom d'Hellènes, qui n'avait encore désigné que quelques populations des régions du nord de la Grèce, fut porté avec affectation par les Doriens. Depuis longtemps on explique le nom de Σελλοί ou Έλλοί, donné aux prêtres de Jupiter de Dodone, par les *lumineux*, les *brillants* (1). Toute la contrée autour de Dodone avait été désignée dans les grandes Eées par le nom d'Hellopie, c'est-à-dire le pays lumineux, pour ainsi dire le pays au clair regard;

(1) De ἔλιη lumière du soleil. Cpr. σέλας, σελήνη, Ἐλένη.

Aristote l'appelle simplement *Hellas* (c'est-à-dire γῆ). Il y avait dans l'Eubée une autre Hellopie, près du promontoire Cénium (Κηναῖον); ce nom a même été étendu, d'après Strabon, à l'île entière. L'Eubée fut donc de bonne heure un terrain disputé entre les hommes du nord et les hommes du midi. Hellops nous est présenté, en effet, comme un fils d'Ion. Une ville, Hellopion, située dans l'Étolie, est nommée par Étienne de Byzance. Nous avons montré plus haut comment le nom d'Hellas passa de l'Épire dans la Thessalie, ensuite dans la Phocide, et comment, à la suite de l'invasion dorienne, il finit par embrasser toutes les tribus grecques. Les Hellènes étaient les hommes au regard clair, au teint florissant. Aussi, lorsque Lycurgue éprouva le besoin de donner une sanction durable aux lois célèbres dont il était l'auteur, il les plaça sous la protection de divinités nouvelles, inconnues aux anciens habitants de Lacédémone, sous celle de Jupiter Hellanios et d'Athéné Hellania. Ces noms marquent un ordre nouveau dans les affaires et le gouvernement de la Grèce. Plus tard, lorsque tous les cantons reconnaissaient l'autorité de l'oracle de Delphes et envoyaient à l'envi leurs délégués aux jeux olympiques, ce nom désignait de plus en plus tous les Grecs indistinctement. Vainqueurs et vaincus se considéraient désormais comme les membres d'une même grande et glorieuse confédération.

§ 6. — *Vainqueurs et vaincus. — Les ilotes.*

La situation des anciens habitants du Péloponèse et du reste de la Grèce n'était pas partout la même après la conquête. Les hommes les plus braves, les plus valides, ceux qui se distinguaient par leur naissance émigrèrent sans doute pour la plupart; mais la majorité, probablement, ne quitta pas le sol de ses pères. Il y avait des cantons que l'invasion dédaigna, comme l'Arcadie; d'autres, où les habitants nouveaux et les anciens se mêlèrent aussitôt (l'Elide); d'autres, qui conservèrent leur domaine intact en reconnaissant la suprématie de quelque tribu plus puissante (Pisates et Caucones dans leurs rapports avec les Eléates; — ceux de Cynosurie et de Thyrée dans leurs relations avec Argos). Les anciens habitants de Trézène reçurent dans leur sein des colons doriens d'Argos et purent ainsi rester fidèles aux traditions ioniennes. Quelque chose de semblable doit avoir eu lieu à Sicyon et à Phlionte, quoique les Doriens paraissent avoir exercé dans ces deux villes une influence prépondérante.

Avant la conquête, il n'y avait, dans tout le pays compris entre l'Olympe et le promontoire de Malée, aucune classe de serfs ni d'esclaves de race grecque. Les esclaves que l'on y rencontrait étaient ou des prisonniers de guerre ou des barbares achetés à prix d'argent. Il y avait pourtant des journaliers, hommes libres toutefois (Ἰῆτες), qui, contre un salaire, servaient comme

pâtres et laboureurs. Tout cela changea à la suite de l'invasion des hommes du nord. Dans quelques cantons, les possesseurs primitifs du sol furent réduits au servage; c'est ce qui arriva notamment en Thessalie; les anciens habitants formaient une caste à part, la caste des hommes de *peine* (*πενέσται* de *πένομαι*); les *κατανακοφόροι* de Sicyon, les *κονίποδες* d'Epidaure, les *κυνόφαλοι* de Corinthe désignaient peut-être seulement des classes inférieures et pauvres, méprisées par la race régnante. Partout se perpétue, pendant un temps plus ou moins long, l'antithèse des anciens habitants et des nouveaux venus, des vainqueurs et des vaincus; mais, partout aussi on ne semble avoir connu que deux classes profondément distinctes(1). Dans la Laconie seule, et dans la partie de la Crète colonisée par les Lacédémoniens (Lyktos, Gnosso, etc.), on en distinguait trois. Les guerriers Spartiates paraissent avoir été unis entre eux par une fraternité plus étroite que les autres groupes doriens. Ayant à lutter contre des armées et des populations nombreuses, les Lacédémoniens ne se mêlèrent pas aux anciens habitants; ils formèrent des camps armés, toujours prêts à combattre et à courir à la rescousse les uns des autres. La ville de Sparte n'a pas eu d'autre origine (2). Bien invraisemblable serait l'assertion, si quelqu'un osait la mettre en avant, que les quelques milliers de Doriens qui pénétrèrent dans l'étroite vallée de l'Eurotas, eussent pu, par un simple acte de législation, diviser la population soumise en

(1) Nous ne parlons pas des tribus dans lesquelles chaque canton est divisé; nous savons fort bien que leur nombre était plus considérable.

(2) Duncker, III, 382, 383.

deux classes distinctes, l'une conservant quelques droits : les perièques ; l'autre, appartenant corps et biens à l'Etat : les ilotes. Ce dernier mot ne saurait venir du nom de la ville d'*Hélos*, que les Spartiates occupèrent plus tard et dont ils réduisirent les habitants à l'esclavage, — habitants qui auraient pu être appelés *Ἐλεῖοι* ou *Ἐλέαται*, mais jamais *Εἰλωτες*. Ce mot-ci vient évidemment du verbe *ἀλίσκω*, je suis prisonnier de guerre. Il faut admettre, en effet, que les Spartiates, en attaquant l'antique royaume d'Amyclées, se trouvèrent en présence d'une population déjà hiérarchiquement organisée. Les maîtres du sol étaient précisément ces Achéens illustres, dont le nom avait rempli de sa gloire le siècle qui précéda l'invasion des Doriens. Les Achéens avaient aisément soumis l'ancienne population lélège mêlée à des colons phéniciens, libyens, qui sait ? égyptiens peut-être. Ces tribus inoffensives subirent sans résistance l'ascendant d'une race belliqueuse plus énergique, comme devaient faire plus tard les Killikyriens à Syracuse, les Mariandynes à Héraclée, au Pont ; les Bithyniens à Byzance ; les Africains de toute espèce à Cyrène. On peut croire qu'ils ne disputèrent le sol que faiblement aux envahisseurs ; en revanche, le jour du péril venu pour ces derniers, ils devaient être aussi d'un bien faible secours pour les Achéens leurs maîtres. Les Doriens les trouvèrent dans le butin de la guerre et s'en emparèrent. Ils les enlevèrent, comme de raison, aux Achéens vaincus dont ils firent la seconde classe de la population, celle des perièques (*accolæ*). Quant aux naturels du pays, ils les transformèrent en propriété de l'Etat, ce qui leur

assurait une existence précaire mais une sécurité relative. Il est vrai que les Spartiates ont réduit plus tard bien des fois à l'état d'ilotes des populations qui paraissent mettre leur prépondérance en danger, comme ils firent de la majorité des Messéniens. Nous n'en persistons pas moins à croire que, si les habitants du canton de Lacédémone se présentent à nous disposés sur trois étages, cela tient aux trois couches de populations qui s'étaient superposées les unes aux autres dans le cours des siècles, à savoir : 1^o Lélèges, mêlés à des colons méditerranéens au teint basané et même foncé; 2^o Achéens; 3^o Doriens. Ce qui semble corroborer cette vue, c'est que les Spartiates sont toujours considérés comme étant unis aux périèques par les liens d'une même nationalité. Les uns et les autres étaient compris dans le nom de *Lacones* (c'est-à-dire ceux qui parlent, à sous-entendre : la même langue et qui se comprennent) (1). Il existait, comme nous l'avons dit plus haut, une situation analogue dans l'île de Crète, où les Doriens avaient à combattre des Achéens et des Phéniciens régnant en maîtres sur une terre habitée originairement par des tribus de Pélasges et de Lélèges. Cette population, désignée par les Grecs sous le nom d'Eteocrètes, fut bientôt refoulée jusqu'à l'extrémité Est de l'île, jusqu'à Præsos, jusqu'aux sommets de la chaîne de montagnes qui traverse le pays d'un bout à l'autre. Ceux qui restèrent sur le sol qui autrefois leur avait appartenu, durent accepter une situation analogue à celle des ilotes de la Laconie.

(1) Cpr. l'expression *Ζεὺς Λακεδαιμόνων*, Jupiter qui prophétise.

QUATRIÈME LIVRE

CIVILISATION PRÉHISTORIQUE DE LA GRÈCE

§ 1. — *L'âge du silex, de la pierre polie et du bronze en Grèce.*

Le temps n'est plus où l'on affirmait que les Grecs, en débouchant dans le pays qui devait porter leur nom, avaient trouvé un désert; où l'on croyait qu'ils n'avaient subi aucune influence étrangère, et qu'ils *s'étaient faits tout seuls*. On trouve sur le sol de la Grèce, comme sur celui de tous les autres pays de l'Europe, des outils, des armes, des constructions primitives, qui ne renferment la trace d'aucun métal. M. Dumont signale des flèches et des fragments de couteaux portant sur chacun de leurs bords deux rainures faites avec le plus grand soin. On a recueilli en Suisse des couteaux semblables, qui nous reportent à l'époque où toute l'Europe centrale et méridionale, soumise au froid qui règne aujourd'hui en Sibérie, était encore habitée par les mammouths, par le *bos primigenius* et l'*ursus spelæus*. M. Dumont (1) décrit

(1) Dumont, *Revue archéologique*, 1867, p. 142 et suiv.

aussi une série de haches de porphyre et de serpentine datant de l'époque de la pierre polie ou néolithique trouvées dans l'éparchie de Chalcis; et des ustensiles grossiers de ménage trouvés dans l'île d'Amorgos. C'est à cette seconde époque que remontent selon lui les habitants des constructions « si remarquables » de Therasia faites avec des pierres brutes réunies par une sorte de boue mêlée d'herbe, et sans doute aussi les restes d'habitations de Santorin couvertes par des éruptions volcaniques dont on peut fixer à peu près la date (1). M. Dumont croit pouvoir affirmer, après avoir examiné des cabanes construites sur pilotis au milieu du lac Bébéis et encore habitées, que les habitants de la Grèce de ces temps préhistoriques connaissaient les habitations lacustres. Mais ces dernières, d'après lui, ne furent jamais que l'exception, tandis que les constructions cyclopéennes, si nombreuses, surtout dans l'Épire, sont répandues sur toute la surface du pays. L'Eubée, notamment, dans la partie qui s'étend de Stoura jusqu'à la pointe de Carysto, en paraît particulièrement riche; elles sont d'un accès difficile, placées au bord des précipices au milieu des rochers; c'est dans cette contrée que les armes de serpentine et de porphyre se sont rencontrées en plus grande abondance qu'ailleurs.

D'un autre côté, M. Thénon (2) a trouvé dans la Crète des ruines d'antiques forteresses d'une construction cyclopéenne, non loin des villes qui occupèrent les empla-

(1) Discours de M. Waddington à la réunion des sociétés savantes, 1876.

(2) *Revue archéol.* 1867, p. 104-115 et p. 409 et suiv.

cements de Khadros et de Khondokynégi (1), et qui sont elles-mêmes déjà d'une date plus récente. Il compare les ruines de Téménia à un vaste camp bâti en appareil cyclopéen, entouré de murailles redoutables, et il ajoute : « dans l'intérieur de ces murailles, il y a autant de places fortes que de quartiers, que de maisons. » Enfin, les fameuses ruines, dans lesquelles le docteur Schliemann a cru reconnaître les restes de Troie, ne nous décèleraient-elles pas le séjour d'un peuple plus ancien encore que les Troïens, l'existence d'une civilisation ou moins avancée ou plus grossière, les traces, en un mot, de quelque Πελασγικόν ou de quelque Λελεγείον ?

Une hache-marteau, de cuivre très-jaune, arrondie au sommet et légèrement effilée à l'autre extrémité, se rapprochant beaucoup par la forme des armes de pierre dites *Celts*, ayant été trouvée en 1867 au nord de Chalcis par M. Miller, M. Dumont en infère (2) qu'en Grèce, comme dans l'Europe occidentale, l'âge du bronze a suivi celui de la pierre polie. Il rappelle le passage d'Hésiode, où il est dit que le fer ne fut employé aux usages de la vie qu'après le cuivre. Il y est question de la troisième génération des hommes : « Ils avaient des armes de cuivre, des maisons de cuivre (?), et ils travaillaient la terre avec ce cuivre, car le fer noir n'existait pas (3).

Τοῖς δ' ἦν χαλκεα μὲν τεύχεα, χαλκεοὶ δὲ τε οἶκοι,
χαλκῷ δ' εἰργάζοντο μέλας δ' οὐκ ἔσκε σίδηρος.

(1) Κάδρος en albanais signifie fort, vigoureux. La première syllabe de *Khondokynégie* paraît venir de *κάντ-δι*, bord, ou *κονδῖς* je m'abrite.

(2) Dumont, *Revue archéol.* 1867, p. 146 (vol. XVI).

(3) Hésiode, *Œuvres et Jours*, v. 150 et suiv.

On croit, avec raison, que la source étrangère de la primitive métallurgie grecque est, sur le sol même de la Grèce, l'industrie des Curètes, des Dactyles, des Cadméens, sans parler des Telchines et des Corybantes. C'étaient des corporations sémitiques, mais qui plus tard paraissent s'être recrutées parmi les Pélasges. En effet, les mots μέταλλον (*métal forger*), κασσίτερος (*kasdim*), τύμπανον (*tuppin*), χρυσός (*charouz*), et ξίφος (*égypt. saifi*), s'expliquant mieux par des racines hébraïques (1). Ajoutons que l'étymologie du nom de Curètes paraît être fournie par l'hébreu *kour* fourneau de forge. M. de Rougemont fait remarquer que les Curètes à Chalcis étaient devenus de vrais Grecs. Chalcis a certainement été pendant plusieurs siècles la principale fabrique d'armes de la Grèce (*χαλκίδων*); car, d'après Alcée, toute épée est chalcidienne. Toutefois les Grecs ont dû faire usage, à une époque très-ancienne, d'outils en fer, notamment d'une faucille ou serpe à dents tranchantes, telle qu'on la retrouve dans les dépôts des palafittes (2). Ottfried Müller (3) aussi, fait remarquer, d'après un fragment de la Phoronis, que les Dactyles auraient été les premiers en Grèce à travailler le fer; de Rougemont leur adjoint les Sintiens de Lemnos « qui échangeaient leurs objets en fer et en cuivre-bronze contre le vin des Grecs. »

Il paraît donc extrêmement vraisemblable que la métallurgie aura été enseignée aux Grecs par les Pélasges

(1) Fréd. de Rougemont, *l'Age de bronze*, p. 213.

(2) De Rougemont, *ibid.*, p. 214.

(3) O. Müller, *Archæologie der Kunst*, 1835, p. 38.

et aux Pélasges par les Phéniciens. Il n'en paraîtra que plus étrange que les Albanais, qui ont tant de mots en commun avec les Grecs, désignent le fer par un terme qui leur est propre : *χέκουρι*, que M. Camarda voudrait identifier avec le grec *χαλκός* (1). Pour cela il a recours à la désinence dorienne *-ορ* remplaçant l'*-ος* ordinaire. Il est obligé d'admettre l'ecthlipse du *λ* qui a lieu assez rarement devant un *κ*, comme dans *οὔκου* loup, pour *οὔλκον*, qui subsiste à côté de la forme ramollie. Il est vrai que M. Camarda écrit *οὔκου*. Puis il cite comme un autre exemple de la suppression de la liquide le verbe *χεκῆ*, dont le sens est *tirer, retirer, arracher, endurer*, et il établit l'équation $\chiεκῆ = \acute{\epsilon}\lambdaκω$. Or, *χεκ* paraît avoir aussi le sens : *peser* (Hahn, dict., p. 149). La désinence *-ουρε* sert en outre à former des participes passés et des substantifs exprimant l'action du verbe. Il importe donc peu que *χέκουρι* vienne de *χαλκός* ou non. Ce mot fait aux Albanais l'effet d'un participe dont le sens serait : l'action de peser ou la chose pesée ; l'action de traîner, d'arracher, ou la chose traînée, arrachée. On sait qu'à cause de sa lourdeur le fer est le métal dont se faisaient les poids. On sait aussi que, lorsque le métal en fusion commence à se refroidir, on le coupe et on le traîne aisément ; *χέκουρι* signifierait donc proprement la partie coupée, détachée de la fonte (2). N'oublions pas que *σιδῆρος* est dérivé par les linguistes de la racine *σιδ* suer, qu'en allemand *schwitzen* transpi-

(1) Demetrio Camarda, *Saggio di grammatologia comparata della lingua albanese*, I, 81, 90.

(2) Il existe d'ailleurs en albanais un mot *χαλλκ* signifiant *plèbe, foule*.

rer, et *schweissen* liquéfier, se touchent de près (*schweissen* n'étant que la forme factitive de *schwitzen*, qu'en sanscrit *svid-ita* veut dire « fondu » et *svêdanî* une plaque de fer (1).

§ 2. — *Degré de culture des Pélasges avant l'immigration des Grecs.*

Les Grecs, en arrivant dans le pays qui plus tard devait porter leur nom, était un peuple pasteur. Leur migration seule depuis les sources de l'Indus en ferait foi au besoin. Mais les noms qu'ils donnèrent à quelques cantons et à certaines parties de leur nouvelle patrie sont, selon nous, une preuve de plus que, pendant longtemps encore, ils continuèrent à marcher derrière leurs troupeaux ; — nous voulons parler de l'Eubée *Εὐβοία*, et de la Béotie *Βοιωτία* ; les Arcadiens enfin sont restés jusqu'au cinquième siècle fidèles à la vie des ancêtres, et ils ont gardé la conviction que leur canton avait été toujours occupé par la même population. L'extrême simplicité de leur existence n'empêchait pas les Grecs d'être déjà une race bien douée et prédestinée à un brillant avenir. Ils parlaient une langue admirablement organisée ; ils avaient des croyances naïves mais saines, ils adoraient les dieux du firmament, de la lumière, des nuages, des vents (Jupiter, Uranus, Aeolus, Mercure, c'est-à-dire *Ἑρμῆς*, Seléné, Eos (l'Aurore), les Dioscourses, c'est-

(1) Benfey, *Griech. Wurzellexicon*, I, 466.

à-dire les *Asvini* ou les *chevaliers* des Indous. Ils possédaient, grâce à leurs devins ou aèdes, frères cadets de ceux du Gange et de l'Indus, une poésie religieuse qui donnait assurément de belles espérances. C'étaient bien là les germes et déjà les débuts de cette vie intellectuelle si puissante qui, pendant trente siècles, devait fournir aux besoins de tous les peuples civilisés. On peut supposer pourtant, que l'organisation matérielle de la vie était plus avancée chez les tribus qu'ils allaient rencontrer sur le sol qu'il fallait leur disputer, et Pausanias (1) exagère évidemment lorsqu'il affirme que les Pélasges de l'Arcadie avaient dû apprendre à bâtir des cabanes, à se revêtir de peaux de bêtes, et à manger des glands comestibles. Nous savons de science certaine qu'ils avaient appris à protéger leurs villes par de fortes murailles, à bâtir des tours et des citadelles, et que ces constructions excitaient encore l'étonnement des Hellènes lorsqu'elles étaient en ruines (2). Nous savons de même qu'ils étaient adonnés à l'agriculture, qu'ils choisissaient pour s'y établir de préférence les terrains d'alluvion, situés le long des fleuves (voyez plus haut). Nous ne prétendons pas dire que les Grecs aient complètement ignoré le labourage, lorsqu'ils quittèrent l'Asie ; des mots tels que *ἀρίω*, *ἀροτρον*, *αρουρα* prouveraient le contraire. Nous croyons seulement qu'ils n'étaient pas encore complètement gagnés à la vie sédentaire, et qu'après tout les Pélasges étaient de meilleurs cultivateurs qu'eux. Lorsqu'une troupe de Pélasges, chassée par les

(1) Pausanias, VIII, chap. 1.

(2) Duncker, III, p. 122, 211.

Doriens de son pays, vint chercher asile auprès des Athéniens, ceux-ci leur assignèrent pour lieu de refuge la partie la plus exposée de l'Acropole et un champ pierreux situé au pied de l'Hymette. Les Pélasges y élevèrent alors un de ces bastions par lesquels ils s'étaient rendus si célèbres, le fameux Πελασγικόν (1), et ils transformèrent en terre arable et fertile le mauvais terrain qu'on leur avait cédé. Ce qui semblerait démontrer que les Pélasges sont parvenus à l'agriculture indépendamment des Grecs et avant eux, c'est que les termes de cet art comme ceux du pâturage ne sont pas les mêmes dans les langues des deux races. Ainsi, en albanais, la charrue se dit *parménte*, le soc *πληζούαρι*, labourer *βέιη ούγάρ* ou *τσάιη*, etc.; du lait *κρούμεστε*, du beurre *γιάλπε*, du fromage *δζάπτε*, du blé *δέκερε*, *κόκηε*, du froment *γρούρι* ou *γζούρι*; paître *κουλός*, prairie *λζουβιάπ*, *τσαιρ*, etc. Malheureusement la langue albanaise nous est parvenue dans un état tel, que les rapports entre son vocabulaire actuel et son vocabulaire d'il y a trois mille ans pourraient n'être plus aussi nombreux qu'on le voudrait.

Il paraît incontestable en outre, qu'au moment où les Grecs venaient s'établir dans la Grèce, les Pélasges étaient déjà en possession de l'écriture. Nous sommes de ceux qui pensent que l'écriture n'est pas l'invention d'une race privilégiée, d'un peuple unique; qu'elle a pu être trouvée sur plusieurs points du globe, sans qu'il y ait eu des rapports ou des communications entre les inventeurs. Les Pélasges pourraient bien s'être servis

(1) Encore aujourd'hui *τούρρεα* en albanais veut dire *monceau de pierres*.

d'une écriture plus imparfaite que celle dont plus tard les Phéniciens furent les plus actifs propagateurs. Si l'on peut ajouter foi à la légende, d'après laquelle Bellérophon fut envoyé dans la Lycie muni d'une lettre « d'Urias » renfermant des « signes funestes (σήματα λυγρά) (1), » il faut accorder en même temps, qu'à une époque antérieure à celle où remontent les traditions helléniques, des races barbares habitant la Grèce et les pays circonvoisins avaient trouvé moyen de communiquer entre elles à distance, et autrement que par la parole parlée. Les anciens grammairiens entendaient déjà par ces signes des images (εἰδωλα) comparables aux hiéroglyphes des Egyptiens ou bien aux runes des Scythes (2). Nous avons vu plus haut que les Lyciens étaient de race lélégique; ce ne sont donc pas des mots grecs qu'aura renfermés le carnet du héros de Corinthe. Plus tard, en effet, mis en relation avec les Phéniciens, les Pélasges en adoptèrent l'écriture en l'accommodant à leur propre idiome. Diodore dit formellement (3), que les lettres étaient généralement (κσιωνῆ) appelées phéniciennes (φοινίκια), parce que les Phéniciens les avaient apportées aux habitants de la Grèce, mais que dans la Grèce (ἰδία) on leur avait donné bientôt le nom de « pélasgiques, » parce que les Pélasges s'en seraient servis les premiers. Il ajoute même qu'Orphée et Pronapides, « le maître d'Homère, » les auraient déjà employées. Diodore paraît avoir distingué entre une écriture hiéroglyphique (σήματα)

(1) Hom., *Iliad.*, VI, 150-211.

(2) Preller, II, p. 57.

(3) Diodore, III, c. 66.

dont il ne parle pas et l'écriture alphabétique trouvée par les Phéniciens et désignée proprement par le nom de *γράμματα*. C'est là le seul sens que nous puissions attacher aux mots : *Κάδμου κομίσαντος ἐκ Φοινίκης τὰ « καλούμενα » γράμματα* (1).

Les Phéniciens d'ailleurs avaient pleine conscience de n'être pas eux-mêmes les auteurs de l'alphabet répandu par eux sur les côtes les plus lointaines de la Méditerranée ; ils en attribuaient la découverte au dieu Taaut, qui n'était pas un dieu sémitique, mais égyptien (2). Ils n'en pouvaient pas moins revendiquer la gloire de l'avoir singulièrement perfectionné en le simplifiant. Ils laissèrent encore à faire aux Grecs et même aux peuples modernes ; mais le progrès principal, décisif, avait été accompli par eux.

On n'ignore pas que les plus anciennes inscriptions grecques, celles de Théra, datent du neuvième siècle avant notre ère, et de la première moitié du huitième ; elles sont tracées en boustrophède, et même elles sont écrites de droite à gauche, exactement comme celles des Chananéens, lorsqu'elles ne comptent qu'une seule ligne. Elles semblent avoir conservé les formes de l'alphabet sémitique, grâce à la présence des Phéniciens, qui s'étaient maintenus à Théra (et même à Mélos), beaucoup plus tard que dans le reste de l'archipel (3). Or, il y avait déjà des siècles que les Phéniciens occupaient ces îles

(1) Hahn, p. 295, semble être du même avis.

(2) Ce point a été mis récemment en lumière par M. Halévy devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

(3) Lenormant, *Origines et formation de l'alphabet grec dans la Revue archéologique*, vol. XVI, p. 276 et suiv.

lorsqu'ils virent débarquer les premiers colons Doriens. Il y avait des siècles que la Cadmée avait été fondée. Il y a donc toute probabilité que l'écriture phénicienne ait été connue des Pélasges dès le douzième et le treizième siècle; et, si Cadmus a fini ses jours dans l'Illyrie, comme la légende nous l'apprend, c'est-à-dire si les Phéniciens ont conduit des colonies dans l'Epire, ce qui paraît incontestable (1), on ne voit pas trop pourquoi les Albanais, qui sont très-certainement les descendants des anciens Epirotes, n'auraient pas pu conserver la tradition de l'antique alphabet pélasgique.

Il existe, en effet, un alphabet propre à la langue albanaise reproduit par Hahn dans son grand ouvrage (2). Il ne compte pas moins de 52 lettres. Si, comme Hahn le fait, on en défalque les 15 lettres doubles (c'est-à-dire celles dont le son peut être rendu par deux lettres de cet alphabet et dont la forme représente la combinaison de ces deux lettres), il en reste encore 37, chiffre respectable et qui se rapproche de celui des lettres de l'alphabet arménien (38) et des différents alphabets slaves (russe 35, glagolit. 43, cyrill. 48, serbe 39, valaque 41). Plusieurs lettres de cet alphabet albanais ressemblent moins à leurs signes correspondants dans l'écriture grecque qu'aux signes primitifs de l'écriture cadmée, phénicienne ou pélasgique.

Il ne serait pas absolument impossible que ces signes antiques se fussent transmis fidèlement de père en fils

(1) Il y avait sur les bords de la mer, dans la Chaonie, une ville du nom de Phénicé.

(2) Hahn, p. 286 et suiv.

depuis quatre-vingt-dix générations dans les familles les plus distinguées du pays. Mais à ces signes antiques sont venus s'ajouter tant de signes modernes et véritablement inutiles, qu'il sera certainement difficile aujourd'hui de distinguer entre ce qui est authentique et ce qui est apocryphe. Lorsque l'on constate que le ζ est représenté par un signe qui ressemble singulièrement à un ω renversé, que c'est un \bar{d} renversé qui sert à figurer un n , un h retourné qui prend la valeur de $chja$, un κ retourné celle de ja , il faut bien convenir que nous sommes loin des hiéroglyphes sémitiques (*aleph* bœuf; *bayit*, maison; *guimel* chameau, etc.) reproduits par les lettres de l'alphabet grec, et que nous avons affaire à une création artificielle.

D'ailleurs, de l'aveu de Hahn lui-même, cet alphabet n'est en usage que dans la ville d'Elbassan; là, il est employé, non-seulement dans des écrits d'un caractère religieux et liturgique, mais encore par quelques négociants dans leurs correspondances avec des compatriotes absents et même dans la tenue de leurs livres. Cet alphabet, dont se serviraient à peine une cinquantaine de personnes, aurait eu pour ordonnateur un nommé Théodore, professeur à l'Ecole grecque et prédicateur de la ville, homme fort savant du reste et qui avait traduit en albanais l'ancien et le nouveau Testament. Il s'était occupé, paraît-il, à constituer une langue littéraire commune aux dialectes albanais si nombreux et si différents les uns des autres. Malheureusement, lorsqu'une peste violente eut ravagé le pays, tous ses écrits furent brûlés par des parents qui craignaient la contagion. Il

vécut vers le milieu du dernier siècle et il paraît être mort vers sa fin; il ne reste plus aujourd'hui, d'après l'assurance de Hahn, que deux courts manuscrits écrits avec les caractères de l'alphabet de Théodore. Encore ces manuscrits n'auraient-ils qu'à peu près 70 ans de date. Ils contiennent l'un des fragments de l'horologium grec, l'autre le seizième chapitre de l'Évangile saint Jean. Ils sont écrits dans le dialecte guégeois. Hahn, dans ses *Études albanaises*, reproduit le fac-simile de la page tirée de l'Évangile et le fait suivre des textes guégeois et toscques imprimés en caractères grecs.

Ce qui ôte beaucoup de son autorité à l'alphabet de Théodore si longuement discuté par M. Hahn, c'est la circonstance que l'usage d'alphabets à chiffres est très-répandu dans l'Albanie, usage bien naturel après tout dans un pays vivant depuis des siècles sous le joug de l'étranger, et dont les habitants devaient chercher tous les moyens pour s'entendre entre eux en face de l'ennemi commun. M. Hahn nous fait connaître un de ces alphabets, qui lui fut confié par un des chefs les plus notables d'Argyrokastron (dans l'Albanie méridionale); c'étaient 22 signes ou chiffres, dont on se servait dans la famille de ce dernier dans certaines occasions. La forme de quelques-uns de ces signes est assez arbitraire; d'autres, au contraire, rappellent les lettres d'alphabets plus anciens.

Il paraît que dans les colonies albanaises de l'ancien royaume de Naples, il s'est conservé un alphabet national de 30 lettres connu de M. Guiseppe Crispi, directeur jadis de toutes ces communes éparpillées sur le sol ita-

lien. Les observations présentées à ce sujet par ce savant jettent une assez vive lumière sur la question qui nous occupe. Il appelle l'alphabet italo-albanais un alphabet ecclésiastique; ses lettres, dit-il, ressemblent assez aux caractères phéniciens, hébreux, arméniens et palmyréens; quelques-unes rappelleraient l'écriture hiératique des Egyptiens; un plus petit nombre les lettres bulgares et mésogétiques.—Malheureusement elles ne semblent avoir aucun rapport avec les lettres pélasgiques, runiques et étrusques. Les signes de cet alphabet n'ont pas encore la forme hastée; ce qui domine dans cette écriture, comme dans celle des manuscrits grecs, c'est la ligne droite. Aussi M. Crispi pense-t-il que, dans sa forme actuelle, elle doit être l'œuvre de prêtres chrétiens soit du second siècle, lorsque le christianisme fut introduit dans le pays, soit du neuvième, lorsque la messe chrétienne albanaise fut réunie d'une manière définitive à la messe romaine. Enfin, M. Crispi termine par cette ligne importante : Questo alfabeto pero contiene alcuni elementi di alfabeti infinitivamente più antichi usati in Illiria in Macedonia e in Epiro (1).

§ 3. — *Cultes des Pélasges et des Lélèges.*

Les origines de l'agriculture, d'une vie régulière sédentaire bien ordonnée se rattachent au nom des Pélasges; les cultes, qui symbolisent une existence meilleure que

(1) Hahn, *loco citato*.

celle des sauvages, les dieux qui sont l'objet de ces cultes, semblent appartenir pareillement à cette race antique. Les Hellènes paraissent avoir adoré surtout les dieux de la lumière; dans Homère Hades, Perséphone sont des puissances effrayantes; les enfers sont un triste séjour où Achille descend à regret, qu'il échangerait volontiers contre la vie pleine de labeurs du plus pauvre paysan. Les héros de l'époque semblent ignorer que les divinités infernales présentent à ceux qui les regardent de près un double visage, celui de la mort et du deuil qui l'accompagne, et celui de la joie et de l'espérance immortelle. Sans doute, les êtres éphémères qui habitent notre terre rentrent tôt ou tard dans son sein, mais celle-ci les enfante incessamment à la lumière sous des formes nouvelles. La succession des saisons, des générations, des hommes, proclament la grande loi de la nature : fécondité, ordre, éternité. C'est là ce que le néophyte apprenait dans les célèbres mystères d'Eleusis, dans ceux d'Andanie fondés par le légendaire Lycus, dans ceux de Samothrace, dans ceux que Pélargé est censée avoir rétablis à Thèbes après la prise de cette ville par les Epigones. Les dieux, qui chez les Pélasges paraissent avoir figuré au premier rang dans ces fêtes religieuses étaient Déméter, Koré (Perséphone), Bacchus et Hermès (Mercure); c'étaient les dieux des cultivateurs, des humbles et des pauvres, fort négligés pendant longtemps par la noblesse guerrière et guerroyante des Grecs, qui ne recherchait que l'immortalité de la gloire.

A vrai dire, ces dieux avaient peu d'analogie avec ceux que vénéraient les Aryâs du Gange; c'était la

chienne des dieux, la *Sarama*, à laquelle les Grecs donnèrent la forme plus noble de leur Hermès, ils en changèrent du même coup le rôle et le caractère. Ils l'adaptèrent aux traditions religieuses, aux cultes qu'ils rencontrèrent à Samothrace, longtemps occupée par des colons phéniciens. La célébration enthousiaste des fêtes du dieu Bacchus indique l'influence exercée de bonne heure sur les Hellènes par les cultes bruyants des Thraces, des Lydiens et des Phrygiens. Dans le récit de la mort du dieu et de sa glorieuse résurrection, on ne peut méconnaître une certaine ressemblance avec la légende de l'Osiris des Egyptiens. Enfin, les Aryâs de l'Indus étaient loin d'attribuer à leur Çpenta Armaiti, la sainte terre, l'action souterraine et mystique qui prêtait plus tard à la Déméter des Grecs un prestige si puissant.

Chants plaintifs. — Linos.

Le fait est que ces divinités et quelques autres encore faisaient partie des croyances primitives, dont le naturalisme le plus naïf et le plus simple constituait le fond et tous les éléments. Ces croyances sont assurément plus anciennes que l'installation des Grecs sur le sol de la Grèce. Elles éclatent dans cette vieille fête des Hyacinthies, célébrée à Amyclées en l'honneur du jeune Hyacinthe qu'Apollon avait tué de son disque par mégarde. Le disque d'Apollon indique les effets désastreux du soleil d'été brûlant la verdure et les fleurs que le printemps

avait fait éclore. Le cérémonial de cette fête religieuse semble avoir représenté la marche circulaire de l'année et l'action tantôt fécondante, tantôt stérilisante du soleil, notions qui ont été inconnues d'abord aux Grecs et qui doivent avoir pénétré dans la vallée de l'Eurotas de l'île de Cythère, où les Phéniciens avaient une ancienne station. Le même sujet revient dans les chants plaintifs que l'on faisait retentir dans beaucoup de cantons de la Grèce et dans différentes contrées de l'Asie-Mineure, au fort de l'été, au moment de la moisson ou après la moisson, lorsque la terre se dépouillait de sa verdoyante parure. C'est ainsi qu'à Tégée on psalmodiait le *Skephros*, en Phrygie le *Lytières*, pendant qu'on fauchait le blé. Chez les Mariandynes, sur les bords de la mer Noire, retentissaient au son de la flûte les lugubres accents du *Bormos*. Ce chant tirait son nom de celui d'un beau jeune homme, qui voulant apporter de l'eau aux moissonneurs pendant la chaleur de la journée, est attiré par des nymphes et disparaît dans la rivière. La même légende se répète chez les Bithyniens, appelant à grands cris *Hylas*, englouti, lui aussi, par les vagues. Ce cri se faisait entendre sur les montagnes, répercuté à l'infini par les échos d'alentour. Dans le Maneros, les Egyptiens de Peluse, surtout, pleuraient un jeune garçon, unique enfant d'un roi enlevé dans la première fleur. Hérodote, qui a retrouvé dans la Grèce les croyances et les traditions de l'Égypte, identifie la plainte du Maneros à celle du *Linos* chantée d'après Homère, souvent après les vendanges, et désignées aussi par les noms de *Αἴλινος* ou *Οἰτόλινος* (hélas, ô Linos, ou mort de Linos). D'après une

légende d'Argos, Linos aurait été un enfant d'origine divine, élevé par des pâtres au milieu de troupeaux de brebis et dévoré par des chiens enragés. On n'ignore pas que le chien enragé a été chez les Grecs, dès les temps les plus anciens, le symbole de la chaleur caniculaire et du Sirius. Or, des recherches récentes ont démontré que la plainte de Linos est la même que celle que les habitants de Byblos (*Gebal*) faisaient entendre, en automne, lorsque le bel Adonis avait été tué sur le Liban par un sanglier furieux. On le pleurait pendant sept jours. Les femmes se coupaient les cheveux, se frappaient la poitrine, et assises le long des routes, elles criaient: *Aïlanou*, malheur à nous. C'est ce cri, poussé par des Sémites, qui a donné son nom à la plainte de Linos. ($\Delta\iota\ \Lambda\iota\upsilon\epsilon$.) Il y avait des tombeaux de Linos à Thèbes, à Chalcis, à Argos, et un antique poète religieux des Athéniens, Pamphos, aïeul des Pamphides, passait pour avoir entonné le premier, en Grèce, le chant lugubre de la mort de Linos (1).

Déméter.

Or, tout nous trompe, ou cette plainte de Linos, que nous retrouvons chez des peuples de race sémitique et japhétique, n'appartient ni aux uns, ni aux autres; elle paraît faire partie du culte plus naïf des premiers habitants de l'Asie-Mineure et de la Grèce, qui la transmirent à leurs conquérants et successeurs. Si Pamphos

(1) Ottfried Müller, *Griech. Litteraturgeschichte*, 1, 41.

passé pour le premier qui, en Grèce, fit entendre la plainte de Linos, on lui attribue pareillement un chant sur le rapt de Kora ou Proserpine. Le culte de cette dernière, ainsi que de sa mère Déméter, remonte aussi beaucoup plus haut que l'immigration des Yâvanas; et c'est avec raison qu'Hérodote le ramène aux croyances naturalistes des antiques Pélasges (1). Ces déesses président chez ces derniers à l'agriculture; mais la fécondité des femmes et le renouvellement des générations étaient pareillement confiés à leur tutelle. Elles résumaient en elles les forces souterraines de la nature, et elles ont joui à cause de cela, dès les plus anciens temps, d'un certain prestige mystique. On les vénérât dans les cantons de la Grèce, où les plus anciennes traditions s'étaient conservées: en Arcadie (à Pheneos, Thelpousa, Phigalia); en Messénie, surtout dans les centres primitifs d'Aréné et d'Andanie, siège d'antiques mystères (*τελευταί*) abolis par les Spartiates, mais rétablis par Epaminondas; dans la Laconie (à Amyclées et Hélos), dans l'Argolide (*Δημήτηρ χθονία* à Hermione); à Mégare, ville qui tirait son nom de ce culte; à Eleusis enfin, à Thèbes, à Tanagra et Oropos (*Δημήτηρ Ἀχαιά*), et à Opus dans la Locride. Déméter était adorée comme divinité agraire dans l'île de Crète, comme le prouve la légende qui raconte son amour pour son favori *Jasion* (2), et dans les îles de Paros, Thasos, Lemnos, Imbros et Samothrace. Dans les trois dernières, où Pélasges et Phéniciens s'étaient rencontrés de bonne heure, son culte avait été

(1) Preller, I, 464-466.

(2) Cpr. les mots *ἰάων, ἰάομαι, ἰάσων*.

combiné avec celui des Cabires. Ce qui prouve le caractère éminemment pélasgique de ce culte, c'est la légende de Lykos, fils du roi Pandion d'Athènes, qui aurait émigré dans le pays des Tramèles, auxquels il aurait donné le nom de Lyciens, après avoir répandu en Messénie un nouvel éclat sur les mystères d'Andanie. Une inscription découverte à Konstantinoi, en 1858, confirme les indications fournies par Pausanias (1), sur ces mystères. Grâce à elle, nous savons que la population entière s'y réunissait pour former comme une corporation religieuse, un *στρατὸς ἱερός*, dont le chef s'appelait moniteur de la troupe, *μνασίστρατος*. On y vénérât la Mère et la Fille, Déméter et Koré, unies indissolublement sous le nom des grandes déesses; puis en seconde ligne, Mercure Kriophore, les Kabires et surtout Apollon Karnéen (2). D'après l'interprétation de quelques savants modernes, Mercure représenterait dans ce culte le principe générateur de l'homme, Koré les espérances immortelles qui nous viennent de la terre, et Apollon celles qui nous viennent de la lumière, du soleil se levant tous les matins sur le monde encore plongé dans les ténèbres. La première injonction imposée aux femmes initiées aux mystères de Déméter était la chasteté (3), c'est-à-dire, la fidélité dans le mariage. Les femmes initiées et mariées s'appelaient de préférence *ἱεραὶ*; Koré elle-même portait le nom de *ἀγνή*. La pureté la plus irréprochable pouvait

(1) Pausanias, IV, 3-6; IV, 33 et suiv., etc.

(2) Bachofen, *Das lykische Volk*, p. 60.

(3) Bachofen, p. 84, note 5.

seule faire de la mère ce qu'elle devait être à la tête de la famille, l'image de Déméter et de Kora (1).

On a remarqué à ce propos le lien qui unissait les races royales des Lyciens et des Caucones. C'est, commandés par des chefs tirant leur origine de ces races, que les Ioniens avaient quitté le Prytanée, après que l'invasion des Doriens avait été repoussée. On en a inféré l'identité des cultes mystiques de la Messénie, de la Lydie et d'Athènes; on a revendiqué aussi pour ces cultes un caractère orphique. Ce dernier appartient certainement à Caucon, l'ancêtre de Nestor de Pylos (2). Caucon, fils de Kelainos, c'est-à-dire de l'homme noir, communiqua aux Messéniens les mystères des grandes déesses d'Eleusis; Lykos leur donna plus d'éclat (*πρόηγγεν ἐς πλέον τιμῆς*); et on montrait encore du temps de Pausanias le bois sacré, où il avait purifié les néophytes (*Λύκου δρυμός*) (3).

Apollon.

Le nom de Lykos est inséparable aussi du culte d'Apollon, que d'après la légende il aurait introduit à Athènes (4); mais en réalité, Lykos paraît identique à Apollon; Lykia est la terre où il aime à séjourner. Longtemps avant l'arrivée des Grecs, il était le dieu national, non-seulement des Lyciens, mais des Troïens et

(1) Bachofen, p. 85.

(2) Pausanias, V, 5, 4; IV, 26, 6; IV, 1, 4.

(3) Pausanias, V, 14; Bachofen, p. 76

(4) Bachofen, p. 58; Preller, I, p. 160.

des peuplades primitives répandues sur les côtes de l'Anatolie, sur les îles de la mer Egée et la Crète. C'est de la Lycie et de la Crète que le culte de ce dieu paraît avoir été importé à Délos et à Delphes. En effet, le premier qui avait triomphé par ses chants aux jeux pythiques, passait pour un Crétois; à Délos, on croyait qu'Olèn, le Lycien, avait chanté le premier hymne en l'honneur d'Apollon (1); ce dieu est aussi le dieu qui dès les plus anciens temps préside aux oracles; il en rendait à Thymbra, à Klaros et à Milet. Le temple d'Apollon, à Milet, portait le nom de temple du dieu Didyméen; il était desservi par la famille des Branchides, et il était plus ancien que la première colonie ionienne sur le sol de l'Anatolie (2).

Celle-ci est aussi, ne l'oublions pas, la première patrie des Sibylles. Nous sommes ramené en Lycie par le célèbre oracle de *Patara*, dont le caractère mystique se révèle par le coffre (3) où se trouvent les choses sacrées, par le livret des initiés et par la couronne (4). Le dieu qui prédit est le dieu qui fait la lumière; il est lui-même la lumière du soleil levant qui sort des flots de l'Océan. Voilà pourquoi les sommets des montagnes et les promontoires lui sont consacrés; les feux de l'Aurore les rougissent les premiers. De là le nom de *Lykosura*? de là surtout le nom d'Apollon *Σούριος* (5),

(1) Preller, I, p. 173.

(2) Strabon, IX, 421; Pausanias, VII, 2, 4; 5, 2.

(3) Le mot *cista*, *κίστη* est la traduction de *patara*, qui rappelle le latin *patara*.

(4) Βιβλίον τῆς τελετῆς et στέφανος. Bachofen, p. 69.

(5) Bachofen, p 72 et *passim*.

de l'albanais *σύ-ου, σύ-ρι* regard. De là aussi le rapport qui unit dans la Lycie Apollon à l'élément neptunien. A Tarsos, il est représenté sortant de la mer, même muni du trident (1); il est vénéré comme dieu fluvial sous le nom de Xanthos. Généralement les sources, dans ces parages, étaient l'objet d'un culte fervent, à Arycanda, à Myra, à Cyanée, à Patara et surtout à *Σκάροι*. On leur attribuait la puissance de guérir et de prédire l'avenir (2).

Apollon, dieu de la lumière, est fils de la nuit et des ténèbres, c'est-à-dire de *Leto* (*λανθάνω* ou le phénicien *lad* enfanter)? Celle-ci s'arrête à Délos (de l'albanais *djel* le soleil) où elle accouche d'Apollon et d'Artémis (la lune et le soleil considérés comme les enfants de la nuit). D'après d'autres, *Leto* apparaît dans la Lycie, boit de l'eau du Xanthos, y baigne ses enfants et consacre le fleuve à Apollon (3). Bachofen a déjà fait remarquer avec finesse, que le coursier Pégase ainsi qu'Apollon, réunit en lui le double élément de la lumière et de l'eau : la source Peïrene jaillit sous ses pieds; lui-même retourne au ciel. Apollon est le dieu du soleil levant (*eous*), mais il conserve des rapports avec la Nuit, sa mère. C'est en raison de ces rapports qu'il rendait à Patara et à Telmessos des oracles par des rêves nocturnes; et qu'il a pour symbole la souris, l'animal des ténèbres et du tombeau (4). On voit, en effet, à Nîmes une lampe sépulcrale

(1) Bachofen, p. 72 et passim.

(2) Bachofen, p. 16, note 2.

(3) Antonin Lib. XXXV, chez Preller, I, 162.

(4) Apollon est appelé Sminthien à Chrysé et à Thymbra dans l'Asie-Mineure, de *σμίθως* rat, souris.

où une souris est représentée rongant une mèche allumée, symbole elle-même de la vie terrestre (1).

Le nom du dieu lui-même est-il d'origine grecque? Sa forme ancienne était Ἄπελλόν (2), reproduit en partie par le nom propre Ἀπελλῆς et le nom du mois Ἀπελλαίων de l'île de Tenos. Les Thessaliens disaient Ἀπ.οῦν. Sans doute Apollon, comme dieu de la chaleur torride, envoyait quelquefois la mort, et même la peste. Toutefois l'étymologie qui fait venir son nom de ἀπόλλυμι paraît aussi invraisemblable que celle qui voudrait l'expliquer par ἀπολούων le purificateur. Bachofen qui traite aussi de cette origine, et qui à ce propos paraît mêler des choses très hétérogènes (3), cite un surnom italien assez rare du dieu : *Apertas*, et il le rapproche avec assez de bonheur, ce nous semble du moins, d'une ville de la Lycie Ἀπέρλαι ou Ἀπέρραι. La consonnance ρλ se retrouve encore dans Μυρλέα, ville de la Bithynie. Il n'y a pas bien loin d'Ἀπέρλαι à Ἀπέλλον. Or, en albanais, *απ* signifie donner, abandonner, par exemple *απ σπέρτενε* rendre l'âme. Ἄπ-έρρε serait : abandonner les ténèbres, la nuit; car ἔρρε veut dire ténèbres en albanais. Sans doute ἔρρε peut se rattacher à la même racine que ἔρεβος, et l'albanais *απ* a peut-être quelque rapport avec la préposition sanscrite *apa*, grec ἀπό. Les verbes latins *aperire* et *operire* trouveraient ainsi une explication suffisante, ils signifieraient : écarter ou amener des ténèbres. Apollon resterait toujours le dieu de la lumière; et le nom de Φῶβος ne

(1) Bachofen, p. 73.

(2) Preller, I, 152, note.

(3) Bachofen, p. 42, note.

serait que la traduction grecque d'un ancien terme lélègue (1).

Artémis.

La mère d'Apollon et d'Artémis était *Leto* ; son nom lycien était Phaté ; c'est le courroux de cette déesse que les habitants de la Lycie appelaient sur la tête de ceux qui violaient les sépulcres des familles. On sait quel soin les Lyciens donnaient à leurs tombeaux ; avec quel art ils les ornaient ; ils les bâtissaient pour l'éternité. Encore aujourd'hui φάτι veut dire *destin, fortune*, en albanais ; φατία est le nom porté par les trois fées qui apparaissent au lit de l'enfant nouveau-né trois jours après sa naissance, pour fixer et prédire son sort.

Pas plus qu'Apollon, Artémis ne saurait être considérée comme une divinité d'origine purement grecque. Son nom rappelle, sans doute, l'adjectif ἀρτέμις sain, vigoureux, robuste. Mais on peut supposer que cette ressemblance tient aux efforts faits par la bouche grecque pour greciser un nom étranger. Dans l'île de Crète, à Egine, sur les côtes de Lacédémone, Artémis était adorée sous le nom de Dictynna et de *Britomartis*. Ce dernier mot aurait signifié : douce vierge. En effet, en li-

(1) Cette étymologie est parfaitement d'accord avec une croyance religieuse des Corinthiens, qui adoraient un *Apollon Bellerophon*. Ce dernier, du haut du coursier des nuages, écarte, grâce à la couronne de rayons dont sa tête est entourée, les brouillards qui obscurcissent le ciel, et il dompte l'esprit des ténèbres, le Belleros (le Vritra des Indous). Duncker. *Hist. de l'antiquité*, I, p. 421.

thuanien *martis* veut dire *fiancée, belle-sœur*, et βριτύ pourrait bien être le sanscrit *mridu* tendre (allemand *mild*). En faisant précéder le substantif, nous nous trouverions en présence d'une forme *Martimrit* (1), dont les anciens Hellènes auraient bien pu faire *Αρτεμις (cpr. *imitari* pour *mimitari* du grec μιμέομαι).

On sait que cette déesse se livrait à la chasse de préférence dans les forêts de la Lycie (2), puis dans celles de l'Arcadie, où les noms de Lykos et de Lykaon reviennent si souvent. Elle avait un temple célèbre à *Brauron*, dans l'Attique, desservi par de jeunes vierges, qui portaient le nom d'άρκτοι ourses (c'est sous la forme d'une ourse qu'Artémis avait été caressée par Jupiter). *Brauron* n'est pas un mot grec. Thucydide nomme une Βραυρώ femme d'un Pittakos, roi des Edones (3). Les Edones sont une peuplade thrace; faudra-t-il donc rattacher Βραυρώ à la racine germanique *brausen* mugir? Ce serait un singulier nom pour une femme. J'aimerais mieux l'expliquer par l'albanais βρέ,ετε sombre; βράνοιγ je m'assombris; βράνεστι le dieu qui dirige les nuages. Encore aujourd'hui Βραυρών s'appelle Vraona. On sait que les Guégeois remplacent presque régulièrement par un *n*, l'*r* souvent plus ancien des Tosques.

L'Artémis de Brauron paraît être la même que l'Artémis Chrysé de Lemnos. Cette dernière a été rendue

(1) La consonnance *μρ* au commencement des mots devient β en grec. Exemple : βροτός = μροτις.

(2) Cpr. le nom des prêtresses de Pallas Athéné : Παλλάδες et celui des sacrificateurs qui servaient à la fête de Neptune à Ephesos : ταύροι.

(3) Dictionnaire de Pape, revu par Benseler, à l'article Βραυρώ.

célèbre par la blessure dont elle fit souffrir Philoctète. Sophocle (1) l'appelle féroce (*ὀμόφοροι*), ce qui semble indiquer des sacrifices humains. On offrait ces sacrifices pareillement dans la haute antiquité à l'Artémis *Ὀρθία* ou *Ὀρθασία* dans le sud du Péloponèse et à la *Ταυρόπολος* chez les Scythes. Les Spartiates les remplacèrent par la flagellation des jeunes gens près de l'autel de la déesse. (V. plus haut.)

Les Amazones.

Cette Artémis ne paraît pas différer essentiellement de celle que nous rencontrons dans l'Asie-Mineure sous les noms d'*Ἐφεσίη*, *Λευκοφρύνη* et *Περγαία*, et on commence à croire, aujourd'hui, que les pays sémitiques, que l'Assyrie, et plus tard, la Cappadoce et la Phénicie ont été la véritable patrie du culte de la déesse de la Lune. En effet, lorsque les Grecs fondèrent sur le territoire des Lydiens les colonies de Smyrne, Cyme et Ephèse, ils y trouvèrent établi le culte d'une déesse, qu'ils comparèrent à leur Artémis et qui avait à son service des eunuques et des vierges armées. Plus tard, ils apprirent qu'on rencontrait ces vierges, plus loin vers l'Est, sur les côtes du Pont. Homère nous entretient déjà des Amazones aux allures viriles qui vont camper en face du roi Priam, sur les bords du Sangarios. Arktinos en fait des alliées des Troïens; il raconte comment leur reine Penthésilée succomba sous les coups d'Achille. Les poètes

(1) Philoctète, v. 194. Voyez Preller, I, p. 194 et suiv.

cycliques, et plus tard Pindare et Eschyle, les placent à Themiskyra, sur le Thermodon. C'est là que, d'après Phérécyde, le dieu de la Guerre les avait engendrées avec la déesse Harmonia. On sait que les Grecs désignaient par le nom d'Harmonia la déesse de la Lune des Phéniciens, la redoutable Astarté. Les vaisseaux de ces derniers avaient dû porter son culte jusqu'aux côtes orientales de la Grèce, jusque dans l'Attique (1).

Lorsque plus tard les Grecs rejetèrent les influences asiatiques, Thésée passait pour avoir tué le Minotaure et chassé les Amazones d'Athènes. Mais leur souvenir resta vivant dans l'imagination poétique des Grecs; à Skoutoussa et à Cynoscéphales dans la Thessalie, à Chalcis dans l'Eubée, on montrait des tombeaux d'Amazones; à Athènes, on voyait la statue de l'Amazone près de la porte itonienne, un *Amazonium* dans la partie nord-ouest de la ville, et le monument d'Antiope sur la route qui conduisait à Phaléron. Enfin, le jour avant la fête de Thésée, on y offrait aux Amazones un sacrifice. Ce sont autant de témoignages de l'action que la civilisation précoce et les cultes des Asiatiques ont exercé sur les populations primitives de la Grèce (2).

Il paraît incontestable que les Amazones ont eu pourtant, de temps en temps, des relations avec des hommes; sous ce rapport, elles n'avaient qu'à suivre l'exemple de la déesse qu'elles adoraient : à certains moments la cruelle Astarté se transformait en la voluptueuse As-

(1) Duncker, *Geschichte des Alterthums*, I, p. 404 et suiv.

(2) Duncker, III, p. 107.

héra. Nous n'ignorons pas que l'Artémis d'Ephèse est représentée avec des mamelles nombreuses par l'art plastique des anciens; elle se manifestait donc aussi par sa puissance nourricière et fécondante. Du temps de Strabon, elle avait dans la Cappadoce, à Cabeira, dans les deux villes portant le nom de Komana, des temples célèbres, objets d'une grande vénération et d'incessants pèlerinages. Pour le célèbre géographe, c'est toujours l'Artémis des Grecs; mais les indigènes l'appelaient *Ma* ou *Mene*. On trouvait, dans les endroits que nous venons de nommer, une population fanatisée, livrée à tous les désordres des sens, et des milliers d'héroïdes qui se prostituaient aux étrangers.

Les habitants de la Cappadoce appartenaient à la race de Sem; Astarté, Ashéra sont des divinités sémitiques; les langues sémitiques semblent rendre compte mieux que toutes les autres des noms des localités, des fleuves et des personnes que nous rencontrons dans l'antique légende des Amazones. Ces célèbres héroïnes ne sont autre chose que les esclaves armées de la déesse Astarté; leur nom vient de l'hébreu *amah* servante et du chaldéen *azen* arme, à moins qu'on ne préfère remplacer ce dernier mot (אֵזֶן) par l'adjectif *az* (אֵז), féminin *azah*, c'est-à-dire la robuste. Les villes d'*Amisos* et d'*Amasia* répondent à deux mots hébreux *amiz* fort (אֵמִיץ) et *amazjah* celui que Jehovah fortifie, de la racine *amaz* être vigoureux. C'est que le ז hébreu est rendu généralement par un s dans les langues grecque et latine; précisément le nom du roi *Amaziah* est écrit Ἀμαζίας par les Septante et *Amasias*

dans la Vulgate, tandis que celui du roi *Usia* (עִישָׁה) fait 'Ozias, et celui de la ville d'*Asah* ou *Gasah* fait Γάζα.

Le nom de la rivière Thermodon sur les bords duquel on place les Amazones s'explique fort bien à l'aide de l'hébreu. En effet, dans cette langue, *troumah* veut dire don, présent, et *adon* signifie seigneur, maître. Il y avait un autre Thermodon, nous dit-on, en Béotie, coulant près de *Tanagra*. Mais la Béotie avait été envahie de bonne heure par des colonies sémitiques. Nous sommes d'autant moins disposé à voir dans le Thermodon un courant d'eau *chaude* (1), que la désinence *ωδων* se rencontre encore dans *Χαλλωδων*, nom d'un des anciens rois de l'île d'Eubée. Ce roi semble personnifier les efforts des Phéniciens pour fonder dans cette île des mines de cuivre.

Dans le mot *adon* nous reconnaissons sans peine l'Adonis des Grecs. Est-ce que ce dieu aurait été vénéré jadis sur les bords du Pont-Euxin, comme il le fut à Byblos dans la Phénicie? On sait que la petite rivière qui se jette dans la mer, près de cette ville, s'appelait pareillement *Adonis*. A partir du mois de juillet de chaque année, l'eau de cette rivière prenait une couleur *rouge*; celle-ci provenait de la terre rouge qu'elle entraînait du haut des montagnes. Alors on croyait que le bel Adonis, que Philon appelle ailleurs *Eljôn* (le très-haut), avait été tué sur le Liban par le sanglier du dieu Mars. Plutarque, dans sa *Vie de Démosthène*, prétend que

(1) *Don* dans la langue des Ossètes signifie eau. On peut comparer *Tanais*, *Eri-dan-us*, etc., etc.

près de Chéronée il n'y a plus de rivière du nom de Thermodon; que celle qui portait ce nom autrefois s'appelait Αἴμων de son temps. Or, Αἴμων veut dire *sanguinolent*. Nous avons vu plus haut que la complainte de Linos, c'est-à-dire d'Adonis, se chantait jadis sur toute la côte occidentale de la Grèce, que dans beaucoup d'endroits on montrait son tombeau.

Adonis était censé avoir disparu de la terre pour renaître au printemps de l'année suivante. Il s'appelait pendant cette époque *Thammuz*, c'est-à-dire le dieu disparu, le dieu séparé (suppl. *de ses adorateurs*). C'était aussi le nom du mois de juillet, époque de sa mort présumée. Or, si nous avons cru reconnaître le nom d'Adonis dans celui du mot *Thermodon* (dont le sens, selon nous, serait : présent d'Adonis), il nous paraît naturel de retrouver celui de *Thammuz* dans Θεμισκυρα (1). La seconde partie du mot est évidemment l'hébreu *kir*, *kirjah* ville. Si le Thermodon était le présent d'Adonis, Themiskyra pouvait bien être la ville de Thammuz. Personne ne s'étonnera de la facilité avec laquelle les Grecs ont changé les premières syllabes en un mot de leur propre langue (Θέμις). Ces assimilations sont d'ailleurs fréquentes dans tous les idiomes. Si nos conjectures sont trouvées bonnes, il restera toujours à expliquer par quelle suite d'événements le culte efféminé et sentimental d'Adonis a fait place à celui d'une déesse vi-

(1) Voir la *Revue critique* du 20 mai 1876, où il est dit que Thammuz est un mot accadien qui affecte aussi les formes Duzi, Damuzi ou Tamzi. Ce Duzi serait devenu Tautz chez les Sabiens de Harran, et il rappellerait le Thoas du poète Panyasis, présenté par ce dernier comme étant le père d'Adonis.

rile et quelquefois sanguinaire, et pourquoi nous trouvons sur la mer Noire, non pas des femmes pleureuses comme à Byblos, mais bien des Amazones (1).

Apollonius de Rhodes (2) croit savoir que ces dernières étaient divisées en trois tribus, dont l'une, du temps de l'expédition des Argonautes, aurait été gouvernée par la reine Hippolyte; dont la seconde aurait été établie près de Lykastos; et dont la troisième avaient été les Chadésiens « qui brandissent la lance. » Ces derniers nous présentent un nom manifestement sémitique, *chadash* signifiant *nouveau* en hébreu. Mais si par hasard le χ remplaçait ici un \aleph hébreu, les Chadésiens seraient les *saints*, les *pieux*. Les Israélites appelaient *kedeshah*, une fille consacrée au service de la déesse Astarté ou Ashérah, une hiérodoule obligée de sacrifier son innocence en l'honneur de la déesse à laquelle elle appartenait (3). La ville de Lykastos, enfin, qui était située en face d'*Amisos*, révèle une origine pélasgique. Nous avons rencontré son homonyme dans l'île de Crète, et nous savons déjà que Pélasges et Sémites ont vécu côte à côte et se sont mêlés dans la plus haute antiquité sur tous les points de l'Asie-Mineure et de la Grèce entière.

Nous avons parlé un peu longuement des Amazones, non-seulement parce que leur apparition a impressionné vivement l'imagination des Grecs et inspiré des œuvres remarquables à leurs artistes, mais aussi parce que, comme nous le verrons plus bas, elles paraissent avoir

(1) Duncker, I, p. 275.

(2) Argonautiq., II, v. 964 et suiv.

(3) V. le dictionnaire de Gesenius.

exercé une influence directe sur les populations lélé-
giques.

Athéné.

Si des éléments sémitiques se sont introduits dans le culte d'Artémis, celui de Pallas Athéné n'y est pas resté étranger non plus. Nous avons vu plus haut que son égide pourrait bien être d'origine africaine. Mais Aristote semble faire de la patronne d'Athènes comme une autre Artémis (1), puisqu'il y voit la déesse de la lumière lunaire. En effet, on célébrait à Corinthe des lampadophories en l'honneur d'une Athéné Ἐλλωτίς. Movers déjà a fait remarquer, qu'en phénicien *elloti* signifie : *ma déesse* (2). L'Athéné de Lindos, dans la Crète, n'était qu'une Astarté grécisée; et si l'Athéné de l'Attique est une déesse de la guerre aussi bien que le génie tutélaire des laboureurs, si elle a la victoire pour compagne, elle doit ce caractère assurément à la vive impression que le culte d'Astarté et le courage de ses prêtresses, les Amazones, avaient produite sur l'esprit des premiers Grecs. Mais si les nombreuses idoles trouvées par le D^r Schliemann dans quelque Troie préhistorique et représentant grossièrement une tête de chouette, étaient réellement des symboles de la déesse, il faudrait reconnaître à son culte des origines pélasgiques. Les Grecs ont combiné et fondu ensemble ces traits si différents, ces traditions empruntées à des

(1) Aristote, ap. *Arnob. adv. gent.*, III, 31.

(2) Movers, *Phœnicier*, I, p. 155.

racés étrangères, et ils en ont composé le type admirable de la constance, du courage, du génie industriel et inventif et de la pureté virginalé, dont la déesse d'Athènes est l'expression vivante.

N'ont-ils pas transformé de même l'impure Mylitta la déesse de la prostitution, n'en ont-ils pas fait l'idéal de la beauté féminine, la déesse des grâces séduisantes, du charme et comme de la magie d'amour. Enfin tout en donnant à leur Hercule primitif, héros quelque peu féroce et brutal, quelques uns des traits du Melkart des Phéniciens, les Doriens n'en ont-ils pas fait comme l'image idéalisée de leur race, le modèle de la force qui se modère, de la passion qui se dompte, d'une âme qui, par la patience, la soumission et mille épreuves douloureuses, s'épure et se rend digne de l'apothéose?

Hermès.

Nous ne nous arrêtons pas à ces deux divinités, parce qu'elles paraissent avoir été étrangères aux premiers habitants de la Grèce. Il n'en est pas de même du dieu Hermès dont le nom rappelle trop le nom de la fidèle chienne des dieux de l'Inde *Sarama*, ainsi que celui de son fils *Sarameyas*, pour que l'on puisse méconnaître le rapport intime qui unit le dieu grec aux mythes des antiques Aryâs. Il faut voir en lui avec Duncker un démon de l'air, un serviteur de Zeus, un gardien du ciel pendant la nuit, un dieu des vents et des nuages fécon-

dants (1). Mais ce n'est pas dans l'Inde qu'il a pu représenter directement le principe de la procréation, et que le *phallos* lui a été donné comme principal attribut. Dans les chants si chastes du Rigveda, il n'y a point de place pour le *Lingam* (le membre viril), symbole du dieu Çivas, dont le culte ne s'est développé dans les parties occidentales de l'Inde que vers le VI^e siècle avant notre ère (2). Les Grecs en s'installant dans le pays qui devait être leur seconde et définitive patrie, y rencontrèrent un dieu que les indigènes adoraient comme l'auteur des pluies qui fécondaient la terre, et ils le confondirent avec leur Hermès. Hérodote dit expressément (3), que les antiques Pelasges étaient les premiers à représenter Hermès dans une attitude ithyphallique; que muni de son principal attribut, le phallos, il jouait un rôle considérable dans les mystères de Samothrace. Il y portait le nom de Kadmos ou de Kadmilos comme dieu et père de la race; et à Thèbes aussi, il était vénéré comme l'ancêtre divin des Cadméens et comme époux d'Harmonia, qui n'était qu'une autre forme d'Aphrodite (4). Il agit surtout à l'heure du crépuscule et des ténèbres; la légende nous le montre se glissant hors de sa grotte enveloppé d'un drap de lit, pour surprendre et voler les troupeaux d'Apollon; image saisissante du dieu de la pluie poussant les nuages du sommet des montagnes devant lui et les étendant avec une activité secrète, incessante, sur les vallées et les

(1) Duncker, III, p. 44.

(2) Benfey, Indien dans *Ersch et Gruber*, p. 179; Duncker, II, p. 226.

(3) Hérod., II, 51.

(4) Preller, I, p. 241-243.

prairies. Ce dieu dont le culte nous est signalé partout où la vie pélasgique s'est conservée le plus longtemps intacte, en Arcadie, à Lemnos, à Thasos, à Ainos dans la Thrace, avait le nom d'*Imbramos* à Imbros. Ce nom n'est nullement identique au grec *ἴμερος*, comme on l'a cru quelquefois; — il vient plutôt de l'albanais *μβρέμα* soir, qui se dit dans le dialecte guégeois encore aujourd'hui *μβράμα*, soit parce que l'activité du dieu se révèle surtout pendant les ténèbres, soit parce que, au moyen des nuages, il obscurcit l'éclat du jour.

Le mot *φαλλός* lui-même est-il d'origine grecque? Si l'on se prononce pour l'affirmative, il faut le rapprocher de *φάλος* une lame de métal qui brille au-dessus du casque; de *φαλός* et *φαλίός* blanc, *φαλακρός* chauve, etc. Le phallus aurait reçu son nom par opposition à la *κτείς*, — les deux symboles figuraient dans les antiques cultes pélasgiques aux mystères où Déméter Hermès et Dionysos présidaient. N'oublions pourtant pas qu'en albanais *φελίτσ-ι* est le pilon de la baratte. N'oublions pas non plus que les deux symboles en question étaient dans l'Asie Mineure inséparables du culte d'Aphrodite; que celle-ci y porte tour à tour les noms de Mâ, de Semiramis et d'Omphalé; que dans la légende des Lydiens, cette dernière est présentée comme une esclave ou hiérodoule du dieu Jardanos, (nom d'une rivière de la Lydie). On connaît les relations établies par le mythe entre Omphalé et Hercule, appelé *Sandan* par les Lydiens : c'est Hermès qui avait conduit Hercule au marché d'esclaves; ce dernier fut acheté par Omphalé dont il eut un fils : Agelaos. Mais on sait aussi que tous

les deux échangèrent les attributs de leurs sexes respectifs, qu'Omphalé se montre à nous souvent revêtue des armes et de la peau de lion du héros, tandis que ce dernier porte la longue tunique de sa compagne et est assis près de la quenouille. La croyance des Sémites ne transformait pas seulement la cruelle Astarté en une Ashéra voluptueuse, elle ne fait pas seulement triompher le dieu bienfaisant du soleil (Melkart), des chaleurs torrides qui stérilisent la terre; elle unissait encore par une dernière et suprême conception, dans un seul être, les forces et les qualités de divinités appartenant à des sexes différents. C'est ainsi qu'à Paphos on adorait une Aphrodite barbue, invoquée sous le nom de grande déesse. A Carthage aussi Didon-Astarté était représentée avec la barbe de Melkart. Lorsque le roi *Mesa* eut enlevé Nebo aux Israélites, il consacra cet endroit à Astor-Kamos (nom de la divinité mâle des Moabites). Quelque idée analogue doit se trouver au fond des mythes de Sardanapal et de Semiramis, d'Hercule et d'Omphalé (1). En certains jours de fête du dieu Baal, les prêtres du dieu androgyne se montrèrent en public vêtus de chemises de femme diaphanes et rougeâtres, tandis que les fem-

(1) Duncker, I, p. 274. — Duncker traduit Omphalé dubitativement « celle qui enfante. » Alors Omphalé serait identique à *Léda*; car en hébreu *Ledah* signifie enfantement. En albanais enfanter se dit *ljind*; de là le nom de la ville de *Lindos* Pindare nous apprend (*Olymp.*, VII) que l'île de Crète naquit exprès et sortit de la mer pour faire honneur au dieu Hélios, oublié par les dieux dans la répartition des pays du globe. Les deux autres villes antiques de la Crète portent aussi de vieux noms pélasgiques : l'une s'appelle *Ἰάλυσος* de *jalí-ou* qui, en albanais, veut dire : plaine fertile; et l'autre, *Καμείρα*, qui s'explique aisément par l'albanais *çjémëfë*, latin *camera*.

mes portaient avec des vêtements d'hommes des épées et des lances. Voilà, pourquoi M. Lenormand explique le nom d'Omphale *um-pali* (mère à épée). Nous aimerions mieux traduire grande mère de *pali*, merveilleux, énorme. Faudra-t-il rattacher aussi le grec *φαλλός* ou l'albanais *φελίτσι* à la racine sémitique *pala*?

Bacchus.

Il est difficile de croire que le dieu qui préside à la culture de la vigne, n'ait pas déjà été vénéré dans les temps pélasgiques. Le dème Icarie, où Bacchus paraît avoir été le plus anciennement adoré, tirerait-il son nom d'*ikerrri*, mot africain qui signifie : *bouc*? Le nom du dieu lui-même (Dionysos) est expliqué par celui d'un endroit *Nysa* (il y en avait cinq ainsi appelés dans la seule Thrace) (1), où il aurait vu le jour. Les nymphes de *Nysa* le nourrissent et l'élevèrent. — Ce nom propre paraît se rattacher à une racine *snu* couler, tomber goutte à goutte (2). En revanche le nom Bacchus ne se rencontre pas dans les auteurs grecs avant Hérodote ; comme à côté de Bacchus se trouve la forme Jacchus, on a voulu voir dans cette dénomination une simple onomatopée (*ιάχω*, *ιαχέω*, crier, faire du bruit). Il est à remarquer qu'en hébreu *bak* veut dire verser ; *bakbouk* bouteille ; *gophen bokek* une vigne luxuriante, etc. Les plus anciens souvenirs du culte bachique se trouvent à Thèbes, ce qui

(1) Pape, p. 284.

(2) Benfey, *Wurzellexicon*, II, 53.

semble prouver qu'il faut y reconnaître d'anciennes influences sémitiques. Pour Homère Dionysos est fils de Jupiter et de Sémélé (1). Or, Sémélé ne saurait être considérée comme une autre forme de *σεμνί*, comme on l'a pensé quelquefois. Non seulement la seconde syllabe du mot paraît d'origine sémitique (comme dans *Κυβ-έλι* *montium dea* de 𐤀 dieu), mais la première est évidemment dans le même cas. Quoique l'hébreu fournisse plusieurs étymologies du nom propre qui nous occupe, nous préférons celle de Shammah-el : ravages de = ou terreur de = (c'est-à-dire inspiré par) dieu. — Notons cependant encore les noms de *Γργῶν* et de *Γεώγους* par lesquels Hesychius et Etym. M. désignent tantôt Hercule, tantôt Bacchus; ils paraissent certainement d'origine pélasgique (2).

Dieux cariens : Zeus Labrandeus, Osogo.

Dans la ville ancienne de Mylasa, des éléments sémitiques paraissent s'être mêlés de bonne heure aux cultes nationaux primitifs. Lassen croyait avoir reconnu dans le nom du chef Arselis de Mylasa qui se porta au secours du roi Kaudaules de Lydie (vers 700), la traduction hébraïque du dieu national des Cariens : *Zeus Labrandeus*. En effet Chars-el veut dire en hébreu *hache* (de Dieu) et *labrys* signifie aussi *hache* dans les idiomes de la Lydie et de la Carie. Des monnaies anciennes du IV^e siècle mon-

(1) Iliad, XIV, 325.

(2) Probablement de *γγούαιγ* je chasse, je frappe, je guette. (Cpr. aussi *γγάιγ* et *γγέγγειμ*.)

trent en effet l'image d'un dieu portant une double hache (1).

Cariens et Lélèges ont dû adorer aussi un dieu de la mer. Comment pourrait-il en être autrement? n'étaient-ils pas insulaires, navigateurs et quelque peu pirates?

Mais personne n'a encore essayé de rendre compte du sens du nom de l'*Osogo* des Cariens, que les Grecs désignent par le mot *Ζηνοποσειδών*. Une inscription de Mylasa où se trouve ce nom étrange, inscription relevée par M. Waddington, a été récemment l'objet de nouvelles recherches (2). Ce nom en rappelle d'autres commençant par la même voyelle (Ogyges, Olen). Cette voyelle semble renfermer un mot signifiant *eau*, en albanais *ój*, génitif *ójesse*. C'est ainsi qu'on dit aujourd'hui *γιάρπεν ójesse* serpent aquatique. Mais anciennement le génitif pouvait sans doute précéder le nom qu'il déterminait. Or, *ago* est un ancien mot albanais signifiant *dieu*; *Osogo* serait pour : *oujesago* c'est-à-dire *aquarum Deus* (3). — Nous ne parlons pas de Thétis, dont le mythe paraît avoir une origine grecque? quoique nous ayons essayé d'expliquer son nom par celui de la mer, qui en albanais se dit *δέτι*.

§ 4. — *Réflexions générales sur la religion des Pélasges.*

Voulez-vous connaître un peuple, étudiez sa religion et ses dieux. Le naturalisme naïf qui régnait chez les

(1) Duncker, I, p. 419.

(2) *Revue archéologique*, novembre 1876, p. 234.

(3) D'où l'on peut inférer qu'Olen est : *in aqua natus*.

anciens Pélasges nous éclaire suffisamment sur la sphère peu étendue de leurs idées; ils paraissent avoir été frappés de la succession régulière des saisons, des changements qu'elle amenait, puis surtout du principe de la propagation des espèces. La théosophie compliquée et savante des prêtres égyptiens ne put trouver nul accès chez eux; en revanche ils ont subi l'ascendant de la civilisation sémitique; ils ont adopté en partie les cultes que leur apportèrent Lydiens, Assyriens et Phéniciens; ils les ont modifiés en les mêlant aux leurs. En effet, les conceptions religieuses des Sémites sont plus élevées que celles des Pélasges, en ce qu'elles renferment une tendance vers le monothéisme. Non-seulement la même divinité peut se manifester chez elle par des actes terribles et bienfaisants, en frappant les pays de stérilité ou en répandant la fécondité; mais elle peut résumer en elle les formes, les qualités et les aptitudes des deux sexes opposés. (V. plus haut.)

Les croyances que les Grecs apportèrent au milieu des peuplades demi-sauvages de la presqu'île du Balkan étaient assurément plus pures, si elles n'étaient pas plus profondes. Ils avaient en commun avec les antiques Aryâs le culte des dieux de l'air et de la lumière, vainqueurs des démons, des ténèbres et de la sécheresse (Vritra et Ahi). Le principe de la génération est rejeté sur le second plan dans la théogonie des Indous. Ajoutons que la plupart des divinités auxquelles on s'adresse dans le Véda, sont des dieux Indra, Varuna, Mitra, Agni, les Asvinî, les Maruta, Rudra, Savitar, etc. En fait de déesses, on y rencontre surtout l'Aurore (Ushas)

et la Terre (Mahî la grande, etc.). Ce qui frappe au contraire dans la religion des Sémites et aussi des Pélasges, c'est la large place qu'y tiennent les déesses de la fécondité, les déesses Mères, la maternité étant le rôle assigné à la femme. On a remarqué qu'à Babel les dieux se présentaient par couples (Bal ou Bel, Beltis). C'est ainsi que les Grecs placèrent Héra à côté de Zeus, comme représentant l'affection conjugale. Ils accueillirent sur leur Olympe aussi Déméter et Aphrodite; même leur Artémis et leur Athéné ne sont que des formes idéalisées d'une déesse sémitique, tantôt hostile, tantôt favorable à la propagation. Les Grecs firent donc une grande concession à l'esprit des religions, nouvelles pour eux, des Sémites et des Pélasges; le nombre des déesses égala désormais, s'il ne surpassa pas, chez eux, celui des dieux; mais la différence de sexe n'est pas la principale, celle qui donne à tous ces types et ces créations de l'imagination hellénique leur caractère, et la note de la volupté, pour n'être pas effacée, ne domine pas plus dans la théogonie des Hellènes, qu'elle ne fait loi dans leurs mœurs, leurs arts et leur histoire.

§ 5. — *La femme chez les Pélasges et chez les Lélèges.*

La femme, et c'est là que nous voulions en venir, paraît avoir joué un autre rôle chez les peuplades primitives de la Grèce que chez les descendants de Deucalion avec lesquels elles allaient partager le sol. De même que Déméter et Athéné étaient chez elles l'objet d'une adora-

tion particulièrement fervente, la femme y jouissait non-seulement d'une singulière estime, mais elle paraît avoir occupé quelquefois dans la constitution de la tribu un rang supérieur à celui de l'homme. En y voyant surtout la *mère*, on la considérait comme la base de la famille et de la société, et on lui attribuait des droits et des prérogatives qui, dans nos sociétés, appartiennent aux hommes seuls. Ce prestige qui paraît avoir entouré la femme chez les habitants primitifs de la Grèce, venait-il à la suite d'une longue période d'hétérisme, comme quelques-uns l'ont voulu; la promiscuité des sexes a-t-elle régné d'abord chez eux comme elle a régné réellement chez les Massagètes, puis chez les Nasamons, les Auséens, les Garamantes et d'autres peuples de l'Afrique? C'est une question que nous ne nous proposons pas de traiter. Nous n'affirmons pas non plus que toutes ces antiques peuplades : Lélèges, Caucones, Lyciens, etc., aient subi à un égal degré le joug de la gynécocratie. Nous nous bornerons à grouper un certain nombre de faits que les auteurs anciens nous ont transmis sur ce sujet.

Il paraît hors de doute que Pélasges et Lélèges ont eu une prédilection marquée pour le culte des dieux et surtout des déesses de la génération et de la reproduction.

Pausanias nous apprend (1) « que les Amazones sont venues s'établir près du temple d'Artémis, à Ephèse, pour se mettre sous la protection de la déesse, mais que le sanctuaire n'a pas été bâti par elles. Ses fondateurs

(1) Pausan., V, 2, 4.

auraient été *Cresos*, un indigène, et *Ephesos*, fils du fleuve Caystre. C'est cet *Ephesos* qui aurait donné son nom à la ville. *Tout autour demeuraient les Lélèges*, tribu ancienne, puis beaucoup de Lydiens; d'autres se fixèrent tout près, pour prier, comme les femmes de la horde des Amazones. » Il faut croire que ce voisinage convenait aux Lélèges, parce qu'ils paraissent avoir permis aux Amazones de se fixer sur une foule de points de la Grèce. Ces prêtresses nomades constituaient une gynécocratie arrivée à son état le plus aigu, lequel, à cause de cela même, n'avait aucune chance de durée. Mais dans les régions de la Grèce, où les Lélèges se sont maintenus longtemps, chez les Locriens, chez ceux d'Elide et de Mantinée, la femme a joui d'une autorité que nous lui voyons refusée ailleurs. Polybe nous apprend (1), que chez les Locriens Epizéphyriens, toute noblesse venait des femmes, et que ceux-là seuls étaient considérés comme patriciens qui descendaient des *cent maisons*, à souche féminine (*οἱ ἀπὸ τῶν ἑκατὸν οἰκιῶν*). Nous savons déjà par Hésiode que de bonne heure les Lélèges s'étaient confiés à la direction des Locriens (2).

Pausanias rapporte (3) que la plus ancienne fonction du collège des seize matrones d'Elis consistait dans l'office de juges aux procès publics, et il ajoute, qu'on y nommait non seulement les plus âgées, mais encore celles qui se distinguaient par leur naissance. C'est ce collège qui arrangea à l'amiable une vieille querelle qui

(1) Polyb., XII, 5.

(2) Λοκρὸς Λε: ἔγων ἠγήσατο λαῶν.

(3) Pausan., V, 16 et V, 15, 12.

avait subsisté entre ceux d'Elis et de Pise; il perdit plus tard son importance politique, mais il conserva certaines prérogatives religieuses dans le culte de Junon. Peu auparavant, Pausanias a raconté que les Eléens offrent des libations non seulement aux héros de leur pays, mais encore à leurs épouses. — La gynécocratie est moins assurée pour la haute antiquité de Mantinée. Bachofen (1) voudrait la conclure du grand nombre de divinités féminines adorées dans cette ville, telles que : Vesta, Autooné, Latona, Hera, Athéné, Hébé, Pénélope, Mæra, sans compter celles qui figurent aux mystères de Samothrace; car, ajoute-t-il, ceux de Mantinée ainsi que les Arcadiens, ont été unis aux habitants de Samothrace par le culte des Cabires, qui leur fut commun.

Mais le pays où la femme a joui anciennement et très-longtemps de nombreux privilèges et d'une situation exceptionnelle, c'est la Lycie. On sait que celle-ci a été, à l'époque de l'immigration des Grecs dans la péninsule du Balkan, le refuge de la race primitive vaincue, refoulée et opprimée. C'est là que se retirent les Lélèges de la Crète et de l'Attique (Lykos); c'est là que nous retrouvons le cousin de Teucer, Trambelos. Les Lyciens sont les alliés de Troyens; c'est après tout le même peuple; les villes, les montagnes, les rivières de leurs pays respectifs, portent des noms identiques.

Or, Hérodote (2) nous assure que les Lyciens ont une loi bizarre que n'ont pas d'autres peuples. Ils prenaient le nom de leur mère et non pas celui de leur père. Si l'on

(1) Bachofen, *Mutterrecht*, p. 354.

(2) Hérod., I, 173, VII, 92.

demande à un Lycien à quelle famille il appartient, il indiquera la généalogie de sa mère et des aïeules de sa mère. Si une femme libre vient à s'unir avec un esclave, les enfants sont considérés comme de sang noble ; mais si au contraire, un citoyen, même du rang le plus illustre, prend une concubine ou une étrangère, les enfants sont exclus des honneurs. Héraclide de Pont va encore plus loin ; il dit que dès les temps les plus anciens, les Lyciens étaient gouvernés par les femmes ; et Nicolas de Damas assure que chez les Lyciens les fils n'héritaient pas, mais les filles (1).

Combien de temps cette gynécocratie s'est-elle maintenue chez les Lyciens ? Elle remonte aux époques légendaires (2). Bellérophon, après avoir repoussé les Amazones et vaincu d'autres ennemis du roi Jobate, est frustré par ce dernier de la récompense qui lui était due. Il supplie alors Neptune de le venger en inondant la Lycie. Vainement à la suite des ravages causés par l'inondation, les hommes supplient Bellérophon de se laisser fléchir. Mais lorsque les femmes s'avancent à sa rencontre et « entr'ouvrent à ses yeux leurs tuniques » Bellérophon, plein de respect à la vue de l'emblème démetérien, se retire et avec sa retraite cesse l'inondation.

Malgré ces avis concordants des anciens historiens, et malgré l'opiniâtreté bien connue avec laquelle les Lyciens se sont attachés à leurs traditions, les inscriptions qu'on trouve sur leurs monuments funéraires, ne fournissent, si tant est qu'on ait réussi à les déchiffrer, — aucun exem-

(1) Héracl. Pont., fragm. 15 ; Nicolas Damasc. fragm. 129.

(2) Plutarch., de *Virtute mul.*, c. ix.

ple en faveur de l'assertion d'Hérodote, que les Lyciens se seraient nommés d'après leur mère et non pas d'après leur père (1).

Il faut croire que les populations primitives de l'Asie-Mineure et de la Grèce, mises en contact avec les races du Nord où le rôle de l'homme était prépondérant, ont modifié leurs mœurs, tout en laissant à la femme une grande partie de son prestige. On connaît le soin extrême, avec lequel les Lyciens construisaient leurs tombeaux (2). Croyant fermement à une autre vie, à une vie paisible après la mort, ils s'efforçaient d'assurer à leurs corps dès leur vivant un asile aussi inviolable que les Egyptiens à leurs momies. N'auraient-ils pas pu laisser aussi aux femmes la place la plus large dans la vie privée, comme paraissent avoir fait les Egyptiens, dont Sophocle nous dit qu'ils restaient assis dans l'intérieur des maisons travaillant à la toile, tandis que leurs compagnes allaient pourvoir au dehors aux besoins de la vie (3). Et cependant, personne ne nous dit qu'en Egypte l'organisation de la société reposait sur la prépondérance de la femme. Les Athéniens ne soutenaient-ils pas que les Spartiates aussi étaient gouvernés par les femmes, parce que celles-ci jouissaient dans la Laconie d'une liberté plus grande que dans l'Attique ?

Il paraît probable que dans les temps héroïques les droits des deux sexes n'étaient pas bien définis. Une tradition paraît s'être conservée dans la Grèce, qu'à un moment

(1) Duncker, I, 423.

(2) Duncker, *ibid.*, p. 424.

(3) Sophocle, *Æd.*, à Colone, v. 328 et suiv.

donné, les hommes auraient retiré aux femmes tout droit politique. Elle est rapportée par S. Augustin (1), qui prétend l'avoir trouvée dans Varron. C'était sous le règne de Cécrops. Il s'agissait de savoir si la ville d'Athènes serait nommée d'après la déesse Pallas Athéné ou d'après le dieu Neptune. Dans l'assemblée publique convoquée par le roi, les hommes auraient voté pour le dieu, les femmes pour Pallas Athéné, et comme elles auraient eu une voix de plus, elles l'auraient emporté. C'est alors qu'à l'instigation de Neptune, les hommes, pour punir leurs femmes, leur auraient ôté, en premier lieu, leur droit de vote; secondement, il aurait été défendu aux enfants de porter le nom maternel; enfin, elles-mêmes auraient été forcées de renoncer au titre d'Athéniennes, c'est-à-dire qu'à dater de ce jour elles n'auraient été que les épouses des Athéniens et non plus des citoyennes.

Quoique cette page détachée de l'histoire de la haute antiquité d'Athènes ait un caractère singulièrement apocryphe, elle semble venir à l'appui de notre opinion au sujet du rôle considérable à attribuer à la femme dans le monde pélasgique. Vainement M. Bachofen (2) dans ses deux ouvrages nous entretient-il de la sagesse, de l'esprit honnête et pacifique (εὐνομία, σωφροσύνη) des peuplades vivant sous la loi *démétérienne*. Elles n'ont pas su prendre rang parmi les races qui ont laissé une trace profonde dans l'histoire et qui ont avancé la cause du progrès. Elles n'ont pas eu la force d'imposer leur principe constitutif à leurs voisins, elles n'ont rien fondé de

(1) August., *de Civit. Dei*, 18, 9.

(2) *Das Mutterrecht et das Lykische Volk*.

grand, elles n'ont pas su résister aux peuples forts, où l'homme était le maître. Cela se comprend : les nations qui vivent sous la loi de la femme, sont des nations *casanières*, où règnent les vertus de la famille. Les hommes ont beau défendre bravement le sol natal ; comme ils s'inspirent de la volonté du sexe le plus faible, ils ne conçoivent pas de vastes projets, ils ne rêvent pas de conquêtes lointaines, ils ne songent pas seulement à constituer fortement la cité.

Il y a eu de tout temps, il y a encore aujourd'hui en Afrique quelques peuplades où la femme ou, pour mieux dire, la mère sert de pivot à la famille et à la société. Du VII^e au X^e siècle de notre ère, il a existé sur les frontières de l'empire chinois, dans lequel il fut enclavé plus tard, un royaume gouverné par des femmes(1). Mais voici un fait qui nous intéresse d'une manière particulière : la race qui avec celle des Pélasges est la plus ancienne sur le sol du continent européen, celle des Ibères, race qui existe encore aujourd'hui, dans le nord de l'Espagne, sous le nom du peuple basque, a vécu de temps immémorial et vit encore maintenant en partie sous la loi de la femme. Déjà Strabon fait remarquer (2), que chez les Cantabres, les maris apportent une dot à leurs femmes, que les filles seules y héritent de leurs parents, et que c'est à elles que revient le soin d'établir leurs frères. De pareils usages sont autant de marques d'un gouvernement gynécocratique. Bachofen s'efforce de démontrer que des mœurs analogues régnaient dans toute l'étendue de la péninsule

(1) *La Mère*, par Giraud-Teulon, p. 50.

(2) Strabon, III, p. 165.

ibérique; dans les guerres qu'ils avaient à y soutenir, Carthaginois et Romains retenaient en ôtage, non pas, comme ailleurs, des hommes valides, mais des femmes et des filles (1). Or, ces mœurs étranges se sont conservées à travers les siècles chez les Basques. Dans son travail si intéressant (*le droit de famille aux Pyrénées* 1859), M. Cordier a prouvé que le mari chez eux est condamné à un rôle secondaire, et que la loi imposée par la Révolution française, ne peut le relever de son infériorité. « Encore aujourd'hui dans le pays, quand c'est une fille qui est l'aînée, elle devient le véritable chef de la famille, et en réalité la seule héritière. Alors encore elle exerce la puissance dans la maison et les gens du pays disent, que son mari est son premier domestique; — au plus son homme d'affaires. Il n'a apporté dans la maison, avec sa personne, que son travail et l'espoir d'une postérité. Aux yeux de la société, c'est la femme qui personnifie la maison et non le mari (2). »

Après cela G. de Humboldt peut avoir raison d'attribuer aux anciens Ibères, comme trait principal de leur caractère, l'amour de la paix et du repos (3); nous ne nous étonnerons plus, lorsqu'on nous apprend qu'une aristocratie intellectuelle fait défaut dans la Navarre, « qu'il ne s'est pas encore trouvé chez les Basques » un seul poète pour chanter leurs gloires, leurs traditions, leurs regrets; qu'ils n'ont point d'écrivains, point d'artistes, ni musicien, ni peintre, ni sculpteur. Le fond de la race,

(1) Bachofen, *Mutterrecht*, p. 145.

(2) Giraud-Teulon, *la Mère*, p. 43.

(3) G. de Humboldt, *Gesammelte Schriften*, II, 158.

nous dit-on, est excellent, mais un talent supérieur ne s'en dégage pas (1). »

Les races vivant sous la loi de la femme n'ont pas eu d'histoire et ne pouvaient en avoir. L'incertitude où nous sommes, à l'endroit des destinées du peuple des Pélasges et des Lélèges, tient peut-être en partie au régime sous lequel il a vécu, et à l'indifférence pour les intérêts supérieurs de l'esprit humain que ce régime semble impliquer (2).

§ 6. — *Réaction morale des Grecs et des Hébreux.*

Ce serait assurément téméraire d'affirmer qu'au moment où les Yavanâs débouchaient dans la Grèce, toutes les populations assises sur les bords de la Méditerranée subissaient le joug de la gynécocratie. Mais ce que nous savons des cultes des Sémites, des races africaines et même des Pélasges ; la connaissance certaine que nous

(1) Louis-Lande, *Voyage dans le pays basque* (dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 février 1877, p. 815.

(2) Si les Albanais, descendants des Pélasges et des Lélèges, possèdent une histoire et une poésie nationale depuis le XV^e siècle, c'est que, dissemblables aux Basques, ils paraissent avoir rompu avec les mœurs et les coutumes de leurs ancêtres. Ils se sont vus en outre obligés de défendre une chose plus chère aux hommes que l'indépendance même, leur religion. Ils ont pris part, de nos jours, à l'héroïque soulèvement des Hellènes ; ils ont considéré la cause de ces derniers comme la leur, et ils ont été douloureusement surpris lorsqu'ils se sont vus frustrés du fruit d'une victoire qu'ils avaient aidé à remporter. Pourtant, ils espèrent toujours. Confiants dans la justice de l'Europe, soutenus par la parole et la plume de leur illustre compatriote, Dora d'Istria et de la vaillante phalange d'amis qui l'entoure, ils attendent que le jour de la délivrance se lève enfin sur leur pays asservi.

avons de la prostitution des femmes à Babel, des jeunes filles à Sardes et à Paphos, de la formation de groupes d'hommes et de femmes consacrés aux dieux de la volupté, nous fait croire, qu'à cette époque éloignée, les rapports des sexes n'étaient pas réglés conformément aux lois de la morale et de la décence, et que les hommes plus chastes du Nord, comme les habitants si sobres de l'Arabie déserte, pouvaient être choqués du spectacle des déportements auxquels ils assistaient. Les excès d'un naturalisme naïf, mais effréné et énervant, ont été arrêtés en partie et combattus à outrance par les races d'élite de Yavan et d'Israël.

La poésie et l'histoire légendaire de l'ancienne Grèce ne paraissent qu'une longue protestation contre les mœurs et coutumes impures et souvent sanguinaires des races orientales qui commençaient déjà à envahir le sol de la Grèce. La ville des Cadméens est certainement un des plus anciens foyers de la civilisation phénicienne en Grèce. C'est là que des hommes sont étranglés par le Sphinx, probablement une idole du dieu Moloch ou de la déesse Astarté; c'est là que se célébraient très-anciennement les « orgies » de Bacchus; c'est là qu'au sein de la famille royale se produisent, consacrées par des usages asiatiques et africains, ces unions incestueuses, dont le mariage d'Œdipe nous fournit un triste exemple. De là le soulèvement des populations grecques; de là ces guerres incessantes soutenues par Argos et ses confédérés contre Thèbes, guerres qui se terminèrent par la ruine de la capitale de la Béotie et l'expulsion des Phéniciens. Dans la légende des Argonautes, nous voyons

Jason subjugué d'abord par la séduisante et artificieuse Médée, puis quitter l'étrangère pour s'unir à une personne de sa propre nation. C'est ainsi qu'Ulysse trouve auprès de Calypso, auprès de Circé, de faciles plaisirs, mais il ne s'y s'oublie pas; il n'a nul souci de se voir métamorphosé en pourceau, à l'instar de ses compagnons; sa pensée est auprès de Pénélope et de son fils, son cœur n'aspire qu'aux saintes joies du foyer. La guerre de Troie n'avait-elle pas été allumée par Pâris, le séducteur asiatique? Les Grecs n'y combattirent-ils pas sous le patronage de la sage et virginale Athéné et sous celui de Junon, protectrice de la couche nuptiale contre Vénus, déesse des folles amours? Hercule lui-même ne s'était-il pas arraché des bras d'Omphale, et pouvant prendre la volupté pour guide de sa vie, n'avait-il pas choisi la vertu? Quant à Thésée, l'Hercule des Ioniens, il nous est présenté dans les récits mythiques qui avaient cours sur lui, comme l'incarnation du génie grec même. C'est lui qui tue le taureau de Crète et qui met fin à l'odieuse domination des Sémites dans l'Attique et aux sacrifices humains qu'elle imposait; c'est lui qui défait et expulse du sol de la patrie les Amazones, ces prêtresses armées de la cruelle Astarté et incidemment de la voluptueuse Ashérah. Il entraîne avec lui Ariadné, la fille de Minos, jusqu'à Naxos, mais là il la quitte pour ne plus songer désormais qu'à sa mission de libérateur et de roi. Or, nous savons aujourd'hui que cette Ariadné ou Ariagné n'était qu'un autre nom pour Aphrodite, que les habitants de Naxos vénéraient même deux Ariadné, l'une au milieu des danses et des fêtes; l'autre avec toutes

les démonstrations du deuil et de la désolation. Il est manifeste que cette Ariadné réunissait ainsi les qualités si opposées d'une déesse bienfaisante favorisant la fertilité du sol et la fécondité des femmes, et d'une déesse terrible, hostile à l'abondance, à l'amour, au bonheur, et qu'elle n'est autre que la fameuse Astarté — Ashérah des Sémites (1). Il était naturel que Thésée abandonnât l'île de Naxos pour celle de Délos, et le culte de la déesse asiatique pour celui du dieu de la lumière, des arts et de la poésie, Apollon.

Il a été dit plus haut, que Pélasges et Lélèges n'avaient opposé qu'une faible résistance à la prise de possession du sol par les cultes et les colons de l'Asie et de l'Afrique. Ils adoraient eux-mêmes la puissance productrice et reproductrice de la nature; la maternité était pour eux la plus haute expression de cette puissance. Mais ils paraissent n'avoir goûté que médiocrement les fureurs et les désordres qui accompagnaient si souvent les solennités religieuses des Asiatiques. Dans les Thesmophories qui furent plus tard une fête hellénique, comme dans les mystères d'Eleusis et sans doute aussi dans les autres mystères, les femmes adoraient la *κτεῖς*, emblème de la fécondité, mais elles paraissent s'être engagées en même temps à une vie honnête et chaste. Dans la Lycie, Bellérophon ne combat pas seulement les Solymes et leurs dieux terribles (par exemple *Arselis*, c'est-à-dire

(1) Voyez Plut. Thésée, ch. xviii, et Duncker, I, p. 108. Le nom de l'île de Naxos vient-il de l'hébreu *nakad*; dans ce cas le sens en serait : remarquable, excellent ? Ou bien de l'albanais *vázis* violent, véhément, à cause de l'exubérance de la riche végétation par laquelle Naxos se distinguait ?

hache de Dieu, pour *Chars-El*, mais encore la fanatique gynécocratie des Amazones.

Sous un ciel torride, et dans des conditions plus difficiles, Israël a essayé de son côté, au sein de sa nationalité, d'assurer la prépondérance aux instincts supérieurs de l'âme humaine. On est frappé de la ressemblance que présentent certaines légendes des Grecs avec les récits de la Bible. Bellérophon calomnié par Sthénébée, comme Hippolyte le fut par Phèdre, fait penser à Joseph qui reste fidèle à son maître et repousse l'amour de la femme de Putiphar; Hercule, Ulysse, Thésée se sont arrachés aux voluptés où les avaient plongés les mœurs et les cultes de races étrangères. C'est ainsi que Samson, qui s'était laissé tomber, énervé, entre les bras de Dalilah, sort de son abaissement par un effort de sa volonté, et par un dernier exploit, venge son peuple et lui-même. Plus sévèrement que les Grecs, les Hébreux proscrivaient la débauche que certaines religions commandaient. Les lois du Lévitique et du Deutéronome défendent d'élever des statues à Astarté, de porter dans la maison de Jehovah le prix de la prostitution, de se fendre la peau, de se faire donner la tonsure (comme c'était l'usage dans certains cultes des Syriens). Aucun eunuque ne devait entrer dans la société d'Israël, aucune femme porter des vêtements d'homme, aucun homme des vêtements de femme (1).

Comme les Grecs et bien plus que les Grecs, les Hébreux étaient hostiles aux sacrifices humains. Quoique la Bible en mentionne quelques uns dans l'histoire d'Israël,

(1) Duncker, I, p. 275 (édit. de 1874).

le récit de la Genèse nous montrant Abraham prêt à offrir à Dieu le sang de son fils unique et arrêté par la voix de Dieu lui-même, condamne ces sacrifices en principe. Abraham à la place de son enfant, sacrifie un bélier à Jéhovah. C'est ainsi qu'Iphigénie ne doit pas périr sous le couteau de Calchas. Une biche lui est substituée sur l'autel de Diane. La déesse sauve la fille des rois et en fait sa prêtresse. En effet, d'après la croyance des anciens Sémites, la vie de l'ainé de plusieurs fils était due à Jéhovah. La loi mosaïque remplaça d'une manière régulière ce sacrifice affreux par le surrogat de l'agneau pascal et, d'une manière plus générale, par la circoncision (1). Mais les Phéniciens le conservèrent, et ils en propagèrent l'usage dans leurs colonies, dans les îles de l'Egée, sur toutes les côtes de la Grèce où ils établirent leurs stations. Nous en avons trouvé les traces à Thèbes, à Sparte (Artémis Orthosienne), à Halos (les Athamantides), sur le mont Lycéen dans l'Arcadie, à Athènes même (les filles d'Erechthée). L'antique culte des Aryâs n'avait pas connu ces sanglantes expiations. Elles furent abolies partout, après l'expulsion des Phéniciens, grâce à la religion plus douce et plus humaine des Hellènes.

La ressemblance de certaines légendes et traditions des Grecs et des Hébreux serait-elle simplement due au hasard ou à un fonds, commun à toute l'humanité, de sentiments élevés qui peuvent fort bien se faire jour à la fois sur plusieurs points du globe? Mais, pourrait-on répondre, Assyriens et surtout Phéniciens ont exercé une influence

(1) Duncker, I, p. 278 (édit. de 1863).

profonde sur les débuts de la civilisation grecque; les vaisseaux de ces derniers qui portaient partout avec leurs productions, les industries, les lettres et les légendes de la mère-patrie, ne comptaient-ils pas parmi leurs marins, leurs matelots ou leurs esclaves, des sectateurs de la foi mosaïque? Rien n'empêche de supposer que des rapports aient ainsi existé dans la plus haute antiquité entre Israël et Javan. Un rapprochement présenté par M. Duncker entre un récit biblique et une légende grecque, tendrait à corroborer cette opinion. Les Grecs appelaient le Melikertes (Melkart, c'est-à-dire Hercule) qu'ils vénéraient à Corinthe Παλιμίμων, c'est-à-dire le lutteur. Ils racontent, qu'Hercule Palæmon aurait lutté avec Jupiter dans l'arène à Olympie, que Jupiter n'aurait pas réussi à le vaincre; qu'Hercule Palæmon aurait lutté avec Hippokoon, et qu'il aurait été blessé à la cuisse (1). C'est le dieu jeune et bienfaisant, observe M. Duncker, qui combat ici l'ancien dieu implacable et redoutable, qui lui ôte la force de nuire désormais, mais qui ne sort pas de la lutte sans être lui-même atteint. C'est ainsi que la Bible nous apprend comment Jacob lutta avec Jéhovah à Pniel dans les ténèbres. Jéhovah est un dieu terrible et courroucé, dont l'aspect tue. Jacob ne peut jeter les yeux sur lui que nuitamment. Il lutte avec Jéhovah jusqu'à ce qu'il ait obtenu de ce dernier la promesse d'épargner sa race, de la convrir de sa protection, de la combler de ses bienfaits. Il a arraché à Jéhovah sa bénédiction, il s'appellera désormais « *Israël* » celui qui a lutté avec Dieu; mais il est

(1) Pausanias, III, 9, 15, 3.

blessé à la cuisse. Le génie des deux races ressort vivement de la manière si différente dont elles ont envisagé le mythe cananéen. Là où le Grec croit reconnaître le triomphe d'une génération de dieux plus humains et plus intelligents, l'Hébreu ne veut voir que l'effort fait par le juste pour s'assurer la protection divine (1).

Si l'Europe n'est pas devenue une autre Asie, c'est aux Grecs et plus encore à Israël que nous le devons. En pénétrant dans les beaux climats du midi, les Grecs ont saisi corps à corps l'Orient, brillant de merveilles et déjà vieillissant. De cette forte étreinte sont sortis les chefs-d'œuvre de la poésie et des arts plastiques, qui ont révélé à la nature humaine sa propre splendeur, qui encore aujourd'hui confondent à la fois et élèvent notre imagination, et servent de guide à notre goût. La race qui les enfanta, autre Sémélé, périt après l'accomplissement de sa tâche. Ses créations seules survécurent; l'idéal du beau resta debout au milieu des ruines de l'antiquité. A côté de lui grandissait un autre idéal destiné non pas à produire des vers harmonieux et de belles statues, mais à rendre les cœurs plus purs et les hommes plus parfaits. C'était l'idéal du bien; lui faire une patrie sur terre, telle était la mission d'Israël. Cette patrie qu'il fallait disputer d'abord à cent ennemis acharnés et dont plus tard l'arracha, un jour, le fer des Romains, s'étend aujourd'hui presque aux confins du monde civilisé. Grâce à la loi morale proclamée par Moïse, aux prophètes qui la commentèrent, au Christ et aux apôtres qui lui donnèrent

(1) Duncker, I, p. 372, 373, édit. de 1863.

toute son application en la prêchant aux Gentils, l'Europe est devenue une nouvelle Palestine. Par un bizarre contresens, la race qui avait apporté le salut au monde, était seule restée exclue de la grande communauté des peuples. Elle a persévéré pourtant et après un martyre de dix-huit siècles, elle a triomphé. Il n'en pouvait être autrement. Nous vivons dans un temps où malgré des apparences contraires, la foi et la raison sont sur le point de se donner la main et de faire la paix. Or, de qui, si ce n'est d'Israël, peut-on dire : qu'il a eu foi dans sa raison, et raison dans sa foi? Comment donc aurait-il pu périr? L'histoire ne serait plus qu'une longue comédie, sanglante et méprisable; le genre humain aurait été déshonoré. Israël a eu foi aussi dans la nature humaine, dans l'avenir qui appartient à Dieu. La postérité rend toujours justice, tôt ou tard, et ç'a été tard cette fois, à ceux qui sont forts, fidèles et honnêtes jusqu'au bout.



CINQUIÈME LIVRE

IAVAN, YAVANAS & IONIENS

§ 1. — *Japetos.*

La Genèse et les plus anciennes traditions des Grecs.

Les Grecs n'ont eu aucun souvenir de leur origine ; à la plus belle époque de leur histoire, ils n'ont pas hésité à se proclamer autochthones. Cette prétention à l'autochthonie les remplissait d'orgueil. Les Arcadiens, qui pendant des siècles n'avaient pas été inquiétés dans leurs montagnes, se disaient plus anciens que la lune (1), et les Athéniens, pour ne pas le céder aux habitants du canton le plus rustique du Péloponèse, affirmaient qu'ils avaient l'âge du soleil.

Une très ancienne légende aurait dû rappeler pourtant à tous les Grecs indistinctement, qu'ils venaient de loin ; car cette légende leur donnait pour premier auteur un Titan,

(1) Schol., *ad Aristoph. Nub.*, 398

Japetos. N'était-ce pas de lui, que par l'intermédiaire de Deucalion, descendait Hellène, l'aïeul de leur race ? Or, Japetos lui-même était présenté comme le fils de l'Océan et d'*Asia*, et cette tradition obscurcie et comme effacée par le temps se trouve être plus conforme à la vérité que les assertions hasardés de rhéteurs comme Isocrate ou même de philosophes comme Platon. Il n'est pas besoin de rappeler, je suppose, que Japetos, sous la forme peu changée de Japhet, est considéré dans la Genèse, comme le plus jeune des trois fils du patriarche Noé. Les noms changent, mais le fonds même de notre généalogie tripartite reste dans les antiques récits de l'Inde. Ceux-ci mentionnent le pays de Kashmire là où la Genèse parle du mont Ararat ; le Japhet de cette dernière, pour eux, est *Dyapati*. Ce nom, par sa formation, nous révèle une origine tout arienne. Il faut écarter l'étymologie proposée par Otfried Muller (*ιάπετος* de *ιάπτω*, frapper, s'élançer, à cause du rôle joué dans la mythologie grecque par le Titan) ; il faut se méfier également de celle que des hébraïsants ont mise en avant de פֶּה' beau, florissant, à cause du teint clair, coloré qui caractérise les hommes du Nord, surtout lorsqu'on les compare aux habitants des pays tropicaux, aux fils de Cham au teint sombre (1).

L'homophonie qui nous frappe dans les noms *Dyapati*, *Japhet*, *ιάπετός*, pourrait être envisagée comme un effet du hasard ; mais elle se répète dans celle du Javan de la Bible, lequel nous est présenté comme le fils de *Japhet* ;

(1) *Cham* en hébreu signifie chaleur ; *chemi* la terre noire.

dans l'Ion des Grecs et dans les *Yavanas* cités par les auteurs de la presqu'île du Gange.

La plus ancienne forme d'Ion chez les Hellènes est Ἴων, Ἰάων, Ἰάφωες. Elle se trouve déjà dans l'Iliade (1). Elle est employée constamment par Eschyle dans ses *Perses* et ses *Suppliantes*, et par Aristophane dans ses *Acharniens*. Ni Eschyle ni Aristophane n'ignoraient que les Perses entendaient par *Jàon*, non seulement les Ioniens, mais tous les Grecs. Il en était de même des Hébreux, comme le prouvent des passages bien connus de Daniel et d'Ezéchiel. Enfin les Indous semblent par le nom de *Yavanas* avoir désigné en bloc tous les peuples de l'Occident. Javan, d'après la Genèse eut quatre fils : *Elishah*, *Tarshish*, *Dodanim* et *Kittim*. On a beaucoup disserté sur les contrées ou les villes auxquelles ces quatre noms peuvent se rapporter ; c'est une question que nous ne nous proposons pas de traiter à fond. Nous pensons en effet comme feu Bœckh, que par *Tarshish*, il ne faut pas entendre Tartessus dans l'Espagne, mais plutôt Tarsus, ancienne capitale de la Cilicie, où de tout temps on voyait affluer beaucoup d'étrangers, et où, d'après une tradition bien connue, Triptolème avait conduit, à une époque antérieure à l'histoire grecque proprement dite, une colonie d'Argiens. *Kittim* peut être identifié sans hésitation avec l'île de Chypre (2) envahie de bonne heure par les po-

(1) Iliad., II, v. 685.

(2) On entendait par *Kittim* les îles et les côtes voisines de l'Asie-Mineure. La désinence plurielle explique d'ailleurs cette dénomination. On sait aussi, qu' dans la haute antiquité, les noms propres des individus désignaient souvent soit des peuples entiers, soit des

pulations de la Palestine. Mais les Grecs aussi s'y étaient peu de temps après fixés à Salamine, à Kourion, à Soli, à *Kition* même. Dans des inscriptions bilingues parvenues jusqu'à nous, les mots *ish kitti* qui désignent un Cypriote, se trouvent dans le texte phénicien placé en regard du texte grec.

Dans Elishah, les uns ont voulu retrouver l'Hellade, les autres l'Elide. Ceux qui pencheront pour la première explication, citeront Ezéchiel faisant venir la pourpre « de l'île Elisha, » et ils feront valoir qu'à Hermione on recueillait les fameux coquillages qui fournissaient la couleur si recherchée. Mais, quand bien même Ezéchiel aurait songé, en s'exprimant comme il fait, à la Grèce entière, je persisterais encore à croire que le mot sémitique répond à l'Elide fréquentée par les Phéniciens. Ce sont ces derniers qui ont donné en partie leurs noms aux fleuves, aux villes, aux promontoires et même aux rois du pays, et peut-être au pays lui-même (*él* dieu) (1).

Enfin, dans *Dodanim* tout le monde peut reconnaître facilement Dodone, le plus ancien centre religieux de la Grèce. Mais ceux qui voudraient voir des Sémites par-

institutions ou des phases de civilisation de ces peuples. Il est évident qu'un homme seul ne saurait s'appeler *Kittim* ou *Dodanim*, pas plus qu'il ne saurait exister un *Amphiktyon* seul, un individu demeurant autour. Les habitudes d'abstraction étaient peu répandues dans les temps primitifs, et l'imagination des hommes aimait à entasser alors dans une personne des idées ou des êtres collectifs.

(1) On trouve dans l'Elide un fleuve *Jardanus* se jetant dans la mer près d'une ville *Phea* (*peh* bouche, embouchure); une ville et une source du nom de Salmoné (*shalôm* paix). — Le même nom se rencontre dans la Crète, où il désigne un promontoire, — enfin un roi Salmonée, fils d'Eole, frère de Sisyphé et père d'une fille appelée Tyro. (Cpr. le nom de la ville de Tyr.)

tout, prétendent que Dodanim n'est qu'une autre forme pour Dedanim, tribu bien connue de l'Arabie ; sans compter que d'autres, s'appuyant sur l'extrême ressemblance des lettres *d* et *r* en hébreu (ד, ר), voudraient lire *Rhodanim*. L'île de Rhodes a été colonisée de bonne heure par les Phéniciens ; les noms des montagnes et des Dieux qu'on y adorait, ont un caractère sémitique. Toutefois, le nom de l'île elle-même ne s'explique pas par une racine hébraïque. En grec, ῥόδον signifie la rose, ce qui ne donne pas non plus un sens satisfaisant. Nous aimerions mieux l'expliquer par l'albanais ῥεδούγ j'entoure, ou la préposition ῥεῦν autour, à l'entour, ῥοτέα cercle d'un fût, ou encore ῥρουν je roule pour rendre plus petit, je ramasse. Rhodes serait la petite terre ronde. Il faut avouer que les noms des trois villes de Rhodes : *Lindos*, *Jalysos* et *Kameiros* paraissent aussi d'origine albanaise. *Lindos* vient de ῥινδ j'enfante, et signifie peut-être *nativitas Deæ* ; il y avait dans cette ville un célèbre culte d'Athéné, l'Astarté de Sidon. Nous avons indiqué au livre IV l'étymologie de *Jalysos* et *Cameiros*.

Toutefois, il n'y a aucune raison pour rejeter la leçon *Dodanim*. Les côtes de l'Épire étaient parfaitement connues des Phéniciens. Une légende rapporte que Cadmus s'est transporté vers la fin de ses jours avec sa femme Harmonia chez les Enchééléens, tribu de l'Illyrie. On n'ignore pas qu'il y avait dans la Chaonie, non loin des bords de la mer, une ancienne ville Phœnique, et tout près une rivière Scamandre. A Epidamnos, dans l'*Illyris nova*, on trouvait les traditions religieuses de l'an-

tique Thèbes et plus d'un souvenir de l'Orient. Rappelons qu'au sud de la ville actuelle de Bérat (Antipatria), il y avait deux petites localités du nom d'Ilion.

§ 2. — *Ancienneté des traditions de la Genèse au sujet de Javan.*

Quelque opinion que l'on se forme de cette généalogie de la Genèse, par ce qu'elle nous apprend comme par ce qu'elle tait, elle semble prouver qu'elle est antérieure aux poèmes homériques, c'est-à-dire aux plus anciennes traditions de la Grèce. En effet, cette généalogie ne nous montre-t-elle pas les Sémites entretenant des relations avec Dodone, le plus antique foyer de la civilisation hellénique ? Elle ne fait aucune mention de Delphes, de Mycènes, d'Argos, d'Iolkos, de Corinthe, de *Thèbes*. Elle nomme Javan, il est vrai ; malheureusement les Ioniens ne jouent aucun rôle sérieux dans la guerre de Troie, et les rares passages où Homère nous les dépeint vêtus de leurs longues robes trainantes (ἐλκεχιτῶνες) sont suspects à plus d'un titre. Ce n'est pas tout : la forme *Javan* dont se sert la Genèse, est manifestement plus ancienne que celle d'Ἰάων en usage chez les Grecs. Le nom de *Javan* a conservé dans la Bible ses deux *a* primitifs. Pourtant le mot ne trouve pas son explication dans les idiomes sémitiques. *Javan* en hébreu semble signifier *fermenter* et avoir donné naissance aux deux mots *javen* boue, et *jajin* vin. Nous voilà ramenés en arrière au sanscrit *yavanas* ou *yuvanas*, les

forts, les jeunes, les brillants. Le comparatif et le superlatif de l'adjectif nous sont connus par la grammaire sanscrite : *yavīyas*, *yavishthas*. Le mot *yuvan* ou *yavan*, fait partie du grand nombre de mots qui constituent le vocabulaire commun à toutes les populations japhétiques. Faut-il croire qu'à une époque préhistorique, les Aryâs de l'Indus ont donné le nom de « jeunes » et de « vigoureux » aux hardis émigrants qui se portaient en avant vers les régions inconnues de l'Ouest? Faut-il croire qu'ils étaient désignés sous ce nom par les Assyriens, les Babyloniens, les Lydiens, les Phéniciens? Mais alors, lorsque nous rencontrons ce nom des Yavanas dans les épopées du *Râmâyana* et du *Mahâbhârata*, il cesse d'être une preuve contre la haute antiquité de ces poèmes; ce nom n'aurait pas été prononcé pour la première fois devant les oreilles des Indous à l'époque de la conquête d'Alexandre; puisqu'ils l'auraient donné plus de cinq mille ans auparavant aux tribus occidentales de leur propre race!

Le mot de Yavan, envisagé comme nom adjectif ou comme nom propre, paraissant très-ancien dans l'Orient et relativement nouveau chez les Grecs, Movers a émis l'opinion que les Asiatiques l'auraient imposé d'abord aux populations grecques avec lesquelles ils auraient été le plus fréquemment en contact, c'est-à-dire aux habitants de Milet, d'Ephèse et aux autres dix villes de la confédération dite ionienne, puis par extension à tous les Grecs ensemble.

C'est fort bien. Mais comment admettre qu'une nation ayant conscience de sa dignité et n'y étant pas forcée

par la conquête se résolve à troquer son propre nom contre un autre par lequel il plaît à des étrangers de la désigner? La chose, en vérité, est si peu vraisemblable, qu'il paraît urgent de déterminer avant tout le moment où le nom d'Ioniens commence à faire quelque bruit dans l'histoire en général, et dans celle des Grecs en particulier.

§ 3. — *Première mention des Ioniens dans un historien grec.*

Il y a un passage dans Hérodote (1) où les Ioniens sont présentés comme étant à peu près contemporains de l'établissement des Phéniciens en Grèce sous Cadmus, et où ils sont considérés en même temps comme leurs plus proches voisins. Les Phéniciens auraient répandu, dit-il, l'usage des lettres parmi les Hellènes qui, jusqu'alors, ne les connaissaient pas. Les Ioniens auraient été sous ce rapport les intermédiaires entre la nation entière et les Phéniciens. Installés tout près d'eux (*περιοίκεον δέ σφεις*), ils en auraient reçu les caractères alphabétiques, et ils les auraient légèrement modifiés. Aussi, ajoute Hérodote les lettres phéniciennes ou « cadméennes » ressemblent-elles surtout aux lettres ioniennes. De plus, les Ioniens appellent depuis les plus anciens temps les livres non pas *βιβλους*, mais *διφθέρας* peaux de bique ou de brebis,

(1) Hérod., V, 58.

— et, jusqu'à ce jour, beaucoup de barbares se servent de ces peaux pour y écrire.

La chronologie d'Hérodote est sujette à caution : pour lui Cadmus aurait vécu vers 1500; mais, d'après les recherches les plus récentes, les colonies les plus anciennes des Phéniciens ne seraient pas antérieures à 1300? Cette date assignerait toutefois à l'existence des Ioniens une plus haute existence que les événements de la guerre de Troie.

Les autres passages où Hérodote fait mention des Ioniens semblent avoir trait à des faits plus récents (1). Les Ioniens, nous dit-il, paraissent n'avoir voulu recevoir que douze villes dans leur confédération en Asie, parce que, à l'époque où ils habitaient le Péloponèse, avant d'être expulsés par les Achéens, leur territoire ne contenait pareillement que douze villes, et que ce nombre avait été conservé par les Achéens leurs successeurs. — Etait-ce bien par le nom d'Ioniens que l'on désignait communément les anciens habitants de l'Achaïe, avant l'invasion des hommes du Nord? Chez les habitants des côtes septentrionales du Péloponèse, dit Pausanias (2), on citait comme premier roi Egialée, né de la terre. Egialée veut dire : habitant du littoral; de là le nom d'Egialéens donné aux tribus qui s'étendaient depuis Dymé, située à l'extrême Ouest, jusqu'à Trézène, la ville limitrophe du côté de l'Orient. En effet, tout ce territoire, qui du temps de la guerre de Troie paraît avoir obéi au sceptre d'Agamemnon, est appelé Ægialos par

(1) Hérod., I, 144, 146.

(2) Paus., II, 5.

Homère (1). Des tribus congénères, parlant le même dialecte, habitaient l'Isthme, l'Attique et l'île Eubée, et furent comprises plus tard, d'après l'opinion de Duncker (2), sous le nom d'Ioniens. On serait disposé à croire que l'antique Amphictyonie qui siégeait dans l'île de *Calaurie* et dont faisaient partie les sept villes suivantes : Hermione, Epidaure, Prasies, Nauplie, Egine, Athènes et Orchomenos, était constituée surtout par des Ioniens. Elle existait avant l'invasion des Doriens, puisque Sparte n'y remplaça Prasies que plus tard, et qu'Orchomenos semble y figurer au lieu et place de Thèbes, dont il n'est pas question. Il est certain que les Minyens d'Orchomenos, qui ne voulaient pas se soumettre aux Arnéens venus pour occuper leur pays, se réfugièrent à Athènes, métropole des Ioniens, et asile des antiques populations grecques expulsées de leurs territoires.

§ 4. — *Ion et Thésée.*

Dans la haute antiquité de cette dernière ville, deux noms brillent d'un éclat purement légendaire; ce sont ceux d'Ion et de Thésée. Ils semblent être attachés à deux faits d'une extrême importance pour l'avenir de l'Attique : la réunion de toutes les communautés du canton sous la suprématie d'Athènes devenue capitale, puis l'affranchissement du pays du joug des Phéniciens, dont

(1) Iliad., II, 575, αἰγιαλὸν τ' ἀνὰ πάντα.

(2) Duncker, III, p. 91.

Minos est, dans l'histoire légendaire de la Grèce, le représentant le plus saillant. Quoique les deux faits soient attribués par la tradition au seul Thésée, il y a lieu de croire que le fameux *συνεπισμός* est au moins *en partie* l'œuvre des héros désignés sous le nom d'Ion et de Xuthus père d'Ion, tandis que l'expulsion des cultes et des garnisons sémitiques, qui en a été la suite naturelle, aura été effectuée par le Trézénien Thésée. Hérodote, qui est l'interprète fidèle des légendes antiques, appelle expressément Ion le général des Athéniens (1). En effet, Xuthus étant venu de la Thessalie s'établir dans la Tétrapolis (composée des quatre bourgs : Cœnoé, Trikorythos, Probalinthos et Marathon), Ion, son fils, porta secours à Erechthée, roi d'Athènes, luttant péniblement contre Eumolpos, roi d'Eleusis, et ses Thraces. Eleusis fut réunie à Athènes, et Ion fut proclamé souverain de cette dernière ville. D'après une autre tradition, Xuthus, fils d'Eole, aurait aidé Erechthée à vaincre les Cholcodontides d'Eubée. De toute façon, ce ne sera pas sans de longs et persévérants efforts que les Ioniens de la Tétrapolis seront parvenus à se fixer sur la grande île voisine. L'unification de l'Attique paraît avoir été le résultat de luttes intestines, ardentes et prolongées ; car nous trouvons à Athènes, après Ion, ou à côté de lui, un roi Pandion qui partage le pays entre ses quatre fils : Pallas, Lykos, Nisos et Egée. La division de l'Attique en quatre arrondissements (Sounion ou le Sud, la Diakris, Mégare et l'Isthme, et enfin Athènes et ses environs), est un des

(1) Hérodote, VIII, 44.

faits peu nombreux sur lesquels les auteurs sérieux des Atthides étaient à peu près tous d'accord. Ce serait Thésée qui aurait fait cesser définitivement cet état de choses si menaçant pour l'indépendance du canton. Thésée devait avoir accompli toutes les grandes œuvres du passé légendaire d'Athènes ; il fallait qu'il fût aussi grand que le héros national de Sparte, et qu'il se présentât dans l'histoire légendaire de la Grèce comme un autre Hercule !

En revanche, c'est à Ion que la tradition attribue la distribution de tous les habitants de l'Attique en quatre classes ou tribus, ou plutôt elle personnifie ces quatre classes dans les noms de Géléon, Hoplès, Argadès, Ægikoreus, aïeux des quatre groupes de citoyens, et en même temps fils d'Ion (1). Or, il paraît établi d'après des recherches récentes, qu'il faut voir dans ces quatre tribus quatre corporations nobiliaires, tirant leur nom à la fois du genre de vie qui régnait dans leurs districts respectifs et du rang qu'ils occupaient dans le canton entier (2). La première tribu était celle des Eupatrides d'Athènes, dont les propriétés étaient situées dans la vallée du Cephissos, les Géléontes ou les Illustres, de γελεῖν ou γελᾶν qui anciennement avait le sens de λάμπειν. C'est ainsi que Ζεὺς γελέων est Jupiter resplendissant (3). La seconde tribu était celle des *Hoplites* ou guerriers cantonnés dans la Tétrapolis de Marathon, population virile qui avait pour patron Hercule, et les Dioscures ;

(1) Bœckh, *Cours d'antiquités grecques*, 1836.

(2) Duncker, III, 511, 512.

(3) Bœckh explique γελέων : cultivateurs ou bien : fermiers ?

tandis que les Athéniens vénéraient, avec Erechthée, de préférence Pallas Athéné, la déesse des laboureurs, comme ceux d'Eleusis vouaient un culte zélé à Déméter, protectrice des fruits de la terre. En effet, les anciennes familles des campagnes d'Eleusis, dont l'arbre généalogique se rattachait à Triptolème et à Keleos, formaient la troisième tribu, celle des *Argadeis* ou laboureurs; et celles dont toute la richesse consistait dans les troupeaux de chèvres qui pâturaient dans les terrains montueux, s'étendant du Parnès au promontoire de Sounion, constituaient sans doute la quatrième tribu, celle des *Ægikoreis*.

Mais si la critique a réussi à démêler le vrai sens de la division de l'Attique en quatre tribus, il est manifeste aussi que la tradition qui nous en informe, doit être identique, ou peu s'en faut, avec la légende, d'après laquelle le roi Pandion partagea le pays entre ses quatre fils : Egée, Nisos, Lykos et Pallas. Il y a une différence toutefois. Nisos a eu pour sa part l'Isthme et Mégare, territoire qui ne répond à aucune des quatre tribus citées plus haut et qui paraît avoir appartenu longtemps à ceux d'Eleusis. En revanche, dans le partage de Pandion, nous ne voyons pas de place pour les familles nobles d'Eleusis, comprises dans la classe des *Argadeis*. Est-ce que dans les luttes qui ont précédé le *συνοικισμός*, la prépondérance dans ce coin de l'ancienne Attique aurait appartenu tantôt à Eleusis et tantôt à Mégare? On comprend fort bien que du jour où Eleusis cessa d'être un chef-lieu, et où le gouvernement central fut établi à Athènes, il ait été plus difficile de défendre le territoire

de Mégare contre les entreprises des Doriens, maîtres du Péloponèse. Mais tant que les Pélopidés régnèrent à Mycènes, le canton de l'Attique s'étendait jusqu'au territoire de Corinthe, presque à l'endroit où Thésée, en souvenir de la victoire remportée par lui sur Sinis le ployeur de pins (*πιτυοκάμπτης*), institua les jeux Isthmiques, à la célébration desquels les Athéniens, même après la conquête des Doriens, ont toujours pris part, et où ils jouissaient de certaines prérogatives. C'est là que l'on voyait, d'après une tradition consacrée par Strabon (1), la borne antique qui portait sur sa face orientale cette inscription :

Τάδ' οὐχὶ Πελοπόννησος ἀλλ' Ἰωνία.

et sur la face opposée :

Τάδ' ἐστὶ Πελοπόννησος, οὐκ Ἰωνία.

Rappelons en dernier lieu que, d'après une notice de Pollux (2), Cécrops aurait divisé l'Attique en quatre arrondissements : *Aktæa* (la pointe méridionale), *Mesogæa* (le centre), *Paralia* (la bande de terre depuis Sounion jusqu'à Athènes) et *Diakris* (le territoire depuis le mont Parnès jusqu'à Brauron et Marathon).

(1) Strab., IV, p. 392 et Plutarque Thés., ch. xxv.

(2) Pollux, VIII, 109.

§ 5. — *Continuation du même sujet. — Thésée, Ion et Ioniens.*

En y regardant de près on se convainc que les auteurs des *Atthides* et les écrivains qui les ont suivis, ont envisagé l'histoire ancienne de l'Attique comme nous voyons les objets réfractés sur une feuille de papier blanc dans une *camera obscura*. Ces objets sont renversés, et les hommes marchent sur leur tête. On n'aurait jamais pu persuader à un Athénien que Salamine n'avait pas toujours été une île grecque, que les Phéniciens lui avaient donné probablement ses premiers habitants et même son nom (*shalôm* paix); que, lorsque Teucer expulsé par son père, s'établit avec ses compagnons dans une autre Salamine, celle de l'île de Chypre, ce n'était pas une colonie qu'il fondait, c'était à la métropole qu'il retournait. La véritable colonie c'était la Salamine grecque. C'est ainsi que les Athéniens, habitués à voir dans l'Attique un seul canton fortement centralisé n'ont pu s'expliquer que par un partage entre les fils d'un de leurs anciens rois le primitif morcellement de leur pays, dont le vague souvenir s'était pourtant conservé. Bien des tentatives pour y mettre fin ont dû être faites; le besoin de s'unir pour vaincre et absorber les anciens naturels du pays, les Pélasges et les Lélèges (1), puis de repousser les Phéniciens qui à plusieurs reprises avaient pris pied sur les côtes de l'Atti-

(1) Voyez nos observations sur *Ευπέτη, Χολλίδαι, Λύκος*.

que (1) a dû en assurer finalement le succès. Les Athéniens attribuent au seul Thésée, ce qui était peut-être l'œuvre de plusieurs chefs et des efforts de plusieurs générations. Au surplus, Thésée (Θησεύς) est un substantif verbal de création peut-être assez récente; il signifie : *fondateur*. Cette circonstance seule ne suffirait assurément pas pour contester l'existence d'un roi ayant porté ce nom. Le célèbre poète lyrique *Tisias* ne garda-t-il pas le nom de Stésichoros que lui valurent ses occupations et une nouveauté heureuse introduite par lui dans la constitution des chœurs? Quoiqu'il en soit, Thésée est pour nous le représentant de l'ancienne Ionie légendaire et héroïque, de cette Ionie qui ne comprenait pas seulement l'Attique et l'Eubée, mais encore l'Achaïe et une partie de l'Argolide, notamment Trézène, le lieu natal du héros (2). Les Athéniens ont été forcés d'accorder que Thésée n'était pas un de leurs concitoyens; et il est à peu près certain que le mouvement qui a unifié le pays en le soumettant à la direction d'Athènes, n'est pas parti de cette ville; ses mythographes n'auraient pas manqué de nous faire connaître un événement si glorieux. Thésée avait son château fort à Aphidna; il a vaincu à Marathon le taureau venu de la Crète à travers la mer; il est plus que probable qu'il

(1) Le fait d'un ancien établissement phénicien sur le sol de l'Attique paraît attesté par la tradition qu'un roi Porphyriion y aurait régné avant Aktæos. Porphyriion, c'est l'homme pêchant les fameux coquillages. Le taureau de Marathon venu de la Crète, la troupe des Amazones combattant dans les rues d'Athènes contre Thésée, et le tribut de chair humaine que l'Attique était forcée de payer à Minos; autant de preuves de l'hégémonie exercée par les Sémites sur les enfants d'Erechthée, et probablement sur les Grecs des îles et des ports. — Pausan., I, 14, 7; Duncker, III, p. 97 et suiv.

(2) Voir ce que nous avons dit sur Trézène au deuxième livre.

aura été le chef des Ioniens établis dans les parages de la Diakris. Nous pensons comme Preller que les Hoplites de Marathon étaient entièrement composés d'Ioniens, et que, si Ion lui-même ne peut pas passer pour le nom propre d'un roi ou d'un individu célèbre, il désigne au moins une époque où ce nom était glorieusement porté par une partie de la population de l'Attique et peut-être de la Grèce entière.

Nous savons, en effet, qu'en dehors de Trézène et de l'Achaïe proprement dite, d'autres contrées du Péloponèse étaient habitées par des Ioniens. Tel était le pays de Pylos où régnaient Nestor et les Nélides, qui plus tard se réfugièrent à Athènes. On rencontrait d'ailleurs dans l'Elide une rivière du nom d'Ἰάων qui était un affluent de l'Alphée. On trouvait dans la Messénie un endroit *Κολωνίδες* (1) habité par les descendants d'Athéniens, qui y auraient été conduits par un roi Colænus, lequel aurait été antérieur à Cécrops même. Ces Ioniens n'auraient adopté que tard les mœurs et le langage des Doriens. N'oublions pas que *Κολωνός* était un dème bien connu de l'Attique, le bourg où Sophocle naquit.

Nous avons exprimé plus haut l'opinion, que Prasies, comme les autres six villes faisant partie de l'amphictyonie de Calaurie, pourrait bien avoir été une ville ionienne. — Or, il existait précisément dans l'Attique un dème Prasies, ce qui confirme singulièrement notre hypothèse. Ou bien le Prasies de la Laconie était simplement une colonie attique, où une partie des habitants de Prasies

(1) Pausanias, IV, 34, 8.

s'est réfugiée dans l'Attique lors de la conquête du Péloponèse par les Doriens; ce qui n'aurait pas eu lieu, si des rapports de bonne amitié n'avaient pas existé entre ceux d'Athènes et de Prasies. Nous pouvons en dire autant de l'île de Cythère, où les Phéniciens ont établi une station dont l'existence remonte à une très-haute antiquité. Nous savons déjà par Hérodote que ce sont surtout les Ioniens qui les premiers de tous les Grecs sont entrés en relation avec ce peuple si commerçant de la Palestine. Or, il y avait précisément dans l'Attique un dème qui portait le nom de *Κύθηρες*.

Les Ioniens ont donc, à une époque antérieure au règne des Pélopidés, couvert de leurs colonies tout le tour du Péloponèse; une partie de l'Illyrie même paraît avoir porté le nom d'*Ias*. Il y a parmi les dèmes de l'Attique des noms qui se répètent dans d'autres parties de la Grèce et de l'étranger, comme *Οινόη*, *Ἰκαρία*, *Μελίτη*, *Ἐλαιούς*, *Μίλητος*, *Ταρσός*. Mais nous n'avons voulu faire ressortir que ceux dont les noms se retrouvent dans les pays qui ont été complètement *dorisés* plus tard.

Les bords du Péloponèse ayant été habités jadis par une même race, qu'on désignait tantôt par le nom d'Egialéens (1), tantôt par celui d'Ioniens, il n'est pas difficile de trouver les raisons qui peuvent avoir contribué à faire retirer ces noms à ceux qui habitaient les bords du midi, tout en les laissant aux habitants des bords du nord. Le nord est resté dans une communion religieuse plus étroite avec les hommes de l'Attique et

(1) Dictionnaire de Pape continué par Benseler, p. 29.

de Mégare, et paraît avoir formé avec eux une espèce de confédération. Les habitants des autres parties de la presqu'île, tout en gardant le nom générique d'Ioniens, pouvaient se désigner par le nom de la ville ou du territoire qu'ils occupaient. C'est ainsi que les Chattes, les Suèves, les Vandales, les Thuringes étaient tous Allemands, « Diutisk » c'est-à-dire *populares*, sans pourtant être appelés ainsi par les étrangers et sans prendre ce nom en parlant d'eux-mêmes. Mais ce qui paraît surtout pendant un certain temps avoir obscurci l'éclat du nom ionien, c'est l'éclat jeté pendant le siècle qui précède la guerre de Troie, par la puissante dynastie des Pélopidés. Elle était tellement prépondérante alors, qu'on ne voyait qu'elle dans le Sud de la Grèce, comme on ne voyait que celle des Eacides dans la Thessalie. Les Pélopidés avaient les racines de leur puissance dans l'Argolide; ils régnaient surtout sur les *Danai*; Achille commandait des Myrmidons et des Hellènes. Mais réunis sous les murs de Troie, les troupes du Péloponèse et de la Thessalie sont désignées par le nom d'Achéens. Ce nom paraît s'attacher surtout aux forces militaires, pour ainsi dire continentales (1) des populations grecques organisées et gouvernées pour la première fois par des familles énergiques, des chefs valeureux. Le nom d'Ioniens, au contraire, paraît s'appliquer de préférence à des groupes de marins aventureux, s'établissant volon-

(1) Malgré le passage de l'Iliade, I, 108, où il est dit qu'Agamemnon régnait sur beaucoup d'îles, il est certain qu'à l'époque de la guerre de Troie, la marine des Grecs n'était pas encore bien redoutable. Les Cariens jouaient encore un grand rôle dans la mer Egée.

tiers de ci de là sur les bords de la mer, allant au devant des Phéniciens, dont ils semblent avoir recherché la société et sur les traces desquels ils paraissent avoir marché de bonne heure. Homère ne refuse assurément pas le courage à des rois tels que Nestor et Ulysse, mais il les considère comme les premiers surtout par les ressources de leur esprit, par la ruse et par la faconde.

§ 6. — *Les Doriens devant Athènes.*

On connaît la révolution qui bouleversa, soixante ans après la guerre de Troie, les assises des petits états de la Grèce. Les Thessaliens, sortis de l'Epire, firent irruption dans l'antique Hémonie, à laquelle ils imposèrent leur nom. Tous ceux qui ne veulent pas se soumettre sont forcés d'émigrer. C'est alors que les Arnéens quittent les bords du golfe Maliaque, se jettent sur la Béotie, occupent Thèbes et Orchomenos; que les Doriens descendus du Pinde, s'installent d'abord dans le petit territoire qui a toujours porté leur nom depuis (la Doride); puis, s'y trouvant à l'étroit, se dirigent vers l'Ouest, entraînant les Etoliens, et réunis à eux, passent le détroit à Naupactos et font à la suite de guerres longues et acharnées la conquête du Péloponèse entier. Privés de leurs terres, les Achéens de l'Argolide et de la Messénie se jettent sur les habitants de la côte du Nord, les Egialéens, les soumettent en partie, et en partie les expulsent. Au milieu de la confusion générale et des malheurs où la conquête plongeait les anciennes populations, le

canton de l'Attique fut l'asile de tous ceux qui préférèrent l'exil à la servitude. Les Pélasges de Larissa, les Lapithes de Gyrtou et d'Elatée, les grandes familles d'Orchomenos et de Thèbes, celles de Pylos et de Trézène, les Egialéens enfin ou Ioniens, qui avaient occupé le canton, désormais appelé l'Achaïe, étaient venus se réfugier sur le sol hospitalier des enfants de Cécrops.

Les Doriens, après s'être emparés de Corinthe, résolurent d'attaquer l'Attique, de la conquérir et de rejoindre ainsi, par l'Isthme, la Doride leur seconde patrie. Si l'entreprise avait réussi, la Grèce aurait passé plus tard sous le joug de Sparte, et le nom de Lacédémoniens aurait peut-être supplanté celui des Hellènes. Il n'en fut pas ainsi. Déjà les Arnéens, qui avaient voulu entamer l'Attique du côté du nord et en détacher Cœnoé, avaient été repoussés par Mélanthos. Ce dernier fut proclamé roi par les Athéniens à la place de Thymœtes (1), qui n'avait pas osé relever le défi que Xanthos, roi des Arnéens, lui avait porté. Lorsque les Doriens, conduits par les rois d'Argos et de Corinthe, Althæmenes et Aletes, se jetèrent à leur tour sur les possessions des Athéniens, ces derniers qui avaient vu pourtant grossir leurs rangs par tant de fugitifs venus de tous les coins de la Grèce, ne se défendirent qu'avec peine contre ces nouveaux envahisseurs. Un oracle avait promis la victoire aux Doriens, s'ils ne faisaient aucun mal au roi d'Athènes. On sait le reste. Codrus (2), fils de Mélanthos, se dévoua pour les

(1) Thymœtes était le dernier roi de la dynastie des Théséides, et Melanthos, le premier de celle des Nélides.

(2) En albanais *κόδρε* signifie colline; mais il faut considérer aussi le mot *κάδρε* solide, valeureux. Cpr. *Ἄρτεμις Καδρεῖταις*.

siens et sauva son pays. L'histoire légendaire de l'Attique connaît plus d'un exemple d'un dévouement semblable. Il n'y a aucune raison sérieuse de douter de la mort de Codrus et de l'effet qu'elle produisit sur les Doriens. Les races du monde primitif étaient religieuses jusqu'à la superstition. On se faisait la guerre pour l'image d'une divinité; on laissait tomber les armes à l'apparition d'une éclipse. Encore, du temps de la guerre du Péloponèse, les Athéniens se laissaient guider dans leur politique par d'anciens oracles. Les Doriens abandonnèrent l'idée de conquérir l'Attique, après en avoir détaché Mégare et l'Isthme. Peut-être s'étaient-ils dit aussi que le sol peu fertile de l'Attique ne valait pas la peine d'être disputé par une longue et sanglante lutte. Quoiqu'il en soit, si le succès resta aux Athéniens, ça n'a pu être qu'un succès négatif, qui n'a dû leur rapporter aucun genre de gloire. S'il en avait été autrement, les chroniqueurs de l'Attique n'auraient pas manqué de nous en entretenir.

L'indépendance du canton avait été sauvée, grâce au concours des nombreux exilés qui s'y étaient réfugiés, et dont la plupart aura appartenu à la race ionienne. Mais le pays était hors d'état de nourrir un tel surcroît d'habitants; les nouveaux venus durent bientôt songer à chercher une nouvelle patrie. Les Pélasges, auxquels on avait, peut-être à cause de leur nationalité différente, assigné un terrain à part, vidèrent les lieux les premiers et s'établirent dans la Chalcidique. Ils furent suivis des Cadméens et des Minyens d'Iolkos et d'Orchomenos, qui allèrent occuper Lemnos, Imbros et la Samothrace. Les

Egialéens s'emparèrent de la plupart des Cyclades et se fixèrent tout d'abord à Naxos. Mais le groupe d'émigrants le plus important fut celui qui, conduit par le fils du roi Codrus, Nélée, fonda la grande colonie de Milet. Plus tard, un des jeunes frères de Nélée, Androklos, à la tête d'une autre troupe, arracha la ville d'Ephèse aux indigènes. Bien entendu, le mouvement qui porta d'abord les anciennes tribus de la Grèce homérique vers la mer Egée et la côte de l'Asie-Mineure, ne s'arrêta pas là. De toutes les parties du pays, qui plus tard s'appellera l'Hellade, la jeunesse valide, s'élança à la facile conquête des îles et des territoires occupés par les Cariens, les Mysiens, les Lélèges et les Lydiens. Les descendants des Doriens conquérants marchèrent eux-mêmes sur les traces des Achéens et des Ioniens; ils colonisèrent la pointe S.-O. de l'Anatolie; ils occupèrent Rhodes et ils prirent pied sur la Crète.

§ 7. — *Première apparition authentique des Ioniens dans l'histoire. — Jugement d'Hérodote.*

C'est au milieu de ce grand mouvement qui poussa les anciennes populations de la Grèce vers les parages asiatiques que le nom des Ioniens fait sa première apparition authentique dans l'histoire. Ceux qui partirent d'Athènes pour fonder Milet, dit Hérodote (1), ayant emporté dans l'Asie la flamme sacrée du foyer du Pry-

(1) Hérodote, I, 146.

tanée se vantèrent, sans raison, d'être les plus purs, les plus nobles des Ioniens, puisqu'ils amenèrent avec eux bon nombre d'Abantes qui n'ont rien de commun avec le nom ionien, et des Minyens d'Orchomenos, et des Cadméens, et des Dryopes, et des Péoniens, et des Molosses, et des Pélasges de l'Arcadie et même des Doriens d'Epidaure, enfin d'autres Grecs encore d'origine diverse. Or, une fois installés dans l'Asie-Mineure, ces émigrants n'admirent que douze villes dans leur confédération en souvenir des douze villes que les hommes de leur race avaient occupées dans le Péloponèse avant d'être attaqués, vaincus et expulsés par les Achéens. Il s'ensuit de ce fait affirmé par Hérodote, que les habitants de la côte nord du Péloponèse portaient le nom d'Ioniens en dehors de celui d'Egialéens, qui leur est donné par Homère ainsi qu'à la plupart des Grecs établis le long des côtes de la presqu'île entière.

Si Hérodote se moque de l'orgueil des Ioniens de l'Ionie se croyant issus d'un sang plus noble que les autres Grecs appartenant à leur race, il ne paraît pas tenir en plus haute estime les Ioniens de l'Europe (1). Parlant de la résistance qu'essayèrent de faire les douze villes de la confédération aux entreprises de Cyrus, il déclare que tout le peuple hellénique était faible alors, et que les plus faibles et les plus insignifiants de tous (*ἀβύγου ἐλαχίστου*) étaient assurément ceux de la race ionienne. A la seule exception d'Athènes, dit-il, ils ne possédaient aucune ville importante. Aussi, ajoute-t-il, les Athéniens et les autres

(1) Hérodote, I, 143.

Ioniens de l'Europe n'aiment-ils pas à être désignés ainsi et ne veulent-ils pas être appelés Ioniens. La plupart d'entre eux paraissent encore aujourd'hui rougir de ce nom.

Que les Athéniens parvenus, après avoir vaincu les Perses, à l'apogée de leur puissance, n'aient pas été bien fiers de leur origine ionienne, cela n'a rien d'étonnant. La confédération ionienne de l'Asie-Mineure avait subi le joug des Achéménides; Milet avait été détruite; et si la situation des Ioniens de l'Anatolie et de la mer Egée s'était enfin améliorée, c'était grâce surtout à l'intervention des flottes athéniennes, maîtresses alors dans ces parages et menaçant toutes les côtes de l'empire du grand roi. Il y avait eu un temps pourtant, où Milet était la cité la plus puissante des Hellènes. Elle avait fondé entre 800 et 550, 75 à 80 colonies, dont la plupart étaient situées autour du Pont Euxin (1) et même sur les bords de la Méotide. Les deux mers pouvaient être considérées comme des lacs milésiens. C'est aux Milésiens que Psammétique s'adressa, lorsqu'il voulut assurer sa domination en Egypte; ce furent des Milésiens qui établirent avec la permission du pharaon une station et une factorerie à Naucratis; ce furent des Ioniens qui gardèrent la frontière syrienne près de Pélusium, des Ioniens qui l'accompagnèrent dans ses campagnes contre les Philistins et les Nubiens. Leurs noms se lisent encore aujourd'hui sur le piédestal des statues de Ramsès à Abou Simbel (2). La

(1) Depuis Parium et Cyzicus jusqu'à Sinope et Trapezonte; de là à Dioskourias, à Tomi et à Odessus.

(2) Duncker, III, p. 495.

bravoure de la race était proverbiale. Ils vainquirent les Scythes, dit Athénée en parlant d'eux (1) et ils ne succombèrent qu'au luxe engendré par des richesses accumulées dans leurs villes. — Ajoutons que ceux de Milet trouvèrent de dignes émules dans les marins de Samos, qui atteignirent Tartessos, et dans les Phocéens, Ioniens aussi, qui fondèrent Marseille, en portant ainsi le prestige du nom hellénique dans les régions les plus occidentales de la Méditerranée.

Hérodote a l'air d'ignorer tout ce glorieux passé. Dans son ouvrage il se sert du dialecte ionien; il marche sur les traces des logographes qu'incontestablement il surpasse; il n'a pas assez d'éloges pour le rôle joué par Athènes dans les guerres médiques, et il ne dissimule nullement ses sympathies pour le gouvernement de Périclès. Mais dans le cas qui nous occupe, Hérodote paraît avoir obéi à ce que nous pourrions appeler l'esprit de clocher; peut-être s'est-il trop souvenu qu'il était natif d'Halicarnasse, et a-t-il partagé la jalousie de ses concitoyens à l'égard de leurs voisins d'Ioniè dont l'éclat précoce avait jeté dans l'ombre pendant une longue série de générations et Eoliens du nord et Doriens du midi.

Mais comme l'illustration des Ioniens de l'Asie-Mineure ne date tout au plus que du commencement du VIII^e siècle, elle ne saurait expliquer la vanité que tirèrent de ce nom les émigrants qui quittèrent Athènes peut-être 150 ans auparavant pour s'établir à Milet. Ce

(1) Athénée, XII, 20.

nom était assurément déjà très-ancien à cette époque, puisqu'il était porté par les habitants des douze villes confédérées situées le long du bord du golfe de Corinthe. Mais il n'était pas encore, selon toute apparence au moins, très-célèbre, ou bien, il avait depuis longtemps cessé de l'être, et la défaite que leur avaient infligée les Achéens, défaite qui les avait obligés à chercher leur refuge dans l'Attique, n'avait pas pu contribuer à en relever l'éclat.

Pourtant Ioniens et Achéens ne se considéraient pas alors comme deux tribus profondément distinctes. La dure nécessité seule avait mis le fer en main aux Achéens exilés de l'Argolide et de la Laconie, et les avait poussés à se jeter sur les habitants de l'Egialée du nord. Aucune haine, aucune rivalité ne divisaient les deux populations, puisqu'Homère dont la langue, les traditions religieuses et politiques ont un cachet tout ionien, met partout, comme nous l'avons fait déjà remarquer, les héros de Mycènes et de Phthie en première ligne, ne donnant à Ulysse et à Nestor que le prix de la sagesse et de l'éloquence. Peut-être en égalisant les mérites, le grand poète s'efforçait-il de satisfaire le besoin de gloire dont tous les enfants de la Grèce étaient enflammés. Les aèdes de Smyrne et de Chios chantaient sans doute à la cour des rois de Mitylène et de Lesbos les éloges d'Agamemnon, de Diomède, d'Achille, comme ils glorifiaient à Milet et à Ephèse les hauts faits, et célébraient les aventures, des rois d'Ithaque et de Pylos. Aussi, dans la généalogie destinée à rendre compte des origines du peuple grec, qui paraît avoir été composée dans le IX^e et le VIII^e siè-

cles par les prêtres de Delphes, *Ion* et *Achæus* sont-ils préconisés comme deux frères, fils du même père, le mystérieux *Xuthus*.

§ 8. — *Généalogie des tribus grecques.* — *Eoliens, Doriens, Ioniens.* — *Xuthus et Achæus.*

Je ne dois pas dissimuler toutefois, qu'il règne sur la question qui nous occupe, chez bon nombre de critiques d'Outre-Rhin, une opinion bien différente de la nôtre. Lorsqu'au VIII^e siècle on commença à considérer Hellène, fils de Deucalion, comme l'aïeul de tous les enfants de la Grèce, on partagea ces derniers en trois groupes distincts que l'on rattachait au trois fils d'Hellène : *Aeolus*, *Dorus*, *Xuthus*. Sous le nom d'*Aeolus* on comprenait évidemment la grande masse du peuple grec, du milieu duquel s'étaient élevées les tribus des Ioniens et des Doriens, en suivant l'une et l'autre une voie indépendante et originale. — Et en effet on pouvait voir sur la côte occidentale de l'Asie-Mineure les trois groupes voisins les uns des autres avec leurs mœurs, leurs institutions et leurs dialectes différents. On éprouvait le besoin d'appliquer cette division si nette à la mère-patrie. Seulement là, la foule des Grecs qui était restée fidèle à la vie primitive, était de beaucoup la plus considérable. On les appelait *Αἰόλοι*, c'est-à-dire bigarrés, parce qu'ils représentaient un mélange de populations habitant des cantons, et parlant des dialectes, divers. Puis venaient les Doriens qui, les armes à la main, s'étaient conquis un territoire

considérable au milieu de leurs compatriotes. On s'attendrait maintenant à voir figurer Ion à côté de ses frères Aeolus et Dorus. Mais on se souvenait encore, disent MM. Duncker et Pott, que les Ioniens avaient été chassés d'une partie de la côte nord du Péloponèse par les Doriens; que cette côte fut occupée ensuite par les Achéens d'Argos expulsés de leurs terres, eux aussi, par les Doriens. On aurait donc donné à ces deux tribus exilées du sol qu'elles avaient occupé, un père commun : *Xuthus* le banni du verbe *ἐξωδιέω*, pour marquer ainsi la position inférieure du troisième groupe par rapport aux deux autres. Si spécieuse que soit cette conjecture, je ne pense pas qu'elle puisse soutenir l'examen.

Nous voudrions savoir en vertu de quelles règles de la grammaire grecque en particulier, ou de la grammaire comparée en général, la forme *ξουδιός* pourrait être considérée comme équivalant à *ἐξωστός*. Il est vrai que l'on trouve *αιδιός* brûlé du soleil, noir; mais *αιδιω* a un sens neutre et *ωδιέω* est transitif. On doit ajouter, que jamais les habitants de l'Attique et de l'Achaïe n'eussent accepté la généalogie proposée par le collège des prêtres de Delphes, s'ils y avaient pu découvrir un sens injurieux pour leur race. *Ξουδιός* signifie éclatant de couleur (par ex. *ξουδιὰ μέλισσαι*) ou bien : vif de mouvement, délié (par ex. *ξουδιὸν ἀνεμοί*). Si les prêtres en question y avaient attaché personnellement une signification tout autre, ils se seraient permis là une malice bien innocente, et bien inutile, puisqu'elle n'aurait été comprise de personne. En la supposant comprise, on pourrait soutenir qu'elle ne portait pas. Les Ioniens, après tout, n'étaient pas expulsés, puisqu'ils

occupaient toujours l'important canton de l'Attique. Les Ioniens de l'Achaïe seuls paraissent avoir émigré en masse. D'ailleurs, par ce temps d'agitations et de migrations, tout le monde avait été un peu expulsé, voir même les Doriens, et bon nombre d'Eoliens, puisque par le nom de l'Eolide, on désignait une des grandes confédérations grecques de l'Anatolie. Enfin les Achéens s'étaient eux-mêmes comportés en ennemis des Ioniens, lorsque poussés par les Doriens, ils s'étaient jetés sur leurs anciens amis et voisins de l'Egialée.

Il nous paraît évident, que du jour où Hellène fut reconnu comme ancêtre de tous les Grecs, les rangs entre ses prétendus fils furent distribués suivant l'importance du territoire occupé par les différentes races. Eole fut réputé l'aîné, parce qu'il représentait le fond même de la nation, dont Doriens et Ioniens étaient sortis en se faisant remarquer par des qualités, des vertus spéciales, par des idiomes particuliers. Il existait sans doute une légende d'après laquelle les Eoliens descendaient d'Eole, dieu des vents et père des rois d'Iolkos et de Corinthe. Mais cette légende est d'une origine relativement récente et ne présente aucun sens sérieux. Beaucoup de Grecs étant marins, avaient besoin sans doute de la faveur de ce dieu; mais à coup sûr, ni les Thessaliens, ni les Phociens, ni les Eoliens, ni surtout les Arcadiens ne pourraient justifier par ce moyen leur parenté avec le dieu. — Les Eoliens (*αἰόλοι, ἀλλεῖς*) couvrant la plus grande partie du territoire de la Grèce, les Doriens venaient en seconde ligne. Ils occupaient au milieu de cette foule d'anciens Grecs qui, pour s'être déplacés souvent, n'a-

vaient pas beaucoup changé, la place la plus importante. Ils étaient les maîtres du Péloponèse, de Mégare, de la Doride; ils avaient colonisé Rhodes, la pointe méridionale de l'Anatolie, une partie de la Crète. N'oublions pas que les prêtres de Delphes paraissent avoir été d'origine dorienne. Ces derniers n'auraient-ils pas dû accorder au moins le troisième rang à leurs rivaux, les Ioniens? Ceux-ci n'étaient-ils pas leurs aînés dans l'histoire, puisqu'ils avaient habité avant l'irruption des Doriens toute l'Egialée, c'est-à-dire probablement tout le tour du Péloponèse? Il paraît que le collège des prêtres de Delphes a envisagé les choses autrement. A ses yeux, les Doriens étaient la milice des Héraclides; ils dataient d'Hercule. C'est en vertu de cette origine qu'ils revendiquaient la possession de tout l'héritage des Pélopidés. Eurysthée n'avait-il pas frustré Hercule de son patrimoine et du trône? Or, dans la chronologie légendaire des Grecs, Hercule était antérieur à Thésée. L'histoire de l'Attique en fournissait elle-même la preuve. Elle racontait, que les Héraclides repoussés de partout étaient venus s'asseoir à Athènes sur l'autel de la Pitié, que Thésée les couvrit de sa protection et battit Eurysthée qui, à la tête d'une armée, en était venu réclamer l'extradition. Les Héraclides se fixèrent à Trikorythos près de Marathon, qui leur fut assigné comme résidence (1).

(1) Il est vrai que plus tard, les Athéniens trouvèrent moyen de réclamer la primogéniture pour leur aïeul. Aux yeux du poète Euripide (*Ion*, v. 1578) Xuthus est fils d'Eole. Il a de l'Athénienne Créuse deux fils : Dorus et Achéus. Mais elle avait eu précédemment Ion d'Apollon, et Xuthus, par conséquent, n'en était que le père nominal (κατ' ἐπίκλησιν). On voit que pour Euripide, comme

Ainsi, Thésée était postérieur à Hercule, comme Ion l'était à Dorus. Ion commençait sans doute à répandre vers l'an 600 un vif éclat sur le nom hellénique; il occupait la meilleure part de la côte occidentale de l'Asie-Mineure et il régnait sur les Cyclades. Mais après tout, dans la mère-patrie, Ion ne possédait qu'un seul canton : l'Attique. Dira-t-on que parmi les Achéens établis sur la côte septentrionale du Péloponèse il était resté un grand nombre d'Ioniens, que leur langue et leurs cultes ont fini par prendre le dessus? et que c'est là le motif pour lequel on donna Achæus comme frère cadet à Ion? La chose n'est pas impossible. Il faut considérer toutefois que le nom des Achéens était alors le plus glorieux de la Grèce; qu'Homère venait de l'illustrer par les immortels poèmes qui se chantaient alors dans toutes les cités aux grandes solennités religieuses; que Lycurgue passait pour en avoir prescrit la récitation à Sparte. — Homère lui-même était Ionien; on ne l'ignorait pas parmi les descendants de Dorus; mais il avait habité Smyrne qui n'avait pas toujours appartenu aux Ioniens; la famille d'Homère avait eu des relations avec les anciennes cités fondées par les Achéens (Cymé). Ce sont les dynasties de ces derniers, celle des Atrides à Mycènes, celle d'Achille dans la Phthiotide, qu'il avait mises en relief surtout dans son Iliade; il n'avait placé les Ulysse et les Nestor qu'au second rang. La gloire que les Ioniens venaient d'ac-

pour tout le monde, la phase éolienne est la plus ancienne. Plus tard on commence à y démêler trois éléments distincts : Achéens, Doriens et Ioniens. Il est probable que, si la majorité du collège de Delphes avait été composée d'Ioniens, c'est une légende semblable à celle d'Euripide, et non pas l'autre, qui aurait triomphé.

quérir par leurs poésies semblait inséparable de l'antique gloire guerrière, dont la Grèce s'était couverte au siège de Troie. Toutefois vers l'an 800, Ioniens et Achéens réunis n'occupaient dans la Grèce proprement dite qu'un territoire peu considérable, peu fertile, et à cause de cela, peu estimé et peu recherché. On sentait fort bien qu'il n'y avait pas lieu d'établir quatre races helléniques, et c'est ainsi qu'on arriva à ne faire qu'un seul groupe des Ioniens et des Achéens, et qu'on leur donna Xuthus pour aïeul commun.

Ce Xuthus est-il un personnage purement imaginaire, inventé tout exprès pour faire comprendre que l'illustration coloniale, navale et poétique des Ioniens, que celle toute militaire surtout des Achéens, se rattachait pourtant à la Grèce continentale primitive, dont après l'Epire, la Thessalie, était peut-être le centre le plus antique ? C'est probable. Mais s'il ne faut pas voir dans le nom de Xuthus une injure pour les populations qu'on faisait descendre de l'homme qui le portait, il serait imprudent peut-être de le prendre comme un compliment à leur adresse. En effet, un des sens de *ξουθός* paraît être : agile, délié, fin ; il s'appliquerait parfaitement à ces Ioniens qui venaient de répandre un si vif éclat sur le nom hellénique. Toutefois, après y avoir regardé de plus près, nous préférons une explication plus simple. On dirait que dans la fameuse généalogie que nous examinons, les Grecs, à l'exception des Doriens, auraient été classés d'après les couleurs, soit des cheveux, soit du teint. Les Hellènes pour nous, c'est un point que nous avons essayé d'établir plus haut, sont les hommes au clair regard,

au teint rose, aux cheveux blonds. Il y avait pourtant des nuances variées; elles étaient toutes réunies dans cet ancien fonds de la majorité du peuple grec qu'on désignait par le nom d'Eoliens : les bigarrés, les multicolores, les populations d'apparences et d'allures variées. Xuthus enfin, comme Hellène, comme Dorus, venait du nord, de la Thessalie. Les hommes du nord qu'il commandait, avaient plus que les hommes du midi, le teint coloré et la chevelure blonde. Les dieux des Grecs étaient faits à leur image. Apollon est appelé *ξανθός*. Comme les Athéniens considéraient Apollon comme leur ancêtre (*πατρῷος*), puisqu'il est considéré par eux comme le véritable père d'*Ion*, Preller a pensé (1), que Xuthus était Apollon lui-même, le Dieu à la chevelure blonde, transformé en héros (2). Les prêtres de Delphes avaient trouvé aux anciens naturels du pays, aux habitants de Péloponèse, un teint plus sombre, des cheveux plus noirs qu'aux hommes de leur propre nation; — ils n'étaient pas fâchés de faire ressortir cette différence dans l'arbre généalogique qu'ils ont essayé d'en dresser. En face des populations moins énergiques de la Grèce primitive, en face des Orientaux plus amollis encore et marqués du hâle d'un soleil plus ardent, les Hellènes se sentaient tous des hommes d'une autre race, d'une race supérieure et plus forte, et comme unis par les liens d'une véritable fraternité.

(1) Preller, II, 101.

(2) Eurip., *Ion*, v. 887, Ἡλῆδες μοι χρυσῶ χαιταν μαρμαίρων.

§ 9. — *Grecs et Ioniens. — Les Anciens
et les Jeunes.*

Les prêtres de Delphes s'étaient efforcés en même temps de rendre compte à leur façon des grandes institutions nationales de la Grèce. Comme les amphictyonies avaient été dès les premiers temps des fédérations religieuses embrassant bon nombre de membres de la grande famille grecque, ils donnèrent à Hellène, fils de Deucalion, un Amphictyon pour frère. Comme à la suite de ces réunions déterminées par des mobiles religieux étaient nés les jeux d'Olympie, une fille de Deucalion, Protogénie, devait avoir eu de Jupiter un fils Aethlios, le lutteur, l'athlète. Or, nous avons déjà rappelé qu'avec une seconde fille de Deucalion, Pandore, Jupiter avait eu d'après les grandes Eées, un autre fils, ce *Graekos* « qui ne fléchit pas au milieu des combats. » Nous savons déjà qu'autrefois le peuple de Dodone et des environs s'était appelé Γραικοί, et que c'était là le nom, par lequel Latins et Italiotes ont constamment désigné les Hellènes. Ce nom de Grecs, à mesure qu'il commençait à se répandre dans les pays de l'ouest, disparaissait au dire d'Aristote dans la mère-patrie. Nous avons conclu de la haute antiquité de ce nom, que Grecs et peuples d'Italie se sont connus longtemps avant que l'histoire ne fit mention des rapports qu'ils eurent ensemble. Les auteurs grecs n'ont pas parlé des Romains avant la fin du IV^e siècle. Les Romains au contraire ont subi l'influence de leurs illustres devan-

ciers dans l'histoire depuis le règne de Tarquinius Priscus. S'ils n'avaient entendu parler des Grecs que vers l'an 600, ils leur auraient donné sans doute le nom, que dès lors les Grecs se donnaient à eux-mêmes ; ils les auraient appelés Hellènes.

Nous avons essayé de prouver dans les premières pages de notre travail que le véritable sens du mot *Γραικοί* était : les vieux, les anciens. Or, s'il est constant que Dodone et ses environs ont été le plus ancien centre de la civilisation grecque, il faut avouer que ses habitants ont été bien nommés. Nommés par qui ? Evidemment par ceux qui avaient quitté ces parages, pour commencer plus loin, dans une autre patrie, une existence nouvelle. L'institution du *ver sacrum*, si chère aux Celtes, s'imposait aux Hellènes d'Épire, resserrés dans d'étroits vallons, et enveloppés de toutes parts de populations guerrières et barbares. Ils ont donc colonisé de bonne heure les côtes méridionales et occidentales de l'Italie. C'est ce qui se prouve par la comparaison des noms géographiques. Citons en seulement quelques-uns empruntés au livre de Hahn (p. 330).

Nous y trouvons :

Dans l'Épire (Est),
Penestæ,
Acheron,
Bantia,
Bari (p. Antivari),
Butua,
Genusus (fleuve),
Scampæ,

Dans l'Apulie (Ouest),
Apenestæ,
Acherontia,
Bantia,
Barium,
Butuntum,
Genusium,
Scamnum

Mat (fleuve),	Matinus (mont), Matini (ville),
Iapides.	Iapyges, Βρεντέσιον de l'alb. βρένδα (intérieur).
Est :	Ouest (Lucanie) :
Ulcinium,	Ulci,
Arausium,	Arusium,
Chaones.	Chones.
	Bruttium :
Brattia (insula),	Bruttium,
Mons Lacmon,	Lacinium (promont.)
Hylli,	Hyllus, (fleuve),
Buthrotum (ville),	Butrotus (fleuve),
Parthini,	Parthenius (portus),
Amantia,	Amantia,
Pandosia,	Pandosia,
Acheron.	Acheron.
	Sicile :
Lissus,	Lissus,
Scamander,	Scamander,
Simois,	Simois,
Siculotæ,	Siculi,
Elimæa,	Elymi,
Αἰγισταῖοι,	Egesta, Αἰγιστα, Segesta,
(même peuple que les	Parthenicum.
Θεσπρωτοί,	
Parthini.	

La plupart de ces noms sont pélasgiques, et ils nous font croire que l'irruption des Grecs, venus du nord, a déterminé une émigration des anciens habitants du pays dans les régions occidentales. Toutefois les noms grecs ne manquent pas dans la liste de M. Hahn ; tels sont *Penestæ*, *Acheron*, *Pandosia*, et peut-être *Parthini*, si le grec *παρθένος*, a été rattaché avec raison par Benfey (I, 585) à *πόρταξ*, *πόρτις*, scr. *prithuka*, *prathuka* le petit

d'une portée, d'une ventrée et pour le sens au latin *juvencus*. Le mélange des deux races paraît donc avoir commencé dès le premier jour ; mais l'élément grec n'a pas d'abord prédominé dans la colonisation de l'Italie (1).

Il paraît manifeste en effet, que les Grecs proprement dits se sont portés de préférence à l'Est, qu'ils ont recherché cet Orient brillant dont la renommée racontait les merveilles. Ils ont dû atteindre facilement la mer Egée, et être en rapport avec les Phéniciens dont les vaisseaux trafiquaient le long des côtes à Iolkos, dans le golfe Maliaque, dans l'Euripe, dans les golfes de Corinthe, d'Argos, etc. Partis d'Aulis, de Tanagra, de l'antique *Graïa*, les Phéniciens, contrairement à leur habitude, avaient pénétré dans l'intérieur des terres et bâti la Cadmée, la fameuse citadelle qui dominait Thèbes. Qui donc dans ces temps primitifs pouvaient être les Grecs qui, les premiers, se rapprochèrent des Phéniciens et des Cariens, et qui se formèrent à leur contact ? Qui, si ce n'est la jeunesse valide qui, se sentant à l'étroit dans les vallons profonds de l'Épire où restaient les « Anciens, » les quitta sans regret ? Ces derniers, les Græci, les Γραικοί laissaient

(1) Nous proposons pour les noms pélasgiques de cette liste, dont nous n'avons pas encore traité dans le cours de notre travail, les explications suivantes :

Bantia de *bandi-a*. côté, série ; *barium* de *bari* herbe, gazon ; *Bu-tua* de *botea* argile grasse et jaune ; terre, monde, peuple ; *Genussus* probablement de *gannia* récolte abondante de fruits ; *Ulcinium* de *oulkjou* loup, ou *oulouku* gouttière, aqueduc ; *Arausium* de *ρρουσι* grappe de raisin ; Chaones, Chones de *choni* fente, crevasse de rocher dans la Chaonie ; *Lacmon* de *ljak* j'humecte ; *Hylli* de *il*, *oul* étoile ; *Buthrotus* de *boterea* (*batrea*) foyer, habitation ; *Lis-sus* pour *Lisbos*. Comparez *λιδσ̄εα* source d'eau chaude. Enfin les *Siculi*, s'ils sont d'origine pélasgique, de *σικόλυ* je guette, j'espionne.

partir à l'aventure les premiers, les jeunes gens, les *'Iávrēs*; car, ce sont eux, les Yavanas de l'Inde, le Iavan des traditions sémitiques que nous retrouvons ici. Si l'on doutait de notre assertion, on n'aurait qu'à relire le passage déjà cité, par nous, d'Hérodote (V. 58, 59), où ce dernier nous présente les Ioniens comme les élèves des Phéniciens qui leur enseignèrent les lettres et l'usage de l'écriture, bien avant le temps où Pheidon, roi d'Argos devenu dorien, introduisit dans la Grèce les poids et mesures de l'antique Babylonie et fit battre monnaie, toujours à l'exemple de ces mêmes Phéniciens. Hérodote prétend avoir vu dans le temple d'Apollon Isménien, à Thèbes, une inscription en caractères cadméens, sur un trépied offert au Dieu par Amphitryon, lorsqu'il revint de son expédition contre les Téléboens :

'Αμφιτρύων μ' ἀνέθηκεν ἰὼν ἀπὸ Τηλεβοάων.

Il cite encore deux autres inscriptions du même genre, dont la plus récente serait de Laodamas, fils d'Eteocle, sous le règne duquel les Phéniciens furent expulsés par les hommes d'Argos, et se seraient réfugiés chez les Encheléens en Illyrie. Quoiqu'on puisse penser de l'authenticité de ces inscriptions au caractère archaïque, elles remontaient assurément à une très-haute antiquité, et il n'y a nulle raison sérieuse pour mettre en doute les anciennes relations qui s'étaient établies entre les hommes venus de la Palestine d'un côté, et les Ioniens de l'autre.

- Le mot Iacon, Iafon, est un mot significatif chez

les Grecs des premiers temps; il marquait la jeunesse, la force, l'éclat. Ceux qu'il désignait, étaient souvent considérés comme les sauveurs, les protecteurs d'une cité entière, comme des régénérateurs de familles déchues, comme des héros ou de bons génies qu'accompagne le bonheur et la prospérité. Ἰάφων ne diffère d'Iason, nom du célèbre chef des Argonautes et vengeur de son père Aeson, que par une nuance phonétique. Le génitif pluriel Μουσαίων ou Μουσαίων du grec Μοῦσα, et celui du latin Musa, *Musarum*, sont absolument identiques. Nous citerons encore Ἰασίων, le favori de Déméter, puis le verbe ἰάομαι je guéris, le substantif ἰατρός, puis ἰάω j'apaise, je calme, je fais reposer.

Mais on comprend fort bien que le mot Ἰάων, quoiqu'il soit le même que le sanscrit *Yavan*, *Yuvan* et le latin *juven-is*, ait cessé d'être un nom appellatif en grec, précisément parcequ'il avait fini par être appliqué généralement comme nom propre; comme on comprend aussi, que les Latins, pour un motif analogue, aient remplacé par d'autres termes les mots antiques *γηραιός*, *γραιός*, *γραικός*. Là où le Romain disait *juven-is*, le Grec se servait des termes νέος, νεανίας, μείραξ; là où le Grec employait les mots γέρον, γῆρας, γηραιός, le Latin disait *senex*, *priscus*, *vetus*, etc.

On se rendra maintenant un compte plus exact du mouvement d'orgueil avec lequel les émigrants d'Athènes, en partance pour l'Asie-Mineure, s'intitulèrent Ioniens. Ce nom était alors fort en honneur dans la race qui en saisissait encore parfaitement le sens primitif. Il s'agissait d'aller de l'avant, comme des héros; de con-

quérir des terres nouvelles, en laissant les « anciens » s'arranger de celles qu'ils avaient toujours occupées. Nul doute que dans les âges primordiaux le mot Yavanas, 'Iάωνες n'ait été prononcé, chaque fois qu'une entreprise hardie, téméraire même, avait été résolue et exécutée. On admettra aussi sans difficulté, que l'éclat que jetait ce nom ait eu ses intermittences, qu'il n'ait pas été toujours affecté au même groupe, encore moins à la race grecque entière. On peut supposer qu'il a appartenu aux colonnes plus ou moins compactes d'émigrants, qui depuis le Paropanis et le Caucase se dirigeaient vers le « Far-West » comme il paraît avoir appartenu plus tard aux Minyens d'Iolkos, aux Thébains, à ceux d'Orchoménos, et comme il devint la dénomination authentique des Athéniens et des colons de l'Asie-Mineure. Les Yavanas de l'Inde occupent donc une place authentique et respectable dans les horizons les plus lointains de l'histoire primitive. Le Iavan de la Bible n'arrive qu'en seconde ligne. Lorsque les poètes, les historiens de la Grèce le reproduisent, il a déjà subi les modifications que lui imposait la phonique harmonieuse de leur langue.

§ 10. — *L'Ionien Homère.*

Reste une question à éclaircir. Comment se fait-il qu'Homère, en qui les Lacédémoniens eux-mêmes reconnaissent « un homme ionien » n'ait fait mention de ceux qui étaient ses compatriotes dans le sens le plus étroit du mot, que dans quelques passages d'une au-

thenticité douteuse? Comment se fait-il, que dans le dénombrement des forces grecques réunies sous les murs de Troie, il oublie le nom de cette Ionie qui formait la confédération des douze villes désignée plus tard sous le nom de l'Achaïe? Comment se fait-il qu'il la place tout entière sous le sceptre d'Agamemnon, en l'appelant simplement le bord de la mer, *αιγιαλός*? Il y a à cela, si nous nous ne trompons, une double raison, une raison d'esthétique d'abord, un motif politique ensuite.

Homère nous dépeint la Grèce telle qu'elle se présentait à son esprit, à l'époque où les Pélopidés étendaient leur domination sur toute la presque île méridionale, où les Achéens de la Phthiotide passaient pour les hommes les plus valeureux de la race. Le nom des Ioniens n'avait pas alors le retentissement qu'il eut plus tard; il le cédait à celui des Achéens. Homère était artiste trop consommé pour confondre le caractère des deux âges différents. On a remarqué, qu'en parlant de Thèbes, il s'exprimait d'une manière particulière; il disait : *ἔπερ' ἠβαν*. La ville était alors en ruines, ayant été détruite par les descendants des Sept-Chefs. Les habitants de la Béotie sont pour lui les Cadméens, les Minyens; ce n'est qu'une fois qu'il parle, et comme par mégarde, des Béotiens qui occupèrent le pays lors de la grande invasion du Nord; encore n'est-il pas bien sûr que le passage ne soit pas interpolé. Homère était sans doute un poète naïf; mais il ne l'était pas dans son art; il en connaissait, au moins d'instinct, tous les grands principes et même ses ressources les plus intimes, et il aurait pu en remonter à tous ceux qui raisonnent aujourd'hui sur ces ma-

tières à grand renfort de philosophie et avec l'aide des termes de l'école.

Homère n'a donc pas dû parler des Ioniens, parce qu'il n'y avait pas lieu pour lui d'en parler; parce que, différent en cela des poètes modernes, il évitait toute occasion de parler de lui et des siens; parce qu'il était dévoué à son œuvre qui devait sauvegarder son nom. — Mais Homère paraît avoir été guidé aussi par des raisons politiques. Il habitait, selon les témoignages les plus certains qu'on ait pu réunir, la ville de Smyrne, habitée par les Eoliens, mais enlevée plus tard à ces derniers par les Ioniens de Colophon. Le poète fréquentait, on ne saurait en douter, la petite cour des descendants d'Agamemnon à Cymé; sa Muse, comme je l'ai dit plus haut, célébrait les hauts faits des Pélopidés. Il était bien accueilli par des Grecs de toute langue et de toute origine, et sans doute des Doriens eux-mêmes. Il avait donc un sérieux intérêt à éviter toute allusion qui pouvait rappeler la rivalité très-réelle existant déjà probablement entre les trois confédérations qui se partageaient la côte occidentale de l'Asie-Mineure. Son imagination se reportait à un passé glorieux pour tous les Hellènes, à une guerre, à laquelle tous les cantons de la Grèce prétendaient avoir pris part; à une époque où tous, à la distance où l'on en était, paraissaient unis dans le désir et dans le dessein de renverser l'ennemi héréditaire.

D'ailleurs la langue poétique d'Homère et des Homérides paraît avoir été dès la plus haute antiquité comme l'héritage commun de tous les Grecs. Il est certain que cette langue diffère profondément non-seulement du dia-

lecte dorien de Sparte, mais à en juger d'après les vers d'Alcée et de Sappho encore de celui des Achéens du Péloponèse, et certainement aussi de l'idiôme parlé anciennement dans l'Attique. La langue des poètes épiques peut s'être adoucie d'ailleurs sous le ciel clément de l'Asie, au contact de peuplades qui, pour la plupart, parlaient elles-mêmes des langues aux intonations douces.

On ne se trompera pas beaucoup en supposant, que le dialecte ionien d'Homère était identique dans ses traits essentiels à celui dont se servaient les anciens aèdes Piériens de l'Olympe et du Parnasse, de Lebédos et de Daulis : les Orphées, les Thamyris, les Philammon. Les Phémios et les Démodoque eux-mêmes ne continuaient qu'une tradition déjà établie. Les chants, dans lesquels on célébrait les exploits d'Hercule et le voyage des Argonautes devaient ressembler, tant soit peu, à l'Iliade et à l'Odyssée pour le style et le rythme. Hésiode qui vivait à Askra quelques générations après Homère, composa ses chants dans la langue de ce dernier — je ne parle pas de quelques modifications imperceptibles que le poète a pu y introduire à son insu — et il les composa au milieu de populations qui parlaient le dialecte épais des Béotiens. On est ainsi amené à admettre qu'une langue plus noble que les idiômes qui étaient en usage dans les cantons de la Grèce, s'est développée, par les efforts des anciens aèdes et devins, au sein de ses *Iaones* primitifs, formés au contact des Phéniciens et des races asiatiques. La civilisation dont les murailles de Tirynthe, les lions de Mycènes et les ca-

naux d'Orchoménos rendent un témoignage éclatant, était certainement supérieure aux mœurs rudes et à l'installation un peu primitive des envahisseurs qui la renversèrent. Les frimas du Nord menacèrent d'étouffer ce printemps précoce que le culte d'Apollon et son oracle à Delphes, que les jeux d'Olympie et la poésie des aèdes réussirent à réchauffer.

§ 11. — *Les petits Achéens.*

On se fait généralement une trop petite idée des événements de la haute antiquité; et je ne doute pas, qu'on n'ait trop amoindri le rôle joué par les Grecs à l'époque de la guerre de Troie et même avant cette guerre. Pourquoi des hommes qui avaient su trouver leur chemin depuis les sources de l'Indus jusqu'aux promontoires de Malée et de Ténare, n'auraient-ils pas suivi sur leurs « pirogues » les vaisseaux des Phéniciens et n'auraient-ils pu s'installer à leur exemple sur les côtes de la Lycie, de la Cilicie et même sur l'île de Chypre. Le va-et-vient, le mélange des peuples et des races sur les bords de la Méditerranée est tellement ancien qu'il se perd dans la nuit des temps. Y a-t-il donc des raisons sérieuses pour mettre en doute la tradition qui fait conduire par *Teucer* des colons grecs à Salamine au milieu de populations sémitiques et éthiopiennes? Parce que les Grecs ont colonisé plus vigoureusement quelques siècles plus tard les Cyclades, les Sporades, les côtes du Pont-Euxin, est-ce une raison pour leur dénier la faculté d'avoir

pu s'établir au loin en plus petit nombre à une époque antérieure? En dehors de Salamine et de Céléndéris en Cilicie, qui, comme nous l'avons dit au livre II, porte le même nom que l'ancien port de Trézène (appelé plus tard *Pogon* la barbe), nous trouvons dans les mêmes parages une ville d'Aegae qui a des homonymes dans l'Achaïe, l'Eolide, la Macédoine (cette dernière ville renfermait les sépulcres des rois du pays), dans l'Eubée, la Locride et la Laconie (*Αἰγαιαί*). Nous y trouvons *Mallos* sur le Pyrame avec un oracle d'Amphiloque, fils d'Amphiaräus et de Mopsos, le devin des Argonautes. Ce dernier passait pour avoir fondé la ville; on y montrait les tombeaux des deux «*vates*» célèbres. Plus à l'ouest était situé *Mopsuestia*, et sur les bords de la mer, *Soli*. Un autre *Soli*, d'une origine apparemment plus récente, s'élevait dans l'île de Chypre. Là nous rencontrons, en dehors de la ville de Salamine et d'un mont Olympos, déjà mentionnés au livre II, la ville de Courion fondée (1) par les Argiens et Citium où la population palestinienne était restée longtemps prépondérante. Toutefois, les Grecs devaient y être établis depuis un temps immémorial, puisque pour la Génoise *Kittim* est un fils de Yavan exactement comme *Tarshish*, endroit dans lequel nous avons cru reconnaître, non pas Tartessus, mais le Tarsus de la Cilicie. Cette dernière ville, d'après Strabon, avait été bâtie par des Argiens dont Triptolème aurait été le chef. Si l'on pouvait ajouter foi aux traditions des Athéniens, Triptolème, fils du roi Keleos et de Metanire, aurait été l'ami de Dé-

(1) Hérodote, IV, 153.

méter et le fondateur des mystères d'Eleusis. — Il y a en tout cas un mot qui témoigne en faveur de la haute antiquité des colonies grecques en Cilicie :—on sait que l'ensemble de celles qui furent fondées dans l'Italie méridionale s'appelait plus tard *μεγάλη Ἑλλάς* la grande Grèce. — Eh bien, les habitants grecs de la Cilicie portaient anciennement le nom de *petits Achéens* (1), *ῥπαχαιοί*. Or, Achéens, tel était le nom par lequel on désignait les Grecs à l'époque de la guerre de Troie et peut-être même avant cette guerre; la préposition *ὑπό* semble indiquer le rôle modeste joué par ces colonies dans l'histoire. — C'est ainsi que la fin de cette étude rejoint son point de départ et nous ramène vers ces parages où nous avons trouvé installés, dès un temps immémorial, les Lélèges et les Pélasges, ces plus anciens habitants de la Grèce. C'est à côté et au milieu d'eux que nous voyons s'établir d'abord les Sémites, puis enfin les Hellènes.

(1) Hérodote, VII, 91.



CONCLUSION

Nous avons essayé de prouver, dans les premiers livres de cet ouvrage, que la Grèce était, antérieurement aux Grecs, habitée par une population qui en différait par la langue, la religion et les mœurs; que cette population n'occupait pas seulement la presqu'île du Balkan, mais qu'elle s'étendait dans l'Asie Mineure jusqu'à l'Halys; qu'en Europe elle s'était avancée d'un côté jusque dans la Pannonie; que de l'autre, elle s'était établie sur les côtes méridionales de l'Italie et dans la partie occidentale de la Sicile; qu'elle avait essaimé jusque dans les Gaules et peut-être même jusqu'en Espagne.

Cette population ne paraît s'être groupée nulle part en masses compactes. Eminemment pénétrable et fusible, si l'on peut parler ainsi, elle s'est laissé entamer de bonne heure par des peuplades du nord (Bithyniens, Phrygiens, peut-être Arméniens), qui l'ont refoulée vers le midi; par des Sémites de toute provenance, — Assyriens, Lydiens, Ciliciens, Phéniciens — qui l'ont dominée par leur civilisation supérieure et partiellement par les armes. Elle paraît avoir reçu dans son sein, à une

époque préhistorique, des colons venus de Lybie et peut-être même d'Égypte.

De toutes ces immigrations et influences de l'étranger, celles des Sémites ont été assurément les plus considérables. C'est surtout à partir du treizième et du douzième siècle que se fait sentir l'action des Assyriens, des Lydiens et des Phéniciens sur les habitants de l'Asie Mineure et de la presqu'île du Balkan. Mais on peut affirmer qu'en réalité elle remonte bien au-delà des premiers renseignements fournis par l'histoire.

Les Grecs sont venus, en troisième lieu, se superposer à une population déjà fortement mélangée. Ils ont dû trouver les Cariens et les Phéniciens installés partout sur les côtes et sur les îles, entretenant des relations suivies avec les naturels du pays ; sans quoi est-il probable qu'ils les auraient laissés prendre pied sur le sol qu'ils venaient occuper eux-mêmes ? Nous avons exposé, dans le premier livre, quels avaient été, tout d'abord, selon nous, leurs rapports avec la race primitive ; comment peu-à-peu ils avaient réussi à refouler et finalement à expulser tous ceux de cette race qu'ils n'avaient pu s'assimiler. Dans le cinquième livre, le dernier, nous avons tâché de restituer aux premiers Grecs de la Grèce leur véritable, leur plus ancien nom.

Ce nom, d'après notre opinion au moins, a été Iavan, Yavanas, *'Iáoves*. Étant d'origine aryenne, ce nom n'a pas dû leur être donné par des Sémites. Ils le prirent à leur départ de la Bactriane ; ils le portèrent longtemps avec orgueil. Leurs frères du Gange et de l'Indus ne les désignèrent jamais autrement. Est-ce à dire que le nom de

ditto
1815

'*Iáones* ait été, dès le commencement, le nom générique du peuple entier? Nous n'oserions l'affirmer. La Grèce, dès qu'elle est occupée par eux, offre le même degré de morcellement que le Pendschab et surtout que la presqu'île du Gange. Nous entendons parler de Thesprotes, de Thessaliens, de Minyens, de Magnètes, de Myrmidons, de Doriens même, mais non pas d'Ioniens, d'Hellènes ou de Grecs pris dans un sens général. Le nom d'Ioniens, de beaucoup le plus ancien des trois, semble reparaitre chaque fois qu'il s'agit d'une migration, d'une aventure à entreprendre, d'une colonie à fonder, d'une action hardie à accomplir. Lorsque des bandes de jeunes guerriers quittent les « anciens » de Dodone (Γραικοί), pour se porter au devant des Phéniciens des îles et de la Cadmée, lorsqu'ils se séparent des hordes et qu'ils quittent les bourgs des Pélasges, pour fonder, à l'instar des Sémites, des stations le long des côtes du Péloponèse, c'est Ioniens qu'ils veulent être appelés. C'est sous ce nom qu'ils se présentent dans l'histoire. Un homme courageux et aimé des Dieux affranchit-il sa ville natale du tyran qui l'opprime, rétablit-il le trône de ses pères, c'est un Iason. C'est Jasion aussi que s'appelle le héros bienfaisant qui, avec l'aide et par la faveur de Déméter, enseigne aux mortels à cultiver la terre, à la fertiliser, à inaugurer ainsi une longue ère de prospérité et de bonheur honnête.

C'est '*Iáones* que paraissent avoir été appelés les habitants énergiques et belliqueux de Marathon; c'est grâce à leur concours que l'Attique entière fut unifiée et l'ennemi héréditaire repoussé du sol de la Grèce. C'est le

nom d'Ioniens enfin que revendiquèrent les jeunes guerriers qui, après avoir défendu l'Attique contre l'invasion doriennne, quittèrent leur patrie, trop petite désormais pour nourrir tous ses enfants. Après avoir emporté le feu sacré qui brûlait au foyer du Prytanée, ils allèrent fonder, sur les côtes de l'Anatolie, une série de colonies qui firent honneur à la métropole. Hérodote s'attache à montrer que ceux qui partirent alors sous les ordres de Nélée, n'étaient nullement tous de même race, qu'ils comptaient parmi eux des Grecs venus de tous les points de la presqu'île, et même des barbares. Il se moque de la vanité des émigrants affichant fièrement un nom qu'il tient lui, dit-il, en médiocre estime. Il prouve seulement par ses dédains que le nom d'Ioniens n'était à l'origine réellement attaché à aucune tribu en particulier, qu'il avait un sens plus général, et que ce sens, lui Hérodote, il ne le connaissait plus ou feignait de ne pas le connaître.

Il n'en est pas moins vrai, qu'à l'époque où le grand historien écrivait, c'était le nom d'Hellènes qui jetait le plus vif éclat, et qu'il avait fait tort à celui d'Ioniens. Les Athéniens eux-mêmes tenaient à être désignés de préférence par le premier, sans se souvenir qu'il avait été imposé aux hommes de leur race, et à tous les Grecs sans exception, par les conquérants du nord.



ERRATUM



Page 170, deuxième alinéa, dernière phrase, lisez : *On sait que les Tosques remplacent presque régulièrement par un r l'n souvent plus ancien des Guègues.*



TABLE DES MATIÈRES



LIVRE I

PELASGES & LELÈGES

§ 1. — Grecs, Γραικοί.	1
§ 2. — Hellènes.	4
§ 3. — Les Achéens Ἀχαιοί, Δαναοί.	7
§ 4. — Faut-il entendre par le nom des Pélasges celui des Grecs les plus anciens?	9
§ 5. — Les Pélasges ne constituent-ils pas plutôt une race distincte de celle des Grecs?	11
§ 6. — Continuation du même sujet. Les Tyrrhéniens	14
§ 7. — Continuation : Tyrrhéniens, Lyciens, Siciliens, Lélèges, Caucones, Dardiens	17
§ 8. — La solution du problème	19
§ 9. — La solution des Sémitistes : Pélasges-Pélishim.	25
§ 10. — Etymologies du nom des Pélasges. Πελασγοί = Ἰελαργοί.	30
§ 11. — Les Lélèges et les Pélasges	35
§ 12. — Continuation du même sujet. Lélèges, Pélasges et Gréco-Pélasges	40
§ 13. — L'albanais, la langue des Lélèges, caractère de cette langue	43

LIVRE II

LES PREUVES LINGUISTIQUES

§ 1. — Les Lélèges d'après le Professeur Kiepert, et les Lyciens d'après le Docteur Blau	49
§ 2. — Les noms des villes lélèges formés à l'aide de la racine <i>anda</i>	51
§ 3. — Les noms formés avec <i>anda</i> . Les Vénètes	58
§ 4. — Les noms formés avec <i>anda</i> . The far West	63
§ 5. — De la désinence — <i>βος</i> — <i>βη</i> — <i>βα</i>	67
§ 6. — Les Skipétars et les Dardaniens. Teucér. Les Termiles (Tramèlè) <i>Τράμβηλος, Τρομίλεια, Τρῶες, Τροιζήν, Μίλητος</i>	71
§ 7. — Note sur la caste des Teucriens, et les castes analogues dans la haute antiquité. Les Olympes	81
§ 8. — Le mot <i>Lykos</i> et ses sens différents. Lycie, Lycaonie Lycaon, Pisidie, Pise	82
§ 9. — Les Albanais-Lélèges et les Lyciens d'après le Docteur Blau	91
§ 10. — Les noms propres formés avec les désinences — <i>-ασσος, -ασσα, -ισσος</i> , etc.	95
§ 11. — De quelques mots qui commencent par la syllabe <i>Τευ</i>	98
§ 12. — Quelques noms géographiques isolés expliqués à l'aide de l'albanais	100
§ 13. — Nouvelle conjecture au sujet de l'origine du nom de la ville d'Athènes	103
§ 14. — Essais d'expliquer, à l'aide de l'albanais, quelques noms propres de personnes appartenant surtout aux âges mythiques et héroïques de la Grèce.	105
§ 15. — De quelques mots albanais égarés dans d'autres idiomes européens	109

LIVRE III

LE MÉLANGE DES RACES DANS LE PELOPONÈSE

	Introduction : Influences africaines.	121
§ 1.	— Plantes, minéraux, animaux importés de l'Afrique.	122
§ 2.	— Divinités africaines adorées dans la Grèce.	126
§ 3.	— Continuation du même sujet	130
§ 4.	— Colonies.	132
§ 5.	— Race blanche et race brune.	138
§ 6.	— Vainqueurs et vaincus. Les ilotes.	141

LIVRE IV

CIVILISATION PRÉHISTORIQUE DE LA GRÈCE

§ 1.	— L'âge du silex, de la pierre polie et du bronze en Grèce.	145
§ 2.	— Degré de culture des Pélasges avant l'immigration des Grecs.	150
§ 3.	— Cultes des Pélasges et des Lélèges	158
	Chants plaintifs. Linos	160
	Déméter.	162
	Apollon	165
	Artémis.	169
	Les Amazones.	181
	Athéné	177
	Hermès	178
	Bacchus.	182
	Dieux cariens : Zeus Labrandeus, Osogo.	183
§ 4.	— Réflexions générales sur la religion des Pélasges	184
§ 5.	— La femme chez les Pélasges et chez les Lélèges	186
§ 6.	— Réaction morale des Grecs et des Hébreux	195

LIVRE V

JAVAN, YAVANAS & IONIENS

§ 1. — Iapetos. La Génèse et les plus anciennes traditions des Grecs	205
§ 2. — Ancienneté des traditions de la Genèse au sujet de Iavan	210
§ 3. — Première mention des Ioniens dans un historien grec	212
§ 4. — Ion et Thésée	214
§ 5. — Continuation du même sujet. Thésée, Ion, Ioniens.	219
§ 6. — Les Doriens devant Athènes	224
§ 7. — Première apparition authentique des Ioniens dans l'histoire. Jugement d'Hérodote	227
§ 8. — Généalogie des tribus grecques. Eoliens, Doriens, Ioniens. Xuthus et Achæus	232
§ 9. — Grecs et Ioniens. Les anciens et les jeunes	239
§ 10. — L'Ionien Homère	245
§ 11. — Les petits Achéens	249
Conclusion	253

